

**L'ultramontanisme
ou l'église
romaine et la
société moderne:
ou, l'Église**

Edgar Quinet

LIREGRATUITEMENT.COM

**L'ultramontanisme ou
l'église romaine et la
société moderne: ou,
l'Église**

Edgar Quinet

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVIS DES ÉDITEURS

La première édition in-8[^] de cet ouvrage a été épuisée dans l'espace de moins de trois semaines. Nous réimprimons cette nouvelle édition dans le même format grand in-48 que le livre Des Jésuites dont l'ultramontanisme forme la suite et le développement.

L'enthousiasme que ces leçons ont excité au collège de France garantissait le grand succès de cette publication.

TABLE

PREMIÈRE LEÇON 19

Du ROTAUMK CATBOUQVt PAB BXCBLÉNCB. De l'Espagne. I[^] Explications préliminaires. Situation de l'Église espagnole, coutumes sur les lieux. Un peuple qui sert d'expérience à l'ultramontanisme. Philippe II et Napoléon. Pourquoi l'Église d'Espagne est-elle tombée? Que lui demandait le peuple? Enseignement pour le clergé français. Deux sociétés en présence, le moyen âge et le dix-neuvième siècle. Mission sociale de la Péninsule ; une nation de prolétaires* La France responsable de la civilisation. Que serait une réaction Béo-catholique dans le midi? La France plus catholique que Rome.

DEUXIÈME LEÇON 45

ftft8oLTATS ^OLITI^UKS DU CATBOLICisme EN Eft-
PAONË. —

Double éducalioti de l'Espagne par le christianisme et par i'ul-
tramoiiitanisme. De l'interdit au mo;en âge et de nos jours. Me-
nace de l'Eglise. Les États modernes n'ont-ils de base religieuse
que le catholicisme ? Questions nouvelles ; du divin dans le
monde moderne. Application faite à l'Espagne, fitprit d'égalité et
de sert itnde. Quelle en est k eaasef De la eommunion pur le
sang. Sanction relilieuse donnée à la tiolence par l'inquisitten. Ce
que

pooriait Cure iineànierojale. Symptômes de h vie non- TeDe.
Les Cortcs. ËloqDeoce espagnole. Le Tote. Caose de rîndillcreii-
cedespeiiplespoDrlesqiestioiispolîliqiîfS. Que faot-fl faire? Nom-
reau mahométisme à combattre.

TROISIÈME LEÇON , . . C

L*Ë€USB moHADOE ET L'ÉTAT. — Les CoDCîles. Rapports de
la constitatiôD rdigiense et de la constitotion politiqiK. Concile
de Florence. Espérances trompées. Esprit da concile de*Trente.
Idéal de rollramonlanisme. L^^fise aatrefois démocratique de-
vient une oMmarciie absoloe. L*Earope se r^^ sor ce modèle.
Quia trooblé cet ordre? L'État moderne est-il athée? GathoG-
cisme et protestantisme; la France n'appartient exclnsÎtement
ni à Tun ni à Faotre. Opinion de Leibnilx. Dans an danger im-
minent, qndle serait la bannière de la France ? La médiatrice
entre le midi et le nord. Le concile perpètodlement assemblé.

QUATRIÈME LEÇON 95

L'ÉGUSBsoHAIHBBTLâSGiBiiGB. — VEgist sc dépeuple. Galilée. Génie d'initiation. Sa philosophie. Bacon. Kepler. Le renthonsiasme dans l'ecclésiologie. Pourquoi l'humanité était stérile dans le moyen âge. Galilée fait l'office du prêtre. Révélation que son système apportait dans le dogme. Égalité de la terre et du Ciel. Divorce de l'Église et de la science. Le rigorisme examien, l'effort moral. Quels sont les Prophètes du monde moderne? L'Église abusée par les sens; Galilée plus chrétien que Rome. L'incertitude de l'intelligence. De la science vraiment catholique.

CINQUIÈME LEÇON

L'ÉousB BOXAiin;R L'unoBB. — Nécessité d'un enseignement religieux que reflète la vie; rapports de l'Église et de l'humanité. Principe de la

teinture nouvelle. La Providence complice du paganisme. Yico et Bossuet. Philosophie de la Révélation. Il n'y a pas d'Histoire profane. Quel est le but de l'Histoire dans le rationalisme? Le prêtre dépouillé deux fois dans un siècle de deux attributions sacrées. L'humanité et les sectes.

SIXIÈME LEÇON

L'Église romaine et la Déclaration. — Inquisition. Saecrum Romanum. Le Droit romain comparé à l'Inquisition romaine; quel est le plus païen de l'un ou de l'autre? M. de Maistre. Le bourreau. L'Inquisition se retourne contre l'Église. Les saints tenus pour suspects. Tentatives désespérées pour échapper à l'Église italienne. Rome et la France. Nouveaux solitaires. Rancé. Il s'isole de l'Église, comme les anciens anachorètes s'isolaient du monde. Signification de son ordre : une prophétie de mort. Port-Royal. On essaie de tout remettre à Dieu pour tout ôter à Rome. Le catholicisme se divise. Interrègne de l'Église. Où est la papauté nouvelle?

SEPTIÈME LEÇON

L'Église romaine et la philosophie. — L'Italie a son dix-huitième siècle deux cents ans avant le nôtre. Ce mouvement ne se communique pas. Pourquoi cela? Signification nouvelle du dix-huitième siècle. Migration du monde moderne. Nécessité de rétablir le fil de la tradition française. Les philosophes du dix-huitième siècle ne sont-ils que sceptiques? Le royaume de l'Esprit. Concessions faites par la philosophie aux invasions de 1814 et 1815. Voltaire renié. Pourquoi? Voltaire, instrument de Dieu contre son Église pécheresse; organe de l'Esprit universel. Rousseau; son rapport avec le protestantisme. Quelles sont les œuvres de l'Esprit nouveau?

L'ÊcusB BiHurai n tss pectus.— Goofnt t b papauté el ntafie. A qadc coodilioii r Italie a ! sa nationaitè? Mitiquiecoiiflcâlcfe parrt-glise. Sn^oo»lole. ChialMTn.Fificaja. Mépris de rÊpse ranaioe pov ks natioiialites. En quoiRome mécoonait Hdéal de la poitiqae sacrée ? Soo rôle daiK répoque CQDleaiynaiw. N^oléon et le pape. Les Coosrès. QKlnoyca de nia cve ReflM saas la coBbattref

MEUVIEME leçon 2i8

L*fisUSBMMUim KTL'fiGUSBI

dus Ks lettres, ▼ afl de favcnir. Ce qnlt 7 a de vrâ daaa la léa-dioa. Q«*est-^ qoe lliistiïict de riainQrtalilé? De la Gttè «ai- Tcn-die des Esprits. Aspect DOoveaB d« dafé dans toaie FENrope. Rome et rhwiiawté. La fortme de la lace roauBe est-dle liée à celle de TÊg^ nmaïiie? Tovle naliob chiéléciiiie est immortelle. La Grèce. Lllaiie. Eo quoi consiste le génie de U Rérokitîoo française? Un indice de FaTcnir. Conclusion.

AKEMMCB. 279

FLX

A MES AUDITEURS

Je dédie ces pages aux amis coud us et iu* connus que je puis avoir parmi vous; et par là je désire témoigner que ce qu'elles renferment de vrai est sorti de votre conscience autant qu3 de la mienne.

Vous avez senti mieuK que personne rimpwtaace des questions religieuses qui se raniment. Vous avez compris que tout Ta-

venir y est renfermé; dans ces luttes de rintelligence^ si les noms sont anciens > ils cachent des choses toutes nouvelles.

Loin de haïr nos adversaires^ vous avez pen^é qu'il faqt plutôt se féliciter de leurs agressions. Ils font ce qu'ils croient lei^

devoir; prenons de là occasion de faire ce qui est assurément le nôtre.

Si tant de fois une émotion sincère est partie du milieu de vous et s'est communiquée à moi^ ce n'est pas ma voix^ ce sont les choses qui ont parlé et crié à ma place. Je n'ai eu besoin que de vous les montrer; le ferment d'avenir qu'elles renferment s'est remué ; il a éclaté dans des consciences encore neuves; pur diamant^ elles produisent^ sitôt qu'on les touche^ l'étincelle de vie.

Nous n'avons pas été chercher les questions loin de nous; je les ai évitées tant que j'ai pu le faire; mais elles m'ont assailli : j'eusse été indigne d'ouvrir la bouche si je n'eusse cherché à faire éclater la pensée qu'elles renferment.

Il m'eût été incontestablement plus commode d'éviter le conflit face à face. Ne saisje pas qu'en de pareilles affaires on a contre soi et les emportés auxquels on tient tête^

et les indifférents qui ne veulent pas qu'on les réveille, et tous ceux qui, engagés dans un détail quelconcpie, ne permettent pas qu'on les ramène au centre des difficultés? Après cela, quelle est la fortune de ces ouvrages que Ton écrit avec le pur sang de son cœur? Beaucoup se persuadent que Ton n'a pu apporter-au fond des choses l'impartialité et l'attention de l'homme de lettres retiré paisiblement dans son cabinet; ils ne savent pas que pour quelques esprits, le vrai calme, la lumière intérieure et l'équilibre

éclatent, au contraire, dans la bataille. On nous oppose précisément ce qui, à nos yeux, est la plus pure marque du vrai; et jamais le monde ne s'est tant défié qu'aujourd'hui de quiconque regarde l'âme comme une autorité. Honneur, fierté, liberté, on nous abandonne, en souriant, ce naïf apanage qu'il est de bon goût d'appeler de notre temps les erreurs de la jeunesse.

Je n'vais tout cek, et j'ai ocmiiiiiié; e^r, dtft ma ocnivictioB^ jésuitisiiiie^ nltramofitenisme^ ne sont qa'mi symptôme d'im mal inoontestablemCTt plus profond ; g« plantes dss marennes marquent l'état de l'air ambiant. Si nous ne ranimons pas, en dépit des obstacles, le prindep de la ?ie morale, je tiens ponr eertain que nous marchons à nn bonleversement, on à nne démission irrémédiable deyant l'Enrope. Dans cette conviction, il ne m'était pas permis d'hésiter à me jeter dans cette mêlée, où les adversaires sont, pour ainsi dire, de ions côtés.

Qu'est devenu le grand miseignement qui, sous la Restauration, partait de la tribune politique ? Quand presque tout le monde n'aspire qu'à se rendre possible, il est de toute nécessité que les idées restent fort au-dessous du réel.

Dans une publication récente, nous nous

étions eonteatés de réfuter le passé; nous BDus ayasçpfis aujourd'hui bien plus loin.

hB sMptismo de l'eufinr est celui qui se nie. Le jésuitisme n compromis le catholidmie} prenes garde que le catkolicisme «âsi eugagé m eomprooette le christiauisme* Tel a été notre point de départ. Mais sans rester au point de vue critique ;, nous avooe marqué des fondements réels. En face de lacune des idées de Tultramontanisme^ noue avons élevé une autre idée plus vraio, plus

féconde > plus relieuse. Nous n'avons mtiqu» le pissé qu'«i montrant Les indi(^ de Tavepiir.

ÉvidraorniBât je ûe puis ni ne dois attacher aucune impCa*tapme littéraire à la formp d« îîficmirs éhaudués^ leplps souvent du jour aii lèfid^ain; mais j'en attache une immense aux choses qui sonticemmie le îmà même de oicoi|scieiice et pour lesquelles je suis prêt à tout endiuw. L'arrangement à» paiwlei

ne déguisera l'intention pour personne.

Il est certain que nous avons porté la discussion sur les matières les plus graves. Le moyen âge n'en usait pas autrement dans ces écoles fameuses où retentissaient toujours les problèmes les plus vivants de chaque époque. Comment nous refuser aujourd'hui ce qui était le droit commun du treizième siècle !

Il ne peut plus y avoir pour personne d'enseignement secret. En des choses aussi vitales que celles qui s'agitent^ notre pays a le droit de connaître au juste qui nous sonunes. Si je vais dans son esprit^ qu'il me fortifie! sinon^ qu'il le sache et qu'il me brise. J'ai le sentiment de m'être attaché à ce qui a fait^ dans les temps nouveaux^ sa grandeur^ sa force ^ son union ^ sa gloire devant Dieu et les hommies. Se peut-il qu'il ne veuille plus rien de tout cela?

Au reste ^ s'il est vrai qu'il y a quelque part dans le monde une alliance entre des

persuadés que la religion est bonne au moins pour amuser et détourner Tesprit des peuples, il est bon d'avertir que personne n'est dupe de cette double impiété envers le ciel et la terre.

Ce qu'il nous faut ramener ou préparer à tout prix, c'est le règne et la religion de la sincérité. Si une génération consent à la perdre, travaillons pour que la génération nouvelle puisse la lui rendre; les fils alors rachèteraient leurs pères.

E. QDINET.

Pari^lOjuiUeilSU.

PREMIÈRE LEÇON

DU ROTAUWB CATHOTIQUB PAE BXGHjaOlGB.

DB L'BSPAeifB.

aomani844

Pour parler du midi de T Ettrope, j'arrive de Grenade et de Gordoue. Au point où nous sommes parvenus, dans les circonstances qu'on nous a faites, j'ai senti que pour prononcer une parole sérieuse sur le génie du Midi et des peuples catholiques , il était indispensable pour moi de visiter celui qui, au milieu de tous les déchirements^ n'a pas laissé de personnifier l'orlhodoxie romaine dans sa plus inflexible rigueur. J'ai considéré cette tâche comme une partie de celle que j'ai à remplir ici. Je suis parti pour l'Espa*

gne, sans l'appui de personne, contre le conseil et les vœux de tous mes amis , qui j dans leur sollicitude, ne me présageaient que ruine et désastre sur cette terre de misère. Et, assurément, je n'ouvrirais pas la bouche sur cela, si je ne savais que pendant que je parcourais et fouillais, seul (je suis bien obligé de le dire^, plus

d'une fois au péril de ma vie , les sierras les plus inhospitalières, il arrivait que le mensonge et la calomnie se tenaient ici contre moi en embuscade.

En effet, que disaient-ils, qu'imprimaientils ? Le voici (et le sourire sera ma seule réponse) : ils disaient et imprimaient, non pas seulement en France, mais aussi à l'étranger, que j'avais reçu une mission officielle, diplomatique; que cette mission de muet avait pour but de laisser cette chaire vide ; que par complaisance j'étais allé me jeter dans la fournaise de l'Espagne, probablement dans le blocus de quelque ville bombardée. Je ne ferai à aucun de mes auditeurs l'injure de penser qu'il ait pu accueillir un moment d'aussi grossières inventions ; je n'admettrai pas, ce qui serait décourageant pour tout le monde, que le mensonge, en se glissant par derrière, ait si vite

prévala sur tant de paroles qui de ma conscience ont passé dans les vôtres.

Supposez qu'à cinq cents lieues d'ici on fût Tenu me dire : a Je vais tous donner une triste « Donvelle : la jeunesse française a abandonné « son drapeau ; elle était bleue^ désormais elle

< est blanche ; tout a changé, elle a passé à

< l'ennemi ; là où elle vous a approuvé, elle « vous renie; en voici les preuves, elles sont « frappantes, évidentes, d Si quelqu'un fut Tenu me tenir ce langage, j'aurais répondu :

Non, cela ne peut être, parce que je connais ceux dont vous parlez , parce que j'ai senti ma vie entière confondue avec la leur dans des moments décisifs qui ne reviennent pas et que l'on n'oublie pas. Or, cette estime que j'ai pour mes auditeurs, je sens que

j'ai quelque droit de l'attendre d'eux ; de là vient que j'ai poussé le dédain du mensonge jusqu'à négliger de le démentir. Ce serait faire trop d'honneur à la méchanceté de reconnaître que toute invention court risque d'être admise pourvu qu'elle soit calomnieuse, et que la vie et les œuvres d'un homme ne peuvent pas le garantir un moment.

Deux raisons m'ont poussé en Espagne. La première est toute littéraire. Les livres d'un

peuple E-O^henie peuvent être p:-ar nm Vi^hbpA d'acte- éUid f privée ; mais je me Lis c»Q5cie^htt«: d*ea liëD «iire en pabl^hcy slos^h IcyDgtemp^h que j«^hir n*ai pas touché de mes maûcLS et ru de BbËS jeux les lieax, les utoauxoeols, les choses» ks» hommes qui eo sooi le peqjueluel cio»mmei[klair^h. Pour poirier à m«>Q a>i^h des e^h^ptédilkiiDis de^h rois catholiques , fai besoin d^haroîr s«âiil le«Er£ traces à traTers les déniés : je Be cofuiâiliaiï pas Philippe H â je D*aiaïs pas tu l*E<carîaI : c'est dafis les m^hûit^hjées de Tolède^h et d'Aiidaloaâe qxie j'ai compris tc4it ce qu'il j a de mahcMoëtan d^hns le chrisluDismede CaldérvHi.

Ha seconde nâ^ho^hp peot-être la priocip^hle , était pc9«r moi la néees^hilé d*étud:er la sitsaîk^hi de l*EgI^h espÀ^hLcJe. I>jDs le eoiilKât que lies hommes da paàsé b«>us lÎTreot, j'ai Toula aller an-deinajit de ee fameox C^haalisme espapiol et porteesnisy le Toîr de prés, rint^hmûger,le chercher sous ses ce&ndies. Meo^he-t-ii de reoailre? Le bnitt qoe font ici les qrierelles théoki^hI pies Fa-t-il réveillé? Accepie t-il ralliâûce? Se prépare t-îi de soo Coté à garrotter l'esprit da midi de rEaope?Voila ce qa'ilm*éta:t indispeiisahle de coDDaitre.

« L-édnedemmla

aa

Je dirai tout de suite que la connctioa à laquelle je suis arrivé sur ce poÎBt, est que la masse du clergé espagnol ae comprend rien encore à la tactique compliquée des dergés du >ord« Tant de discussions subtiles# de brochures , délivres, de pamphlets ecclésiastiques effiirouchent des hommes simples qui ne lisent pasy et sont près de considérer tout ouvrage nouveau comme une hérésie. Sous le costume demphilosophique que revêt parmi nous l'Église militante y ils ne reconnaissent pas leur vieille Église ; ils se méfient instinctivement de tant d'armes nouvelles qu'ils ne savent pas manier.

Le crucifix et le sabre, ce sont encore les armes naturelles de la foule de ces chrétiens issus de Mahomet ; hors de là, tout leur semble piège et danger pour la foi.

Aussi, jusqu'à ce jour, sont- ils restés parfaitement sourds aux appels des théologiens et des prêtres étrangers. Soit instinct de la tradition, soit obstination nationale, le rc^aume eaûiolique n'a aucune foi en ce mouvement de réaction, qui loi semble trop embarrassé d'abstractions et de raisonnements. Les couleurs nouvelles empruntées à l'art des laïques déconcertent ces habitués de l'inquisition ; pour tout dire, le clergé espa-

gnol, loin d'accepter josqn^ici Talliaoce intime avec le clergé français, est très-près de le teaîr pour saspect de nooTeautés, de philosophie-.

d*électisme , de panthéisme, de doctrinarisme » si ces iDots4à ont passé les Pyrénées.

Qu'est-ce que l'Espagne depuis deux siècle^ et demi? Cest un pajs qni a été résenré p*xir serrir de théâtre à Texpérience la plus décisîTe que Ton puisse imaginer sur TefCcacilé d^ doctrines ultramontaines abandonnées à ellesmêmes. Tout projet particulier de réactioa disparaît derant cette réaction d^une rsbce d'hommes.

En face de l'Europe nouvelle , du protestan* lisme, de la philosophie, le génie du passe se rassemble au seizième siècle et s'enracine ea Espagne; taureau acculé dans le cirque, il fait tête à la foule. Le peuple et le roi s^entendent. Pendant deux cents ans ce pajs jure que pas une idée nouTelle ^ pas on sentiment noctTeau ne francLira ses frontières, et ce serment est obsenré. Afin que les doctrines de Taltramontanisme et du cancile de Trente montrent ce quelles peui»ent faire toutes seules pour le salat des peuples modernes , ce pays leur est livré ^i abandonné sans réserve; les

âDges mêmes de Mahomet veilleront sur le haut des tours arabes de Tolède et de Talbambra pour qu'aucun rayon du verbe nouveau ne puisse pénétrer dans l'enceinte. Des bûchers sont préparés; tout homme qui appellera l'avenir y sera rédait en cendres. Séville se vante à elle seule d'y avoir brûlé seize mille hommes en vingt ans. Ce n'est pas encore assez ! il faut que ce pays ainsi fermé soit occupé par un grand roi j Philippe II, une âme imperturbable, en qui se personnifie le génie de la réaction. Les pinceaux de Titien et de Rubens n'ont pas même pu éclairer d'un seul rayon de soleil cette pâle, cette sinistre figure , ce spectre royal , monarque inflexible d'une société morte.

Ce roi , pour mieux échapper au murmure de la vie nouvelle , fonde d'un mot sa capitale à Madrid , dans un désert ; il mène , il

entraîne autant qu'il le peut son peuple dans une Thébaïde. Pour lui , il échappe encore à ce reste de bruit; au pied des rochers de l'Escorial , il rassemble autour de lui quatre cents moines de Tordre de Saint-Jérôme , occupés jour et nuit de le séparer de la terre des vivants. Il se fait bâtir sa cellule dans le chœur de l'église, au pied du maltre-aulel , dans un caveau où la lu-

de» cîerz€s. Ce&t dLkos ce s^^pokre (^*fl L^Il!!^!:

s&rt cet esprit de r^ilk^o , cette imte de* i^aiD^ q^, s'iii-JUtmît jiii4(pi*«kiix extr^êaiitêfr Ae IT^ paine, Temo dktîUé payr le serpent p9t^, iBShfèche 9GffiâMnemtnl de bâître ce {mkd eoHcr Q.^t5ibn jusKpie-la à p<&&âoimé9 im Yki^it aivsà jelésalLuuDe.

Ii&ptoâé à riane de rE^pâ^ne, ce 3ce»si a êae â pTsiissuat qii*îl a tnTersé les dasx dersiSsâis âêcles sains duLger. Cûii!£iL-meDt d->ac ce^^^e ilacMsie de réactî'DD a-t-elle été brisée? par qx:!!^ par q^el l):*>mme? par q^d peaple? Cest , seloQ oxH , le tradt le ^-is eitraidrdÎDaire de Vhj^ VÂrt cobtempK^^ûiPe.

L'esprit francûs £jsit par se renooifitrêr at Espagne Cahce à Lee ar^ Tesprit de résMrtk.

dâjis ces terribles caHji^jagnies de Xap-jIâ^dL, de iS^.^ â 1913; le dii-nevièiDe £i<kle se lieaite cMktie le qm^oiîême; ^p^lêûii est ans prises arec le &fil«Siiie de Philippe IL La mu^e saîiLte s^rt des mooaslêffes, la croix dans miê^ ibain, rescî&peite daiks Ta^tie; elle ietrû«ii« dans les inKit^tqpêeii rame derrière de ILJk'HODhël. La DésDûcratSe et l^lbe sdelleat plus qoe ja-

mais leur union mystique dans le sang de Sanigesse. Occana, Vittoria , Talaveyra, nous avons tous quelques-uns des nôtres

dans ces champs desséchés. Les moines sont les maîtres; ils ont laïé les sddats de la France. La réaction inaugurée parsehilippe II a reçu sa couronne; TËglise d'Espagne viclorieuse, n'a plus qu'à jouir de son empire incontesté. Cela vous semble la suite naturelle des choses ; mais c'est le contraire qui arrive; TËglise d'Espagne, tout enivrée de joie après la chute de Napoléon , périt dans le triomphe de l'Espagne.

En effet , au milieu de Texaltation universelle, le peuple s'adresse par cent mille voix à son Église, et lui dit : « Église espagnole , je t'ai défendue à Burgos , àOccana , à Somosierra ; je t'ai donné la victoire à Baylen , à Vittoria ; je t'sâ sauvée, je t'ai vengée ; j'ai rempli jusqu'aux bords ton calice du sang de la France ; nous te fedsons de ce sang une libation funèbre. Pendant que tous les autres peuples ont choisi d'antres guides , je te suis resté fidèle ; je n'ai Tonlu, je n'ai cherché que toi pour entrer dans la vie nouvelle. Maintenant que tes ennemis sont morts, prononce pour moi une parole, une seule pardede vie. Gonduis-m(^ vers l'avenir dont les

autres parlent et que toi seule possèdes. Je sois nu d'esprit aussi bien que de corps; reyèts-moi de ta splendeur. Enlise des saint Doaûnique, des sainte Thérèse, des Pierre d'Âlcantara, dis une de ces paroles de flamme qui enfantent des miracles, et que les saints savaient dire autrefois à nos pères.»

Mais y à ces paroles toutes nouvelles et qui sortaient du cœur du peuple, TËglise d'Espagne resta étonnée, interdite ; elle ne sut que répondre ; elle ne comprit pas même ce langage. Comment aurait-elle fait un seul effort pour satisfaire à un besoin spirituel et social dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence? Elle ferma sur elle les portes d*airain ; elle s'évanouit commie d'elle-

même dans les monastères , d'où il ne sortit pas une prière , pas un soupir pour cette nation affamée d'espérance. En ce moment^ le peuple espagnol comprit que l'Église et lui avaient une vie distincte; il mit son espérance hors d'elle ; il se sépara d'elle ; il chercha ailleurs le présent et l'avenir.

Si l'on veut une raison plus précise de cette chute miraculeuse de l'Église d'Espagne, je la dirai dans toute sa nudité. Aussi longtemps qu'a duré la guerre , le clergé a répondu à l'esprit

de son pays et de son temps. Dans la bataille , ces hommes ont su prononcer la parole de haine et d'extermination ; ils ont senti ce qu'il y a de saint dans le combat , et voilà pourquoi je les honore. Ils ont été les hommes de l'Ancien- Testament, de l'ancienne alliance, les prêtres du dieu des batailles , d'Allah et de Jehovah réunis pour un moment sous la même bannière ; ils ont, comme dans l' Ancien-Testament, écrasé la tête de leur ennemi contre la muraille ; c'est leur grandeur d'avoir teint de notre sang leurs robes de pourpre. Mais quand la bataille a été finie , ces lèvres accoutumées à l'hymne de la haine n'ont pas su trouver la parole de paix , de réconciliation , d'alliance. Ils avaient fait du crucifix une arme de guérillas ; dans ce Christ maudissant , ils n'ont pas pu retrouver le pasteur du monde.

Gomment réconcilieraient-ils les vivants , eux qui n'ont pas su réconcilier les morts? ils plantent, il est vrai , une croix sur le chemin , dans la rue, à l'endroit où un homme a été assassiné; mais ils n'ont pas su en planter une seule sur ces vastes champs de bataille , sur ces immenses cimetières dont ils ne comprennent pas le sens et où l'esprit d'extermination veille encore.

Od croit coaimimément que le dei^ est tombé parce qu'il ne faisait rien de ses mains et qu'il laissait les terres en friche! Erreur! Ce que le noble peuple espagnol attendait de ces hommes y ce n'était pas le travail des maÎDs ; c'était le travail de l'âme y et c'est celui qui a manqué. Ouvrier de l'esprit , on ne demandait pas que le clergé creusât des canaux , qu'il construisit des manufactures ; on demandait s^ilement qu'il répandit une nouvelle vie monde , qu'il sorUt de la loi ancienne, qu'il fit jaillir du rocher la source de l'esprit.

Et maintenant, où êtes -vous, légions de moines guérillas, hommes formidables dans la guerre y impuissants dans la paix? Ou êtes-Tous, moines héroïques? qu'êtes -vous devenus? Je vous ai cherchés partout, dans vos monastères et dans vos cellules ; autour du tombeau de Philippe n. à l'Escorial , je n'ai trouvé personne; j'ai heurté à la porte d'innombrables chartreuses , de couvents de tous les ordres j dans les villes, dans 1^ solitudes. J'ai appelé , personne n'a répondu. J^ai ébranlé la porte, je suis entré ; depuis la Biscaye jusqu'à l'Andalousie , et dans le Portugal, j'ai trouvé, grâce à vous, les cloîtres de TÉvangile plus déserts » plus

rainés que TALhambra du Coran. Je n'ai entendu que le marteau de l'ouvrier qui démolissait sans colère et sans regret ces murailles; j'ai vu le crucifix battu de l'orage, en face des mosquées des rois maures, et suspendu dans le vide sur les ruines de son Église. Je voulais toucher les os du grand capitaine des rois catholiques» de Gonzalve de Cordoue ; ces os ont été pillés dans la Chartreuse de Grenade. Près de la place des Bûchers, à Madrid, j'ai entendu Véloge public de Voltaire ; partout ' les palais de l'Inquisition sont changés en théâtres; même ces figures de so-

litaires, de Zurbaran, de Murillo, qui autrefois peuplaient les dotreSy avaient disparu.

Je voulais, atout prix, rencontrer un moine en Espagne; je n'ai pu y parvenir. Seulement, sur des chemins écartés, j'ai découvert, çà et là, quelques hommes à la voix brisée, et qui, privés même du costume ecclésiastique, mourant de faim, m'ont demandé l'aumône; c'était là le reste de la milice de Philippe IL

Gomprendra-t-on enfin un enseignement aussi manifeste? Plût à Dieu que notre clergé l'entendit 1 car ici ce n'est pas moi, ce sont les choses qui parlent. L'Ëglise espagnole a voulu être

seule» sans contradicteurs ; elle a réussi à faire le vide autour d'elle. Philosophie, protestantisme, esprits dissidents, science, elle a toat maudit; tout lui a été sacrifié. Hais il est arriyé que, dans cet isolement absolu, ces hommes da passé se sont perdus eux-mêmes; ils ont Toola stériliser le monde moderne ; la stérilité a coinnencé par eux. En se délivrant de leurs adversaires, ils se sont délivrés de la vie; en prétendant tuer l'homme nouveau, ils se sont euxmêmes frappés par derrière.

Lorsque TËglise s'est ainsi retirée de la costduite des aflE-siires, le peuple espagnol ne s'est pas pour cela abandonné. Il avait suivi aTe»glément dans le désert la colonne de feu, tant qu'elle avait brillé; ce flambeau s'éteignant avec la bataille, que lui restait-il à faire? Une seule chose, et vraiment héroïque. Ce fut d'embrasser sur-le-champ, sans délibérer, la pensée, le symbole, l'avenir du peuple ennemi, du peuple français, avec lequel il venait de mêler son sang. Spectacle, je crois, unique dans le monde ! En 1812, au moment on la plaie de la France saigne dans tous

les défilés de l'Espagne, la pensée de la France germe et s'enracine d'un bout à l'autre de l'Espagne. Ces

illustres guérillas qui nous firent si bonne guerre, Riego Empecinado, Porlier, ces martyrs nouveaux que TÉglise ne connaît pas, mais dont les noms sont inscrits en lettres d'or sur les murailles des Certes, recueillent Tâme, la croyance de nos pères et de nos frères blessés et mourants sous leurs coups.

On demande d'où vient le souffle surnaturel qui ébranle l'Espagne en tous sens ; ce souffle sort de la cendre de chaque Français tombé sous le drapeau de l'esprit novateur; partout où un des nôtres est tombé, s'exhale quelque chose de l'âme nouvelle au sein de la vieille Espagne. La pensée de nos morts, légion invisible, messagère de l'avenir, se promène dans les sierras et dans les plaines, sur toute la surface de ce pays. Ces morts ont réveillé les vivants ; ils les agitent d'une tempête irrésistible. L'homme du peuple, le soldat, se sentent saisis, à l'improviste, de l'esprit de vie, sans savoir d'où il vient; c'est le sang de la France rajeunie qui parle et qui crie sur tout ce long chemin, depuis les Pyrénées jusqu'à l'île de Léon 1

Si j'ai été clair jusqu'ici, il est évident que deux sociétés sont partout en présence en Espagne; vous rencontrez là, à chaque pas, sous

« les deux époques » l'époque de Cid et celle de Napoléon, le moyen âge et le dix-neuvième siècle. Comment passer de l'un à l'autre? c'est la question qui s'agite.

Les autres peuples qui ont été enfantés à la vie nouvelle, pour passer d'un rivage à l'autre, ont traversé ce que l'on appelle une époque philosophique, par où l'on désigne le mouvement sacré

de Tesprit et de l'âme dans le monde moderne. Bacon, Descartes, Leibnitz, et il faut bien aussi prononcer ce grand nom de Luther, ces hommes exécrés en leur temps par les hommes de la routine, ont été les missionnaires de leurs peuples ; ils ont converti le monde à la vie nouvelle; ils ont été ce qu'à d'autres époques ont été les saint Boniface et les saint Patrice ; ils ont frayé la route au Verbe de l'avenir, liais l'Espagne n'a pas eu un seul de ces missionnaires ; personne, sorti de son sein, ne lui a enseigné le chemin de cette liberté spirituelle à laquelle elle aspirait sans le savoir. Vous ne trouveriez pas, dans sa littérature, une l^e philosophie; c'est Fidéal de ce que quelques personnes demandent aujourd'hui, du triomphe absolu de la théologie officielle, même dans la poésie- L'Espagne n'a voulu être sauvée que par

m drax patronnes, TËglisd et la royauté. Toutes deux l'ont abandonnée. Et vous vous étonnez encore qu'un peuple délaissé ou trahi par ses gaides naturels, se déchire les entrailles, sans trouver ni paix ni trêve i Ah ! quand la révolution française marchait dHin pas assuré, elle avait au moins devant les yeux le drapeau de ses philosophes.

Pourtant, il ne faut pas croire que l'Espagne n'ait rien à faire dans le monde, qu'elle ne puisse rien y apporter de nouveau. Cette société a une forme qui lui est propre ; jeté mieux qu'aucun autre dans le moule du dogme catholique, ce pays était une sorte de trinité sociale composée de TËglise, de la monarchie, de la démocratie. Les deux premiers éléments lui ont manqué à la fois ; le troisième a dû se sauver seul : de là le désordre. Et peut-être n'est-ce pas sans dessein que TEspagne a été peu à peu dépouillée de son or, si bien qu'elle est aujourd'hui la plus mendicante, la plus nue des nations. L'insolence des riches et la jalou-

sie des pauvres n'ont rien à faire là où la pauvreté est l'état de tout le monde I La guerre sociale, du moins, reste inconnue. Pauvreté héroïque, noblement supportée, qui peut faire la gloire dQ

ce pays, si ses législateurs savent le comprendre. Qu'est-ce^ en effet, que TEspagne en haillons, comparée à tous les autres peuples de FEurope actuelle qui la prennent en pitié? Il faut loi don* ner son nom véritable. L'Espagne est un peuple de prolétaires, une monarchie de prolétaires, un empire de prolétaires! Qu'elle ose accepter ce nom; elle pourra encore une fois étonner le monde par une forme nouvelle.

Quoi qu'il en soit, avouez qu'il est bien temps d'en finir pour toujours avec ces déclamations contre les témérités de la j^ison et de l'âme, contre l'impuissance de la philosophie, que sais-je? l'ambition de nouveautés, c'est-à-dire contre tous les inconvénients de la vie de Tesprit, créée par le christianisme lui-même. Voici une grande nation qui, sur vos conseils, a renoncé à toutes ces choses ; elle a mis un bandeau sur ses yeux; elle vous a suivis, sans détourner la tête, aussi longtemps que vous avez voulu ; et quand elle se réveille, la première chose qu'elle aperçoit dans l'abtme, c'est son Ëglise châtiée et qui paraît s'écrouler sous les verges de l'ange vengeur ! et ce peuple se tourne et se retourne dans son sang : la vie matérielle tarit pour lui avec la vie de l'esprit; la terre

lui est fermée aussi bien que le ciel ; tous les hommes désespèrent de lui^ excepté lui peut* être.

Je viens de dire que dans cet abandon, cette nudité où Ta laissée l'ancienne autorité spirituelle» l'Espagne a embrassé Tesprit de la France. Encore une fois, les yeux fermés, ce peuple se

tourne vers cette lumière qui Téchauffe ; il la suit en tâtonnant, sans discuter, n en résulte une chose qui, si j'en avais eu besoin, m'aurait singulièrement confirmé dans mes croyances : c'est que nous sommes, non pas seulement responsables de nous-mêmes, mais encore de ces peuples qui marchent après nous et cherchent partout nos traces. Admettez que la France s'arrête dans l'immobilité : le désordre commence aussitôt chez eux ; que la France recule d'un seul pas, vous refoulez ces nations qui vous suivent dans le chaos et dans l'abîme ; c'est-à-dire que nous ne pouvons nous renier sans jeter le monde dans la confusion.

Si le levain passionné de réaction qui s'amasse chez nous passait d'ici en Espagne, comprenez-vous, imaginez-vous ce qui arriverait? Chez nous, les paroles sont enflammées, acérées comme des flèches, mais la douceur de nos

masan empAclie cia'elles ne se tachent de sang. Imaginez qu'un archevêque espagnol et quatre évêques espagnols, ses suffragants, dans un moment de fermentation, s'unissent pour dénoncer par leurs noms deux hommes à la haine d'un roi espagnol et aux passions d'une province espagnole, croyez-vous qu'une chose si peu conforme aux habitudes des prélats chrétiens pût être sans inconvénients?

Chez nous, la réaction mêlée de philosophie cherche à ressaisir l'esprit par des voies invi* iibles. Voyez-vous, en Espagne, à la suite d'une contre-révolution politique, ces moines dont je vous parlais tout à l'heure renaître de leurs cendres au cri de guerre, et tenter, avec l'ancienne fureur et comme des gens qui jouent leur dernier coup, l'auto-da-fé du dix-neuvième siècle? Ah! je ne demande pas leur perte; j'ai sympathisé avec leur misère ; je l'ai dit à ceux que j'ai rencontrés, et j'ai dit la vérité. Je nedemande

pas que l'abri de leur solitude leur soit refusé ; mais il faut qu'ils y rapportent une âme nouvelle, instruite, agrandie, divinisée par la douleur, non pas une âme de colère et de vengeance. Si la porte se rouvre» que ce soit au aoufiQe de l'avenir, non pas à la main froide de

ces morts endurcis qui ne veulent pas ressusciter.

Pendant que le clergé espagnol, encore étonné de sa propre défaillance, ne trouve pas en lui* même la force de se mouvoir, partout ailleurs on s'agite pour lui. Le piège est tendu dans le reste de l'Europe. Voyez ce qui se passe dans le Nord ; ces illustres universités d'Allemagne ne disent plus rien. A Berlin même, je ne sais quelle torpeur enveloppe les esprits et devient pour beaucoup d'entre eux une bienséance du monde ; à Munich, il est de bon goût de ne plus penser, et la mort spirituelle est une convenance de cour. Où s'arrêtera ce sommeil? Les Allemands comprendront -ils enfin qu'il iBst temps d'oublier les rancunes de 1815, et que tout n'est pas mauvais dans la tradition de nos morts de Leipsick? Si ralliance de l'esprit français et de l'esprit anglais a jeté de grandes lumières dans le dix-huitième siècle, oui, je l'avoue, j'ai cru longtemps que l'alliance de l'iillemagne et de la France pourrait également honorer le dix-neuvième; j'ai cru que le catholicisme de Napoléon et la réforme de Luther, Descartes et Leibnitz, étaient dignes de se tendre la main des deux côtés du Rhin.

J'ai cru que cette ligue sainte était la plus forte muraille contre les préteu tiens du. passé, de quelque pajt qu'elles vinssent ; cette opinion, bonne ou mauvaise, m'a fait plus d'un ennemi; et pourtant il m'en coûte d'y renoncer.

Encore une fois, je fais ici appel aux écrivains, aux penseurs allemands; qu'ils rejettent loin d'eux des ferments de haine désormais sans grandeur. Les Espagnols, que l'on dit si implacables, ne nourrissent contre nous aucun ressentiment; leur terre, Dieu merci, est rassasiée de notre sang : et la terre d'Allemagne n'en a-t-elle pas assez bu? Ou les Allemands sont-ils devancés par les Espagnols? Ce qu'il y a de sûr, c'est que la haine est du passé; l'alliance, c'est l'avenir.

Tout près de nous, il est un symptôme de cette association si désirée de l'esprit de plusieurs races dans le combat que le génie des ténèbres essaie de ranimer. Je dois constater, saluer comme un fait important, ce qui se passe à quelques pas d'ici, dans l'enceinte du collège de France. Au nom des Slaves,, le premier poète des Slaves, notre cher, notre héroïque Mickiev[^]itz, combat de sa sainte parole pour une cause qui bien souvent se confond avec la nô-

tre. Qui jamais a entendu une parole plus sincère[^] plus religieuse, plus chrétienne, plus extraordinaire, que celle de cet exilé, au milieu d'un reste de son peuple, comme le prophète sous les saules? Âh I si l'âme des martyrs et des saints de la Pologne n'est pas avec lui, je ne sais pas où elle est Qui jamais, surtout, a parlé de notre pays, de la France, avec des entrailles de fils, si ce n'est cet enfant de la Pologne? Grâce lui soient rendues ! Ces hommes, ces frères d'armes, ont toujours été à l'avant-garde de nos armées; il est juste qu'ils veuillent être encore, dans le mouvement de la France, à l'avantgarde de l'avenir.

Tout le monde comprend, en effet, instinctivement, que, dans ce dernier jeu, la question doit se décider en France. Les fils de la réaction aboutissent ici, parce que l'on sait bien que, si ce pays

s'abandonnait, l'esprit de mort s'abattrait sur l'Occident comme sur une proie assurée. Savez-vous ce que l'on nous propose? Le voici tout simplement : nos pères ont fait une retraite précipitée, de Moscou à Leipsick, de Leipsick à Waterloo, de Waterloo à Paris; et la plaie saigne encore. On propose à leurs fils de suivre, de reprendre le mouvement, de con-

kir

tiDuer la retraite, mais une retraite cent fois plus misérable, puisqu'il s'agit de perdre en un jour tout le terrain moral, d'abandonner les frontières spirituelles après avoir perdu les frontières matérielles, d'envelopper toutes les concessions, toutes les déroutes dans une dernière concession, une dernière déroute, en un mot, de s'enfuir en désordre par delà la Rome de Loyola.

Et moi je prétends au contraire que le moyen de relever ce grand drapeau, c'est de relever les âmes, de fouler aux pieds la peur des spectres, d'être braves dans les choses de l'esprit comme nos pères l'ont été dans les choses de la guerre I

Pour ne tromper personne, je dois marquer d'un mot ce que j'entends par ces paroles, c'est-à-dire la tendance de cet enseignement. Je vois autour de moi des cultes divers, qui tous se font une guerre acharnée et prétendent vivre dans une séquestration complète; ils s'excommunient, ils se répudient mutuellement. 1^ leurs instincts d'isolement étaient seuls écoutés, n'y ayant aucun lien entre les uns et les autres, cette société se dissoudrait. Chacun veut un enseignement séparé, et je ne les en blâme pas ; chacun vit dans un monde distinct. Ce que je

tenté ici, c'est de parler à Umêy c'est de remonter à la source de vie qui leur est commune; c'est d'apprendre, c'est d'épeler,

c'est de parler la langue de cette grande cité d'alliance, qaiy malgré la colère de quelques hommes, s'é- . lève et se fortifie chaque jour ; car il n'est pas vrai qu'elle soit bâtie, comme on le dit, sur l'indifférence, mais bien sur la conscience de l'identité de la vie spirituelle dans le monde moderne ! Et tout faible que je suis, d'où vient que je ne désespère pas de continuer cette tâche? Le voici, en un mot, et c'est tout mon secret.

Je sens que dans cette œuvre je suis profondément d'accord avec l'esprit des lois, du droit, des révolutions, des institutions de la France; et ce sentiment, que je peux bien aussi appeler religieux, me pousse et me fait marcher en avant. En donnant le même droit, le même nom, la même place dans la cité de vie aux membres partagés de la famille religieuse, la France a montré un sentiment plus chrétien que ceux qui continuaient de maudire ; elle est entrée par là plus que personne dans l'idée de l'Église universelle ; elle s'est trouvée à la fin, pour ainsi parler, plus catholique que Rome.

Elle a livré un monde nouveau au travail de l'esprit ; et en me rangeant à cette idée d'alliance qui, déposée pour toujours dans notre pays et nos institutions, en forme comme la profession de foi y jécroisy moi aussi, obéir à la volonté de Dieu, manifestée, imprimée par tant de se* ôousses dans la conscience d'un peuple.

La réaction, pleine de baine, tentée partout, ne peut nulle part réussir, parce que, mortelle à la France, elle est mortelle à l'Europe, mortelle au progrès de la vie véritablement religieuse.

DEUXIEME LEÇON

XÂSULTATS POLITIQUES DU CATHOLIGISMB BN ESPAONB.

Double éducation de l'Espagne par le christianisme et par
rultramontanisme.

27 mars 1813,

J étais armé contre d'injustes préventions ; je ne Tétais pas
contre les marques inattendues de syjnpathie que j'ai reçues de
vous, et dont la moitié s'adresse à M. Miclielet, qui, en mon ab-
sence, a si bien développé et viviûé nos croyances communes, Je
ne crois pas qu'aucun homme fût en état de supporter souvent de
pa«reilles impressions;' pour moi, je Tavoue, j'en ai été brisé. Il
est triste, pour répondre à de pareils élans, de n'avoir que des
discours ; c'est

par des œuvres que je voudrais vous répondre. En vous disant
que je vous appartiens, c'est ne rien vous apprendre que vous ne
sachiez déjà ; mais si quelques paroles^ qui n'ont d'autre mérite
que la sincérité, sont si vite entrées dans vos esprits, combien ne
serait-il pas facile à d'autres, en quelque grande occasion, de ral-
lumer le cœur de ce pays I C'est à peine si j'ai pu rassembler, sans
ordre, sans art aucun, les observations qui rempliront cette
séance. À ne consulter que mes forces, il est de toute certitude
que je devrais renoncer aujourd'hui à paraître dans cette chaire.

Pour peu que Ton réfléchisse à la situation religieuse des
peuples de FOccidënt et du Midi en particulier, il est impossible
de ne pas remarquer l'attitude toute nouvelle du clergé catho-
lique dans ces contrées. Au moyen &ge, lorsque l'Église croyait
avoir à se plaindre d'un royaume, l'idée ne lui venait pas de s'en

séparer pour toujours ; elle le menaçait, elle le châtiât afin de le ressaisir. L'interdit pesait tout ensemble sur le royaume et sur chacun des individus qui le composaient ; plus la menace était absolue, plus l'espérance de la réconciliation était visible. On frappait chaque partie pour

reconquérir le tout. Aujourd'hui que cet espoir décline, on arrive à des pensées qui eussent brisé le cœur des saints du moyen âge. C'est à l'État lui-même que l'on paraît renoncer. Toute intimité avec lui devient un joug insupportable ; chaque jour il faut essayer de rompre une de ces relations que Ton avait acceptées avec joie, quand on avait l'espoir de tout reprendre. En s'attachant aux individus, on pense amener le corps politique à n'être plus qu'une ombre; et si nous ne voulons pas être les plus imprévoyants des hommes, nous devons supposer la possibilité d'un ordre des choses où l'Église et l'État seraient entièrement séparés, et accepter par avance le défi que l'on nous jette de vivre.

En quoi consiste la menace? La voici dans toute sa gravité. L'Église est tout près de nous dire ce qu'elle a déjà dit à l'Espagne : J'ai des liens avec les personnes, les individus, je n'ai plus de liens avec la France. Qu'elle suive ses destinées comme elle l'entendra, qu'elle vive ou qu'elle meure, je me suis retirée d'elle ; je ne tiens plus à l'État, à cette personne abstraite, à cette nationalité de forme nouvelle que je ne connais plus. Pendant des siècles, j'ai aimé de mon cœur ce grand royaume; je m'étais

identifiée avec lui; mais je n'y suis plus seule maîtresse ; de ce moment je m'en sépare, je me recueille dans mon éternité. Voyons comment se soutiendra, sans moi, ce corps qui pendant quinze siècles s'est appuyé sur moi.

Voilà, dans sa simple grandeur, la question qui pèse sur nous tous, et qui ne peut manquer d'éclater un jour. Le catholicisme, attaché encore aux individus de ce royaume, mais se séparant de la fille aînée de l'Église, et l'abandonnant comme Âgar dans le désert, c'est là une probabilité, une possibilité qu'il faut absolument prévoir. Et, de là, que s'ensuit-il ?

Nous, qui ne nous détachons pas si aisément de cette personne morale, la France ; nous, qui la prenons pour patronne, qui ne pouvons désertir sans un crime irrémissible ; nous, qui croyons tous ensemble qu'il y a quelque chose de sacré dans une nationalité, et qu'aucun état ne peut vivre sans un fondement divin, dans quelle situation nous trouvons nous ? Dans la nécessité de chercher si, au milieu de cet isolement dont on nous menace, il ne nous restera pas quelque grande part de Dieu ; si, dans ce dépouillement qu'on nous annonce, nous ne trouverons pas un fondement religieux au droit

à la science, à l'art, à tous les éléments de la vie moderne ; si cette Agar, menacée de mourir delà sipif de Dieu, ne verra aucune source jaillir à ses côtés ; en un mot, si le catholicisme, en se retirant des États modernes, leur ôte tout principe religieux d'être et de durée.

Sans que j'en dise davantage, vous voyez qaelles sortes de questions s'élèvent devant nous, cent fois plus redoutables que celles que nous avons rencontrées jusqu'ici. J'oserai y pénétrer, non sans crainte (où est l'esprit sérieux qui peut toucher de pareilles choses sans appréhension?), mais avec la fermeté que donne la certitude de n'appeler et de ne chercher que le vrai. Oui, il faut avoir le cœur d'entrer dans ces questions. Nortre temps, la nécessité, les besoins même de vos esprits nous y poussent ; et

pour moi, je ne ferai que m'abandonner au cours naturel des pensées qui ont été l'occupation constante de ma vie, et que, le plus souvent, je réprimais dans cette enceinte. Car nos adversaires ont raison en quelque chose, et je suis content de le dire : instruction, éducation, ces choses ne peuvent se séparer. Nous ne devons pas seulement enseigner ici les lettres, l'histoire, la tradition érudite et matérielle de

l'humanité; nous devons encore nourrir et réveiller les âmes, ramener la science à cette source élevée où elle se confond avec le principe de la vie morale : c'est là ce que chacun a le droit d'exiger de nous.

En entrant dans cette voie, j'ai montré l'Espagne religieuse ; parlons aujourd'hui de l'Espagne politique. Il m'a été donné de voir ce grand pays dans un de ces moments où tous les ressorts sont mis à nu : dans le gouvernement un drame plus extraordinaire que tous ceux de Caldéron; des discussions incroyables, qui, après tant de choses imprévues, ont encore une fois déconcerté l'Europe et dont je n'ai pas perdu une syllabe. Étranger à tous les partis, j'ai cherché la vérité dans tous; peut-être, ailleurs, essaierai-je un jour d'une manière directe de raconter ce que j'ai vu. Dépouillant ici ces impressions, ces faits, de ce qu'ils ont de particulier, et les élevant avec impartialité à cette forme générale qui seule est convenable dans cette chaire, voici ce que je crois pouvoir dire de l'esprit et de la nature politique de l'Espagne.

Le catholicisme a laissé, à chaque moment de sa durée, son empreinte sur la Péninsule; et comme il a été au moyen âge un élément

de libeTté depuis le seizième siècle un élément de réaction^ il a imprimé ce double caractère dans Tâme de l'Espagne. Il y a deux bommes dans chaque Espagnol ^ un indépendant de Tépoque des communes, un sujet façonné par Philippe IL De ce mélange d'indépendance et d'obéissance, naissent ces contradictions qui vous étonnent. Le même homme qui hier était affamé de respect est aujourd'hui affamé d'obéissance^ pour ne pas dire de servitude. Vous croyez qu'il est inconséquent, qu'il renie son caractère. Ce n'est pas de cela qu'il faut Taccuser; il porte en lui deux personnes, deux époques, le moyen âge et la réaction du seizième siècle; l'équilibre du monde moderne ne s'est pas encore fait en lui.

Si l'anarchie est dans l'individu, il ne faut pas s'étonner qu'elle soit dans l'État ; seule- Qieat ne croyez pas qu'elle ait le même caractère que dans un autre pays, Vanarchie est (imoble chez nous^ me disait à Madrid un des unembres des certes les plus décidés à la corn* battre. En effet, comme la réaction, depuis deux siècles, a réduit ce pays à la plus profonde mi-« sère, l'anarchie peut grandir sans déranger un seul intérêt. Point de fabriques^ point de manu-

factures; on quitte la charrue pour prendre Fescopette ; au moment des moissons, on quitte la faction pour retrouver son champ. On a poursuivi longtemps Tennemi; on s'est battu quelquefois; on rentre au logis; rien n'est changé: le blé est mûr, la subsistance assurée; c'est la vie du moyen âge; vous comprenez qu'une vie ainsi faite peut durer fort longtemps.

D'ailleurs , ce n'est pas la guerre des chau* mières contre les châteaux. Il n'y a pas un seul château en Espagne. Je suis allé de Bayonne à Cadix sans pouvoir trouver un seul reste de donjon, de

manoir féodal. S'il s'agit de ruines, le peuple ne connaît que celles des Maures. Le sol d'Espagne n'a pas conservé une seule trace de la domination de la noblesse; cette terre, à cet égard, dans sa misère et sa nudité, est la plus fière d'Europe. Dépeuplée en grande partie, sans bornes dans les champs, sans haies, sans murailles, sans ruines, elle porte sur le front l'orgueil immaculé du désert.

Où sont les grands d'Espagne? où est l'illustre noblesse d'Espagne? personne n'a pu me le dire. Ralliée à la révolution ou absorbée, elle a disparu, loyalement, simplement, sans essayer de dissimuler sa ruine; elle n'essaie pas même;

comme en d'autres pays, de se survivre par le privilège des convenances, du bon goût, par ce que l'on pourrait appeler la conspiration des bonnes manières; ce qui est ordinairement le dernier refuge des noblesses dégénérées. Où la politesse est générale, où les manières mêmes du peuple sont remarquablement distinguées, ce dernier privilège n'existe pas. D'ailleurs dans ce pays qui compte huit cent mille nobles, il va sans dire que chacun est de ce nombre. Cette politesse, cette urbanité générale de la nation, marque un esprit d'égalité qui est le fond même des mœurs. Ce caractère est si extraordinairement empreint en toutes choses, que pour l'expliquer il faut remonter à ce qu'il y a de plus vital dans le passé et l'histoire de l'Espagne.

Comment le peuple espagnol y qui semble en arrière de tous les autres à tant d'égards, est-il plus avancé dans ce point fondamental? En voici certainement la raison. C'est que, représentant, au moyen âge, l'idée du christianisme contre les Maures, aucun n'a pris alors plus au sérieux l'idée vivante du christianisme. En

face du Coran , le peuple espagnol s'est identifié avec TÊvangile; il s'est considéré, à la manière des

Hébreux « comme le peuple choisi. Dans les sierras d'Audalousie, pour me demander si je parlais espagnol , les montagnards me demandaient si je partaii chrétien, habla erisûam? Durant cette lutte de huit siècles contre Tislamisme; chaque homme s'est accoutumé à se regarder comme un chevalier du Christ. Mon guide , pour interroger un chevrier, du haut d'un rocher, rappelait, chevalier! caballerol et Técho d'une tour des Maures répondait que la noblesse de cet homme remontait au duel du Christ et de Mahomet. Là où Dieu lui-même est en cause, que deviennent leé différences de fortunes, de conditions sociales? Tous les hommes sont frères sur un champ de bataille ; mais si le champ est le pays tout entier, si la bataille dure huit siècles , si la cause est celle du Christ, autour duquel les générations font la veillée des armes, il est évident que le sentiment de l'égalité sous la bannière de TËternel, celui de la communion par le sang, doit s'imprimer d'une manière indestructible dans le cœur de ce peuple, et devenir le fond même de sa nature. Tout For du Mexique n'a pu la changer.

Ce sentiment de fraternité religieuse est le résultat le plus pur de l'éducation de l'Espagne,

celui auquel elle doit tenir le plus, qu'il ne lui est permis de sacrifier, sous aucun prétexte y à aucune forme de gouvernement. C'est la trace du doigt de Dieu dans son histoire.

Ici noua touchons à une des difficultés les plus grandes de rétablissement du gouvernement représentatif en Espagne. La masse du peuple ne s'est pas encore ardemment prononcée pour

ce régime; elle y a même répugné au commencement. Pourquoi cela? Si elle est restée attachée si fort à l'idée du pouvoir d'un seul, ce n'est pas pur amour du despotisme. Non ; c'est qu'avec le pouvoir absolu, elle voit tous les autres rangés au même niveau, et par conséquent, la vieille égalité conservée et sauvée. D'un côté, le peuple , de l'autre, le roi absolu , wtOy l'orgueil castillan se plaît dans cette relation sans intermédiaire. En nommant des députés, des sénateurs, des représentants, ne court-on pas risque de s'imposer des supérieurs , des maîtres, de petits rois sans couronne? Voilà une idée qui trouble secrètement le peuple des campagnes dans la Péninsule. Le gouvernement représentatif ne s'établira solidement de l'autre côté des Pyrénées, qu'en rassurant pleinement cet instinct d'égalité qui est le produit des siècles-

des, le fruit du christianisme , le sceau de l'Espagne ; et si ce sentiment défait être atteint on renversera si à sa place devait se lever un esprit d'exclusion , la féodalité de l'argent , le privilège de je ne sais quelle classe , que l'on ne sait comment nommer , c'est-à-dire le germe de la guerre sociale, je crois avec une grande masse du peuple espagnol qu'il vaudrait infiniment mieux que le gouvernement représentatif ne s'y établisse jamais.

La monarchie est ainsi gravée au fond des esprits, comme une garantie de la fraternité évangélique, c'est-à-dire qu'elle est en Espagne éminemment populaire. Le peuple se voit , se contemple , se réfléchit dans le roi ; en dépouillant la royauté de son prestige, beaucoup pensent se détronner eux-mêmes. Ce sentiment est même si fort que je suis persuadé que la monarchie espagnole ne peut trouver ses dangers qu'en elle-même. Pour un grand nombre, la reine est une sorte de madone constitutionnelle. De là son péril, si la monarchie croit pouvoir tout oser.

11 est certain que l'inquisition a accoutumé les esprits à attacher une sorte de sanction religieuse à la violence. On tranche les discus-

sions politiques parle fer, comme on tranchait les discussions théologiques ; on fusille au lieu de brûler; c'est la suite de la même éducation; et même il faut ajouter que les autodafé politiques sont , auprès d'un certain nombre , un moyen assuré de popularité. Prenez garde , à la fin, d'en abuser; car la pensée vraiment chrétienne , dénaturée chez vous, se réveille contre vous. Que faites-vous?... Vous imitez les moines que vous venez de frapper : ah ! ne tachez pas de trop de sang cette robe blanche que le monde regarde !

Que ne pourrait pas accomplir une âme royale, sur ce trône d'Espagne, si elle prenait; l'initiative hardie de la renaissance de ce peuple?

Tout la servirait, tout la porterait; car elle ne trouverait là aucun de ces souvenirs sinistres qui se rencontrent dans d'autres pays. Il n'est pas là de Charles I", de Louis XVI , dont la mémoire se dresse devant leurs successeurs. La nation espagnole a suivi ses rois dans la liberté, dans la servitude et jusque dans le crime. Elle a même amnistié Ferdinand VII C'est par la fantaisie de ce dernier qu'elle se remue depuis dix ans, au hasard, dans la révolution; seul exemple peut-être d'un peuple qui ait fait une

révolution pour obéir à deux lignes du testament du prince. Que veut-on de plus? les défiances se comprennent ailleurs ; ici elles sont impies.

En entendant quels bruits sourds sortaient de la poitrine de cette foule misérable et des entrailles même de la terre d'Espagne

j à la seule vue des chevaux qui entraînaient une jeune fille couronnée , en suivant ces cris étouffés qu'ils tous semblaient dire : sauvez-moi ! je me demandais si de pareils accents ne sont pas faits pour révéler en un moment , même à un enfant, cette science de bien faire , que les grands rois n'ont jamais apprise que de leurs peuples en péril. Lorsque, après cela, je m'inquiétais de savoir ce que l'on prétend faire d'une force aussi sacrée» puisée dans l'identité du peuple et de la monarchie , on me répondait : Nous ferons de l'administration comme on en fait ailleurs. C'est de quoi nous avons besoin.

Sans doute y mais pour y réussir, vous devez encore faire autre chose. Prétendre que tout doit aboutir à donner le pain du corps à cette foule accoutumée à s'en passer depuis des siècles, c'est la mal connaître.

Ce peuple a toujours eu de grandes occupa-

tion de grands besoins, tantôt la défense du christianisme, tantôt l'administration du nouveau monde. Depuis que ces occupations lui manquent, il périt de dégoût. Il faut que vous lui trouviez, en vous-même, un nouvel ordre de pensées , un nouveau monde moral , sans quoi toutes les combinaisons accompagnées de meurtre, pour établir l'ordre physique, resteront inutiles. C'est pour cela que ce peuple se précipite au-devant de vous. Dans ses acclamations inarticulées qui s'attachent à vos pas, il ne vous demande pas seulement des administrateurs, des préfets, des commis , de la maréchaussée; il vous demande tout ce qui lui manque, l'honneur, la vérité, l'équité, la loyauté, un reste de l'ancienne grandeur espagnole, la vie sociale dont il vous croit encore la source.

Mais tout cela est difficile à retrouver, dites-vous. J'en conviens ! j'ai commencé par supposer dans le pouvoir une âme royale.

A ces symptômes de la vie nouvelle en Espagne, il faut joindre l'aspect des assemblées politiques; on croit trop communément que la nation castillane a été ensevelie sous sa charte empruntée et que le caractère national n'a trouvé aucune occasion de paraître. Dans

les cortès la première chose que vous remarquez, en suivant la discussion, c'est que la parole y est à elle-même un but. Cette langue a été si longtemps enchaînée sous les liens d'un gouvernement muet, que déjà c'est une félicité pour des oreilles espagnoles de la retrouver, de l'entendre en public, de l'essayer, sur tous les tons, à la pratique des choses modernes. Ah ! que ne donnerait pas l'Italie si elle pouvait seulement, pour unique liberté, se rassasier un jour en public des formes énergiques de sa langue politique du moyen âge !

Cette explosion de la parole, indépendamment des passions qu'elle exprime, est déjà une conquête pour ces peuples du Midi, condamnés depuis Philippe H au silence du cloître.

Lorsqu'une grande question s'agite, on peut dire que le tempérament ordinaire de l'éloquence espagnole est un calme menaçant, je ne sais quoi de glacé, qui subitement aboutit à des accents de flamme, à une intonation rauque, africaine, à des paroles de lave qui coulent lentement et enveloppent l'assemblée. Le contraste de cette froideur et de ces éclairs des tropiques est singulièrement puissant ; c'est le

caractère de la tragédie et du drame espagnol. L'auditoire ressemble à l'orateur.

Je ne sais par quel hasard Tobsevation que je vais faire ne se trouve dans aucun voyageur ; il est pourtant impossible de ne pas en être frappé. Quelle que soit la véhémence d'une discussion, la fièvre de l'orateur, jamais il n'est interrompu par aucun murmure de ses collègues, par aucun signe ni de sympathie, ni d'antipathie.

J'ai assisté à des combats de parole, où il s'agissait non pas seulement de la vie et de la mort, mais d'un duel entre la royauté et un homme; la fièvre, la fureur, la menace étaient autour de moi, au fond de tous les cœurs ; pendant une semaine, un parti assiégé, provoqua ses adversaires de ses invectives froides et acérées. Pendant tout ce temps-là cette moitié de rassemblée, ces hommes auxquels on arrachait la vie politique ne laissèrent pas entendre une seule syllabe. Ce fut un silence de marbre.

Ceux auxquels le sang-froid était près d'échapper se contentaient de se retirer sans éclat. Vous les eussiez crus résignés ou indifférents ; c'était au contraire le dernier terme de la passion. Cette impassibilité dura jusqu'au moment

où le plus grand orateur de TEspagne, se levant en leur nom, et rassemblant, recueillant toutes ees passions , tous ces cris refoulés , jeta pendant deux jours entiers dans l'assemblée des paroles qui brûlent encore dans mon souvenir.

accents de la vieille loyauté castillane !

passion chevaleresque de l'honneur et de la vérité, souffle de l'Afrique dans une Ame chrétienne 1 désordre , majesté , harmonie tout ensemble ! J'avais entendu ailleurs des orateurs, je trouvais là un homme, un cœur qui se déchire et qui crie. Cet homme que je ne connais pas, dérobe, à Theure qu'il est, sa tête dans

quelque défilé d'Espagne : excusez-moi de n'avoir pu résister à lui consacrer ces mots ; tout ce que je puis faire, c'est de ne pas prononcer son nom ^

Le caractère espagnol, qui s'imprime ainsi dans l'éloquence parlementaire , se marque d'une manière non moins énergique dans le mode même de délibération, dans le vote. Partout ailleurs on a considéré le secret du vote comme une garantie pour la liberté des opinions; on veut être libre, mais dans le mystère, à condition que personne ne le sache. La

^ Je puis le prononcer ici. C*est non Harlt Jotcbim Lopei.

fiercé espagnole n'a pu descendre à cet accom'^ modement ; la publicité la plus solennelle est donnée là au contraire à l'opinion de chacun. Même dans ces occasions, où la menace, la fureur, est dans l'air^ chacun, au moment de \h ter, se lève^ prononce son vote à haute voix en ajoutant seulement le monosyllabe oui ou non* ii OU no. La première fois que je vis, dans deâ circonstances brûlantes, sous les cris de mort (les tribunes^ chacun de ces hommes afficher li ' bravement, et la tête si droite , son opinion, ce spectacle me remplit de sympathie et. de respect. Véritablement il y avait là quelque chose de grand, qui rappelait la fierté des vieilles cortès du moyen âge. Ce qu'il y a de bien, c'est que rien ne paraît ne venir à personne que la sincérité du vote puisse être altérée par la peur. ^ On ne comprend ni qu'il y ait là un péril pour l'avenir, ni que cela puisse être autrement.

Ces indices extérieurs sont importants ; ils indiquent combien ces hommes prennent au sérieux l'apprentissage de la vie moderne ; d'ailleurs, peu curieux de ce que l'on pense d'eux au dehors, trop de passions les occupent au dedans.

Là tristesse de quelques-uns d'eux est visible.

Tant d'efforts, tant de combats à outrance, tant de sang versé, et pour quel résultat ! beaucoup se dégoûtent de la liberté, du droit, de la justice, et, selon l'ordinaire, se rejettent en désespérés dans l'ancienne servitude; mais je les avertis qu'ils ne pourront dormir longtemps sur ce chevet. Le pouvoir absolu tente et trompe tour à tour tout le monde en Espagne ; c'est un vieil héritage que chacun convoite et qui n'existe plus : la liberté semble là tout à la fois trop faible pour se constituer, trop forte pour accepter la paix du despotisme.

Ce peuple se trompe lorsqu'il croit qu'il lui suffirait de retrouver l'ancienne égalité sous une commune servitude; c'était la fraternité de la mort, et c'est la fraternité vivante qu'il doit montrer au monde, s'il doit faire quelque chose. Les Espagnols s'accoutument trop à penser qu'ils ne travaillent, qu'ils ne souffrent que pour eux ; depuis qu'ils ont rompu avec leur passé, ils semblent se considérer comme isolés de la vie universelle. Cet esprit d'isolement leur ôte la moitié de leur force. Eux que Ton trouve trop superbes, je les trouve souvent trop modestes. Je voudrais rallumer chez ce peuple la pensée que l'issue de ces débats est intimement liée à

l'adest l'idée des autres, et qu'il a^ comme tous les autres, une mission dans le monde actuel.

Dans le fond, l'indifférence des masses aux questions politiques vient d'une admirable source. Ce peuple^ après avoir été si longtemps chargé des affaires de Dieu, de la guerre de Dieu, a de la peine à s'intéresser à autre chose qu'à Dieu.

Chez le paysan de Biscaye, des Asturies, ce mépris de la politique humaine, comparée aux secrets de la politique sacrée, est d'une fierté presque sublime. C'est des hauteurs du Christ victorieux qu'il regarde en pitié les querelles constitutionnelles. Voulez-vous donc entraîner les masses dans le mouvement de ce temps, il faut absolument leur faire sentir que le Dieu de l'Évangile est présent dans les questions du dix-neuvième siècle, et que l'Espagne a une place dans le plan et la politique sacrée des temps modernes. La voie du salut pour ce peuple, c'est de le réconcilier avec lui-même.

Sur quelles idées, en effet, vit l'Espagne intelligente? Sur celles qui ont été développées par tout le monde en France, il y a vingt ans. Ces idées, bonnes en elles-mêmes, mais auxquelles manque une certaine sève religieuse;

ont été promptement dévorées de l'autre côté des Pyrénées ; et ces intelligences en un moment arrivées au bout de leur système, et retombées dans le Vide, s'agitent convulsivement dans la passion.

Que faut-il donc faire? ce que le siècle entier nous conseille. Faire rentrer le sentiment du grand, du divin, dans la science politique. Car j'affirme que c'est devant Dieu seulement que l'Espagne s'arrêtera dans son chemin de sang.

Il faut montrer que la cause du dix-neuvième siècle, le mouvement qui l'emporte, le renouvellement du droit, est la vieille cause de Dieu; qu'il y a encore, qu'il y a toujours dans le monde un mahomélisme à combattre, que ce n'est pas celui du Coran, mais le principe du fatalisme inerte partout où il se trouve, que le souffle religieux passe dans les formes de la société nouvelle,

qu'en un mot, si l'Europe, si l'Espagne en particulier, est entraînée vers l'avenir, c'est qu'encore une fois, Diexi le veut. Ces points établis on pourra encore tomber de lassitude ; mais il ne sera plus permis de se décourager, ni de flotter au hasard, ni de se renier, de contradictions en contradictions, ni de se fusiller dès qu'on ne se comprend plus» — Oui I il faut que

l'Espagne, sans plus regarder en arrière, répète dans la science politique le vieux mot des croisades : Dieu le veut ! Dieu le veut !

Une seule parole prononcée dans ce sens, au nom de la science, de la philosophie française* aurait plus d'efficacité sur l'esprit de l'Espagne, que toutes les conspirations et toute la diplomatie du monde. Que les puissants la disent.

Pour nous, travaillons au moins dans cette idée. On nous accuse d'être des incrédules.

Ah ! les incrédules sont ceux qui désespèrent de la vie, qui nient le mouvement, l'avenir, c'est-à-dire qui ne voient pas le doigt de la Providence chrétienne dans les choses modernes.

TROISIEME LEÇON

DE L'ICLISK BOMllHB BT DB L*ŧTAT.

Le Cdtaôle de Trente. L'Eut pevi>il être aUiée?

21 iTril 181 1.

En 1606, le pape Paal Y jette l'interdit sur la république de Venise. Qu'a-t-elle fait? Elle avait revendiqué pour l'État les

droits que la France a conquis, et que l'on ne conteste plus aujourd'hui qu'en secret. Malgré l'excommunication, le clergé de Venise, véritablement national, reste fidèle à la république; il continue de célébrer le culte comme si rien ne s'était passé. Les jésuites seuls désertent ; ils passent à l'ennemi.

Dans le fond d'un couvent, un pauvre moine de génie, physicien, naturaliste, surtout grand

écrivain, Sarpi, défend la république par d'admirables plaidoyers contre l'usurpation temporelle de la papauté. Un soir, en rentrant au couvent, il est assailli , frappé par quatre assassins; ces hommes vont ensuite se réfugier chez le nonce apostolique. Guéri de ses blessures, le moine suspend au mur de sa cellule, au-dessus d'une tête de mort, l'arme des brav[^] arrachée de sa plaie[^] avec cette inscription : Poignard de Rome. Sa vengeance fut d'écrire, dans le dix- septième siècle, avec la hardiesse du dix-huitième, l'histoire du Concile de Trente. Ce monument éclatant de verve et de raison marqua le dernier effort de l'Église démocratique dans le Midi. Sarpi fit, dans la religion, ce que Campanella, Bruno firent dans la philosophie ; il jeta, comme eux, le dernier cri d'indépendance en Italie.

Ici nous entrons dans un nouvel ordre d'idées : il faut descendre au fond de la question la plus grave, celle des rapports de l'Église et de l'État ; nous y sommes forcément conduits par notre sujet, puisque la première chose que nous rencontrons au seuil des deux derniers siècles, c'est le Concile de Trente, qui, raconté en deux sens opposés parle moine, libre penseur, Sarpi, et

j[^]ar le jésuite Pallavicini, appartient doublement au génie du midi de l'Europe, dont il règle encore en partie la destinée. Ce

concile[^] le dernier de tous, fut la réponse de la théologie du Midi à la réforme de Luther et des peuples du Nord. A ne considérer que les intérêts qui s'y rattachent, son historien a raison de rappeler Villade des temps modernes. Contentons-nous de l'envisager dans ses rapports avec la constitution de[^]l'Église. Notre sujet n'est que trop grand encore ; du jésuitisme nous passons à l'ullramontanisme.

Au point de vue humain, ce qui marque d'abord la grandeur de l'Église, c'est que, tant qu'elle a fleuri, son gouvernement a été l'idéal vers lequel n'ont cessé de graviter les gouver* nements politiques. 11 est certain que, jusqu'à la révolution française, le monde civil s'est moulé sur les formes de cette société spirituelle; vous pourriez retrouver l'esprit des révolutions de la monarchie en suivant les révolutions intestines de la papauté et des conciles.

Assurément rien de plus extraordinaire que le spectacle de ces conciles, de ces assemblées formées de toutes sortes de peuples, et qui, changeant, perpétuellement de place, mandant de

siècle en siècle Dieu à la barre, donnaient, cha[^] qae fois, une nouvelle impulsion au monde. Que sont, auprès de cela, les assemblées délibérantes de nos jours ! les voix se comptaient par nation, et l'affaire de la majorité était vraiment l'affaire de Tunivers. Qu'Ârius, Origène, Pélasge l'eussent emporté dans ces questions de vote, toute la suite des temps était changée ; car une logique profonde enchaîne l'une aux autres chacune de ces assemblées constituantes du christianisme* Elles ne se continuent pas seulement, elles se développent l'une l'autre. Toutes ensemble, elles forment une organisation qui vit et se meut d'époque en époque. D'abord au concile de Nicée, au commencement du quatrième siècle, est posée comme fondement, pour sou[^] tenir tout

le reste, l'idée de Dieu; puis, selon l'ordre des temps, viennent les délibérations sur l'Écriture, sur les livres canoniques, sur les cérémonies, sur la hiérarchie : et cette discussion dure seize siècles.

Dans cet intervalle, aussi longtemps que l'Église se développe, elle se réfléchit dans les formes correspondantes du monde politique.

Voyez et comparez ! Quand l'évêque est nommé par l'acclamation du peuple, le roi de la société

naissante est élu de la même manière; le peuple relève sur le pavois. Plus tard, les évêques forment entre eux une sorte de république féodale, image et type de la féodalité des barons ; ceux de Paris disent du pape qui commence à surgir : s'il vient pour nous excommunier^ c'est nous ju: T excommunierons •* « Si excommuniamus Urum veni^ excommunicamus abibit. » N'est-ce pas , trait pour trait, la situation de la royauté dans les langes, encore enveloppée par la puissance des seigneurs? Grégoire VII et ses successeurs, appuyés sur la plèbe des ordres mendiants, répriment, humilient les évêques ; ils fondent la monarchie spirituelle. N'est-ce pas, dans toute l'Europe chrétienne, le signal pour la monarchie temporelle de suivre la même voie? Louis le Gros, Philippe-Auguste, autant d'ombres qui marchent dans l'imitation des papes des siècles précédents. Le quinzième siècle arrive : le schisme d'Occident éclate; la papauté a plusieurs têtes, c'est-à-dire que le schisme est dans l'État comme dans l'Église. Ne faut-il pas en dire autant de la royauté, quand il y a deux rois en France, l'un français, l'autre anglais? Les conciles de Bâle, de Constance se révoltent : c'est aussi le moment d'explosion des communes de France,

des cortès d'Espagne^ des parlements d'Angleterre. Le Concile dépose le pape, l'État dépose Tempereur et deux rois. Jusqu'à ce moment, que veut-on de plus? Le monde temporel n'a- MI pas obéi aux moindres impulsions du monde spirituel? L'obéissance de la part de l'État a précédé le commandement, la parole de l'Église. Il n'a fallu à celle-ci que remuer un fil pour tourner dans le sens où elle a voulu toute la société chrétienne* La ressemblance de la constitution religieuse et de la constitution politique a produit dans la société cet accord qui fait la beauté propre du moyen âge ; mais combien cet accord durera-t-il? Suivez encore un moment ma pensée, je vous prie ; nous touchons au Concile de Trente.

Quel a été l'esprit de cette grande assemblée? voilà ce que je dois examiner en peu de mots. C'est, on ne l'ignore pas, un esprit de restauration, de réaction, de contre-révolution religieuse. En face de la réforme triomphante dans le Nord^ l'Église, qui, quelques années plus tôt^ était emportée par le génie de l'innovation, se concentre dans le Saint-Siège comme dans un fort.

Un siècle auparavant, la papauté, dans le

concile de Florence» avait jeté un de ces cris de joie qui font tressaillir le monde : Réjouissez-vous, poussez le cri d'allégresse, jubilez, exultez, vous tous qui portez le nom de chrétien ; amnes fui ulnqu€ nomine cefèsemini ehriëtiano. Quelle était donc la grande nouvelle que Rome annonçait ainsi à la terre? Une bonne nouvelle^ en effet, si elle se fût confirmée : c'est que TOrient se ralliait à l'Occident, que les prêtres d'Asie, les patriarches, les évêques grecs, les moines du mont Athos, sortaient de l'Église séparée, et arrivaient, par toutes sortes de chemins, à Florence» pour se réconcilier, dans la ville de l'art, avec

l'unité romaine. Alliance nouvelle de la Grèce et de l'Italie, non pas seulement dans les fêtes de Tart, mais dans les fêtes du culte. L'Italie se para de toutes ses pompes, jeta sur les chemins ses plus belles fleurs pour accueillir cette sœur aînée, qui arrivait, en pèlerin, des ruines et des cloîtres d'Athènes, de Trébisonde, de Constantinople.

On pensa que l'ancienne division allait disparaître ; on se crut obligé envers ces schismatiques, issus de Périclès, à une urbanité inconnue. L'Italie et la Grèce réunies 1 quelle merveille 1 Mais l'espérance ne dura qu'un mo-

ment; les rites d'Athènes ne TO«lurent pas ce* der aux rites de Rome ; on se quitta pour ne plus se revoir; et cette espérance trompée ex* cita dans l'Eglise d'Occident un esprit de défiance » qui parut bien dans le siècle suivant*

Si vous comparez au concile de Florence celui de Trente , vous voyez qu'autant dans le premier il y avait d'espérance de réconciliation avec l'Orient» autant, dans le second, il reste peu d'espoir d'alliance avec le Nord. Que l'Italie s'est précipitée désabusée 1 elle avait des promesses pour la Grèce ; elle n'a que des aathèmes pour l'Allemagne.

De là » au lieu d'aj^eler comme par le passé toute la terre à juger entre Luther et Rome, la papauté, dans cette dernière affaire, ne se confie pleinement qu'à un seul peuple. Le Concile de Trente n'a plus , comme les précédents , ses racines dans toutes les nations; il n'attire pas à lui les représentants de toute la chrétienté; il ne s'appuie, en toute sécurité, sur personne, excepté sur le peuple que la papauté a investi de tout côté. Au lieu de cette foule innombrable de théologiens, de docteurs, de peuple {anmi plèbe

adstanie, c'est la formule des anciens conciles) , que Ton maitatlier dans les époques précédentes ^ com^

ment était composée, en réalité, cette illustre assemblée de Trente? Cent quatre-vingt-sept prélats Italiens , trente-deux Espagnols , vingt-six Français, deux Allemands; voilà, quels sont les mandataires de l'univers chrétien. L'Orient et le Nord 7 manquent presque également; c'est ce qui lui faisait refuser par le roi de France le titre de concile. Encore, le mode de délibération fut-il changé ; dans les conciles antérieurs , on votait par corps de nations; tout peuple qui avait une langue particulière comptait pour une personne. Dans le Concile de Trente , on vota par individu , par tête , ce qui assura pour toujours , et sur tous les points , la majorité à l'Italie.

Ici , n'êtes-vous pas frappés de ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette situation? Le Saint- Siège n'a pas cessé de grandir aux dépens de l'existence politique de l'Italie ; par la force des choses, il l'a empêchée de marcher, comme tous les autres peuples de l'Europe, à l'unité qui, seule, pouvait la sauver. Il a suspendu, dans ce pays, le souffle de la vie civile; il a empêché l'État politique de se développer et de durer; il a absorbé toutes les forces vitales de l'Italie ; dépouillée , mise à nu par tout le monde , chacun des centres d'orgmisation politique , la ligne

lombarde y Pise, Florence , Venise , disparaît à son tour; le monde temporel s'efface; il s'évanouit devant le spirituel.

Lorsque cette œuvre est achevée y qu'il ne reste plus trace, nulle part » de mouvements dans Texistence civile; lorsqu'au seizième siècle, ritalie, effacée de la carte politique, disparaît de la région du temps pour entrer dans la voie de l'éternelle ruine ; en

ce moment même , la papauté lui dit: Tu es morte, mais je vais te faire régner ; tu m'as été immolée , mais je vais te donner le triomphe sur le monde. J'ai absorbé tous tes droits, toute ta vie, tout ton avenir; rien, chez toi , ne subsiste plus que moi-même; lu t'es tout entière consumée pour moi , et maintenant , dans mon règne , c'est toi qui vas régner; car, je ferai de la terre entière une Italie semblable à toi , sans ton soleil et ta beauté. Tes pensées de mort, qui s'élèvent du milieu de tes maremmes et de tes villes désertes, je les imposerai au monde ; et il se fera , comme chez toi, un grand silence; tu te reconnaîtras , tu te retrouveras partout , et chacun t'enviera ta couronne de morte. Partout, comme chez toi, le temporel pâlera devant le spirituel ; l'herbe croîtra sur le monde civil comme sur la cam-

pagne de Rome. C'est là, ce que Ton appelle l'ultrainontanisme moderne.

Domination absolue de Tesprit italien, tel que les temps nouveaux l'ont fait et qui fut cause que tant de protestations éclatèrent dans le concile , de la part des Français , des Espagnols j des Allemands. La vie résistait à cette déclaration de mort. Des ambassadeurs français se retirent du concile à Venise ; ils sont approuvés par leur gouernement , et , plus tard , par le tiers-État de 1614. Avec une fierté d'hidalgos, les évêques espagnols crient à Tusurpation. Ils sent près de dire au pape ce que les Gortès disaient au roi, nous qui valons autant que vùs; mais Tanathème les interrompt; qu'ils sortent! exeai! reprend la majorité des prélats italiens. Le jésuite Laynez devient l'âme du concile , et la réaction contre le Nord dominant toute autre pensée, l'organisation de l'Église prend une forme nouvelle.

Au moyen âge, Grégoire VII, Boniface VIII, Innocent III, s'étaient attribué l'autorité suprême; c'était en eux-mêmes, dans leurs caractères personnels qu'ils puisaient cette force; et tout le quinzième siècle montra, par les révoltes des conciles, que cette condition n'était pas de-

varae la 1^e de l'Église. L'esprit du Concile de Trente fiit de donner sa sanction pleine et en* tière à l'idée que certains papes du moyen âge avaient établie de leur primauté sur les assemblées œcuméniques. Par là, ce qui avait été l'effet d'un génie particulier devint la constitution même de l'Église. Paralyser Taristocratie des évêques par la démocratie des ordres mendiants, les ordres mendiants par l'institution prétorienne du jésuitisme, Toilà, en partie, l'^t secret de cette politique. L'habileté consista à faire ce changement sans le dire nulle part; l'Église, qui était, auparavant, en droit, une monarchie tempérée par des assemblées con^ iN)quées de toute la terre, devint une monarchie absolue. De ce moment, le monde ecclésiastique se tait! la collection des conciles est close; plus de discussions, plus de délibérations solennelles. Tout se règle par des lettres, des bulles, des ordonnances. La papauté résume toute la chrétienté. Le livre de vie s'arrête; de^ puis trois siècles, on n'y a pas ajouté une page. Ce qui nous importe, c'est de voir comment cette noi^relle forme de l'Église s'est presque immédiatement reproduite dans les institutions politiques du Midi. Encore une fois, mais ce

sera la dernière, TÉtat se règle sur l'Église. Philippe II est le premier qui applique dans toute sa rigueur, au monde temporel» cette nouvelle phase du monde spirituel. On ne comprendra jamais rien à son génie, si Ton n'a devant les yeux Tidéal de pouvoir absolu que l'Église vient de montrer au monde. Dans sa

longue carrière , Philippe II ne fait rien qu'appliquer aux affaires l'esprit du Concile de Trente. Il devient le pape temporel y de qui toute autorité émane, auquel tout remonte. Plus de certes, plus de parlements , plus rien qui rappelle le mouvement et la vie de la parole au moyen &ge. Sans faire un 'pas, dans son caveau de l'Ëscorial y il dirige en silence ce vaste empire des Espagnes et des Indes , comme le pape du fond du Yatican régit l'empire spirituel.

Le concile était plein de menaces; l'État se remplit de bûchers et d*échafauds* Les dernières paroles que prononcent les prélats, en se séparant , sont : anathème ! l'écho répète anathème pendant deux siècles d'inquisition politique. Toute l'Europe catholique, l'Autriche, le Piémont, le duché de Toscane , Naples, la France même, se règlent, dans leur constitution, sur ce modèle sacré. Le pape di-

sait : L'Église, c'est moi ; le roi de France répond : l'État, c'est moi. La société se règle par ordonnances, la catholicité par des bulles. L'an« cien accord des deux puissances est ainsi conservé jusqu'au bout. Qu'il Tavoue ou qu'il le nie, le pouvoir temporel se conforme, encore une fois, au pouvoir spirituel ; l'unité de la société est sauvée, grâce à une même servitude.

C'est pour cela que Pie IV déclarait que la papauté, depuis le seizième siècle, ne pouvait se maintenir qu'en s'unissant aux princes d'une manière indissoluble.

Qui est venu troubler un si bel ordre? qui a détruit cette savante unité? La révolution française ; c'est elle qui a renversé le droit public, fondé, en principe, dans les États catho* liques, sur

le Concile de Trente ; par où vous pouvez mesurer le sens et la valeur de cette révolution.

Pour la première fois, depuis que la catholicité existe, le monde temporel change, sans y être provoqué par un mouvement correspondant de l'Église. Depuis le Concile de Trente jusqu'en 1789, la forme du droit dans l'Europe catholique est restée immuable. L'État, pendant deux siècles, attend que l'Église fasse la pre-

mière un pas; mais l'Église demeure pétrifiée comme la femme de Loth. Alors la France, faisant à la fois une œuvre religieuse et séculière, s'élance toute seule, à ses risques et périls, dans cet avenir où elle n'a plus de guide qu'elle-même. Elle réalise des gouvernements de discussions libres, tandis que l'idéal qui continue de planer dans Rome, s'attache de plus en plus à la monarchie absolue.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que la France n'est pas l'assemblée des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, mais un être plein de vie qui, dans ce mouvement inspiré vers l'avenir, laisse loin d'elle en arrière son guide accoutumé, son Église. L'idéal qui s'obstinait à ne pas se développer, a été dépassé par la réalité ; c'est le sens de tout ce que vous voyez d'anormal et de monstrueux dans les rapports actuels de l'Église et de l'État.

Tous les rapports sont renversés ; c'est aujourd'hui le monde laïque qui traîne à sa suite le monde spirituel ; et les questions qui vous préoccupent sont, au fond, plus profondes encore qu'il ne semble; puisqu'il faut en effet, pour retrouver l'harmonie dans le droit, ou que l'Église ramène l'État à son principe de pouvoir

absolu, ou que l'État emporte l'Église dans ce mouvement de liberté qui est l'âme du monde moderne.

Mais, quand la question est ainsi posée par la nature des choses, et que l'on veut y échapper, on prononce un mot^ un mot formidable qui a la magie de paralyser les cœurs : L'État moderne est athée ; la loi est athée ; la France, en tant que France, est athée 1 A ces mots, les fronts les plus fiers se courbent; beaucoup acceptent en silence cette condamnation, et les adversaires s'imaginent avoir flétri pour toujours l'esprit des révolutions et des institutions moderne^. C'est ici, en effet, qu'est toute la question.

Âh! quand je ne connais dans le monde, d'institutions athées que celles des Bohémiens errants , sans foyer, sans patrie sous le ciel, est-il bien vrai que ce soit là tout l'esprit des nôtres? Ce serait là, en vérité, une politique sans espoir, un droit sans droit, un jour sans lendemain. Ils croient frapper ainsi l'avenir de mort civile. Mais quoi! parlons tranquille* ment !

Quand, dans la vieille France, la violence était dans les mœurs et dans la loi, quand le privilège, les inégalités sociales, les servitudes de la terre

et des hommes, abrégeons, quand tout ce que le Christ réprouve faisait le fond même de la vie civile, vous appeliez cela un royaume chrétien ! Quand la force régnait à la place de l'âme, quand l'épée décidait de tout, quand l'inquisition, la Saint-Barthélemi, la torture empruntée du droit païen, le caprice d'un seul homme, c'est-à-dire, quand la société païenne durait, dominait encore, vous appeliez cela un royaume très-chrétien! Et depuis, au contraire, que la fraternité, l'égalité, inscrites dans la loi,

tendent de plus en plus à descendre dans les faits , depuis que Tesprit est reconnu plus fort que Tépée et le bourreau, depuis que l'esclavage, le servage ont cessé ou que Ton travaille à en abolir les restes, depuis que la liberté individuelle consacrée devient le droit de toute âme immortelle, depuis que ceux dont les pères se sont massacrés se tendent désormais la main, c'est-à-dire, ^ depuis que la pensée chrétienne, sans doute trop faiblement encore, pénètre peu à peu les institutions et devient comme la substance et l'aliment du droit moderne , vous appelez cela un royaume athée !

Qu'entendez-vous donc, à la fin, par religion? et quel est donc votre Christ? est-ce un mot ou

une réalité vivante? Si c'est un mot, vous (k>u- ^ez, en effet, à votre gré, le clouer à une époque déterminée du passé, comme le nom du roi des Juifs au haut de la croix. Si c'est une réalité, il faut savoir le retrouver dans ce qui est, et non pas seulement dans ce qui n'est plus.

Vous cherchez le Christ dans le sépulcre du passé ; mais le Christ a quitté son sépulcre ; il a marché, il a changé de place ; il vit, il s'incarne, il descend dans le monde moderne. Ah ! vous qui pensez, d'un mot, jeter l'interdit sur la France, votre grand malheur, je le sais, et je veux vous le dire : vous cherchez votre Dieu où il n'est plus ; là où il est, vous ne savez ou vous ne voulez plus le voir.

Le Concile de Trente s'était proposé pour premier but d'abolir le protestantisme, d'extirper les dissidents. Par la flamme et par le fer, il a pu y parvenir en Espagne et en Italie. Quelques personnes d'un esprit très-affranchi croient qu'il est à regretter pour

Tunité sociale qu'il n'en ait pas été de même en France ; elles croient qu'une seule religion eût donné à ce pays plus de consistance. Je me persuade, au contraire, que ce fut une faveur du ciel, pour nous, d'avoir échappé à l'esprit d'exclusion qui se parta-

gea le seizième siècle. Ce n'est pas sans la volonté d'en haul que nos frères les protestants de France ont échappé à tant de pièges, de meurtres, d'exils, de carnages. L'épée n'a rien pu contre eux parce qu'ils étaient nécessaires à l'œuvre et à l'avenir de tous.

Si la France fût restée toute catholique, elle serait tombée irrévocablement dans la forme de l'Espagne; d'autre part, si elle eût été toute protestante, peut-être se serait-elle contentée de répéter l'Angleterre , ce qui est une autre extrémité. Hais en embrassant à la fois ces deux religions, ces deux formes de la chrétienté, son esprit a été contraint de s'élargir ; elle a été obligée de s'élever à une intelligence supérieure du droit, et d'agrandir assez son église pour que l'humanité entière puisse y entrer à la fin. Car, elle devait servir de médiatrice entre le Nord et le Midi, Rome et Genève, les peuples latins et les peuples germaniques; et comme toutes les traditions de l'Église véritablement universelle affluaient en son sein par le catholicisme et le protestantisme, elle devait nécessairement servir de foyer à l'explosion de l'esprit nouveau.

En entrant dans cette idée, j'ai été heureux de voir qu'un des honunes dont je vénère

te plus l'intelligence, Leibnitz, avait en, avant moi, la même conviction. 11 faut que je cite ici ses mémorables paroles , qui ont quelque chose de prophétique; elles sont tirées de sa correspon-

dance avec Bossuet , au sujet du projet de réunion entre les catholiques et les protestants.

« L'obstacle que le Concile de Trente apporte « à la réunion, dit ce grand homme, étant mû- « rement pesé, on jugera peut-être que c'est « par la direction secrète de la Providence « que l'autorité du Concile de Trente n'est pas « encore assez reconnue en France ; afin que « la nation française, qui a tenu le milieu « entre les protestants et les romanistes ou- « très, soit plus en état de travailler un jour à « la délivrance de l'Église, aussi bien qu'à la « réintégration de l'unité. »

Un peu plus loin, je lis : « Dieu voulut que « la victoire ne fût pas entière, que le génie de « la nation française ne fût pas tout à fait sup- « primé. »

Comme s'il n'était pas encore assez clair, il revient sur ses pressentiments avec une force nouvelle.

« Je Tâi dit; Je le dis encore^ il s'embke o^e

à Dieu n'a point voulu qu'il en fût autrement, <K afin que le royaume de France conservât la « liberté et demeurât en état de mieux contri- « buer au rétablissement de l'unité ecclésiastique, par un concile plus convenable et plus « autorisé, s

Quelle puissance dans cette foi obstinée à la mission de notre pays ! L'espoir que ce grand homme a mis en la France n'a pas été trompé.

Quelle que soit la violence de ceux qui se la disputent; elle ne tombera pas dans l'extrémité des sectes ; elle a pris position au foyer même de l'humanité et c'est là qu'elle est inexpugnable. En effet, je vais supposer un moment une chose dont les plus graves

esprits sont souvent préoccupés, que les menaces qui arrivent, par intervalles, de l'Angle terre et du Nord, se réalisent, qu'une race nouvelle, la race slave, poussée par la Russie, s'ébranle à son tour et veuille avoir sa journée, en un mot qu'une conflagration quelconque soit imminente, ou enfin, simplement, que la paix ne soit pas perpétuelle : croyez-vous que, pour faire face à cette situation nouvelle, il nous suffirait de relever la bannière exclusive du Concile de Trente et de la flotte invincible?

Croyez-vous, du moins, que, par là, nous entraînerions à notre suite, et dans notre alliance, les peuples du Midi? Mais ces peuples ont, avec raison, la prétention de représenter plus fidèlement que nous l'esprit de ce concile; ils ne nous suivraient que si nous leur montrions un drapeau plus grand, plus universel. D'autre part, pour désarmer d'avance le Nord, le plus sûr moyen est de lui opposer en partie son propre esprit élevé, en quelque sorte, à une plus haute puissance.

Ce qui a fait, dans l'antiquité, la force de l'État romain, c'est d'avoir appelé, évoqué à lui tous les dieux de l'ancien univers, qui devenaient ainsi garants de sa durée. De même, si jamais le jour du danger arrive, si le matin de la dernière bataille se lève, il faut que, dans l'alliance chrétienne, chaque peuple du Midi et du Nord, de la communion latine ou germanique, voie et reconnaisse en France sa bannière, sa pensée; il faut qu'il n'y ait pas dans l'humanité un seul droit qui n'ait ici sa sauvegarde, pas une pensée immortelle qui n'ait ici son refuge, pas une conquête de la civilisation qui ne soit ici garantie; il faut qu'en violant ce pays on viole tous les autres ; disons le mot, comme tout l'u-

nivers païen était intéressé au salut de l'État romain, il faut que tout l'univers chrétien soit intéressé au salut de la France.

On relèvera cette idée, on la falsifiera, on la calomnierà, peu importe ; ma conviction est que la vérité est là : si je suis condamné, Leibnitz le sera avec moi.

Tout ce que je viens de dire peut se résumer ainsi : tant que l'État a été barbare et à demi païen, il a subi, comme une chose de droit, la suprématie absolue de l'Église; c'est la première époque de notre histoire, personnifiée par la race sacerdotale des Carolingiens. Quand l'État est devenu chrétien comme l'Église, il a senti qu'il avait, comme elle, le droit divin d'être et de durée. Sa dépendance du spirituel a cessé ; la lutte a commencé ; époque que domine saint Louis, et qui va jusqu'à la renaissance. Lorsque l'État s'est élevé à une idée plus universelle que Rome, il a cherché réciproquement à absorber l'Église ; c'est là l'esprit qui sépare des lois ecclésiastiques de Charlemagne le Concordat de Napoléon.

Cette révolution se personnifie, en quelque manière, dans la consécration de ces deux empereurs* Charlemagne se sent attiré par nm

force qui surmonte la sienne : il traverse son empire, il va tomber à genoux dans Rome, devant l'autorité spirituelle. Au dix-neuvième siècle, c'est, au contraire, la papauté qui s'ébranle de son siège ; entraînée par une force supérieure, elle vient saluer dans la cathédrale de Paris ce monde laïque , cette puissance inconnue, cette époque nouvelle, cet avenir qu'un autre droit divin a fait surgir de terre.

Dans le fond, rien ne se ressemble moins que l'ultramontanisme du moyen âge et l'ultramontanisme du monde moderne.

Le premier portait k l'action. C'était comme un grand commandement de marche imprimé à l'humanité.

Le respect des peuples, les guerres contre les Infidèles, les croisades, quels aliments offerts à l'esprit du monde ! La politique sacrée avait son héroïsme.

Mais, depuis deux siècles et demi, qui a entendu, dans aucune grande occasion, partir des mêmes lieux l'ordre formel d'une grande entreprise ? Je me suis approché le plus que j'ai pu de ces saintes murailles ; mais dans un siècle où tout le monde est dans l'attente et a besoin d'un guide^ je n'ai point vu sortir des portes

du Vatican les messagers de la politique sacrée qui devraient, par tous les chemins, porter, à l'heure qu'il est, la solution et le commandement de Dieu. Et l'on s'étonne que nous ne nous soumettions pas aveuglément, que nous cherchions ailleurs une issue, quand aucun ordre» aucune impulsion formelle n'arrive plus de ce côté!

On appelle cela méchanceté, mauvais vouloir. Non, c'est la nécessité de se mouvoir et d'être; c'est bien plutôt encore le désir de provoquer à vivre ceux qui nous traitent en ennemis.

Pourquoi, depuis les dernières sessions de Trente, c'est-à-dire, depuis près de trois siècles, ne voit-on plus de concile? Pourquoi ce silence mortel, quand il est notoire pour tous que cette grande assemblée a laissé (ce qui ne s'était pas yu auparavant), une foule de questions du dogme sans réponse. Lies prélats, en se séparant, croyaient se retrouver bientôt dans une autre assemblée; mais leur adieu a été éternel ; et cependant les difficultés manquent* elles au monde? ou sont-ce les solutions qui manquent aux difficultés?

Celles-ci n'ont fait que grandir depuis qu'on

a cru les trancher, car, voici la contradiction que je rencontre. Si je considère l'Église, à son point de vue, les peuples Latins, Germaniques, Grecs, Slaves, sont plus séparés, plus entêtés aujourd'hui que jamais, chacun dans son isolement, puisqu'elle-même semble désespérer de les réunir. Que je regarde, au contraire, la société temporelle, les mêmes peuples se tiennent, se touchent, se pénètrent plus que jamais ; ils sont près de former entre eux comme une grande communion civile. Si l'Église veut dire assemblée au nom d'une même pensée, il est visible que tous les peuples tendent de plus en plus à entrer dans une même église universelle ; le monde laïque réalise ainsi l'œuvre à laquelle semble renoncer le pouvoir spirituel.

Yerra-t-on jamais le concile attendu par Leibnitz, où, toutes les croyances étant représentées, les nations voteraient elles-mêmes?

Lorsque, sous nos yeux, les ordres ennemis, les dominicains, les franciscains, après s'être excommuniés pendant des siècles, se réunissent, est-ce là un signe que les religions diverses finiront par s'entendre et se réintégrer dans l'unité première? Ce qu'il y a de sûr, c'est que si l'Église ne convoque pas le concile d'ail-

liaDce, le dieu de Thistoire le convoque lui-même chaque jour ; car Thistoire est un concile perpétuellement assemblé, véritablement (ecuménique, où chaque peuple est appelé, à son heure, pour discuter, délibérer, Voter. Là, personne ne comparait par ambassadeur; mais chacun parle et prononce en son nom. Ce ne sont pas des docteurs qui discutent, mais des nations pleines de vie, poussées par la ProYidence. Aucune assemblée ne peut pré-

valoir à la longue contre cette assemblée des siècles; et c'est en vain que Ton ne parle ailleurs que d'excommunications, d'anathèmes, si elle ne parle, au contraire, que d'alliance et de réconciliation.

Les croyances vitales du genre humain ont indubitablement un fond d'unité, que couvrent les guerres d'intelligence, la passion des sectes, mais qui ne peut manquer d'éclater à la fin.

Peureux le peuple qui en a eu le premier conscience dans ses révolutions et dans ses lois!

Inutilement on espère par un dernier stratagème nous partager, en divisant ce que l'on appelle les fils des Croisés et les fils de Voltaire ; personne de nous, dans ce pays, n'admet ces puériles distinctions et cette primauté de race.

Notre noblesse à tous est de la même date, nous sommes tous les enfants des Croisés. Seulement, d'autres jours sont venus; les croisades du moyen âge sont finies ; ceux qui reprennent ce chemin n'arrivent qu'à la mort. •

Le temps en est passé, car d'autres croisades ont commencé pour les vivants ; n'en avez-vous pas entendu parler? Les peuples pèlerins se sont levés avec le siècle, à l'appel du dieu des vivants ; ils ont semé aussi leur chemin de leurs os. Ils sont allés, non pas à Antioche ou à Nicée où il n'y avait plus rien à faire, mais là où Dieu voulait qu'ils portassent leur pensée, à Arcole, aux Pyramides, sur le Rhin, sur le Danube, sur la Moskowa, jusqu'à Waterloo, ce Golgotha des temps modernes. Voilà les croisés dont nous suivons la bannière ; car ce que nous cherchons après eux, c'est la vie, ce n'est pas un tombeau.

QUATRIÈME LEÇON

L'Église, qui renferme d'abord tous les éléments de la vie sociale, se dépeuple peu à peu au sortir du moyen âge* A chaque époque des temps modernes, une institution, un élément de vie s'en détache. D'abord, c'est l'État qui s'en sépare et devient laïque; puis l'art qui devient grec ou romain; puis la liberté individuelle qui s'identifie avec le protestantisme. A la fin tous les schismes sont résumés dans le plus grand, le plus irréconciliable de tous^ dans le schisme de la science et de l'Église, auquel nous sommes aujourd'hui ramenés par la pensée et le nom de Galilée.

Galilée.

7 mai 1871.

L'Église, qui renferme d'abord tous les éléments de la vie sociale, se dépeuple peu à peu au sortir du moyen âge* A chaque époque des temps modernes, une institution, un élément de vie s'en détache. D'abord, c'est l'État qui s'en sépare et devient laïque; puis l'art qui devient grec ou romain; puis la liberté individuelle qui s'identifie avec le protestantisme. A la fin tous les schismes sont résumés dans le plus grand, le plus irréconciliable de tous^ dans le schisme de la science et de l'Église, auquel nous sommes aujourd'hui ramenés par la pensée et le nom de Galilée.

À chaque siècle je vois ainsi sortir du sanctuaire une multitude avec une bannière particulière. Mais ces processions, qui ouvrent elles-mêmes les portes après avoir communiqué avec le monde séculier, ne rentrent plus dans l'enceinte ecclésiastique. On les y attend en vain, elles n'y reparaissent plus. Le sanctuaire devient de plus en plus solitaire; les mots changeant eux-mêmes de sens, l'Église^ qui comprenait autrefois toute l'humanité chrétienne, finit par ne plus signifier que le corps du clergé.

Au temps où nous sommes parvenus, l'Inquisition a étouffé toute apparence de mouvement dans le Midi. Le bourreau vient d'arracher la langue de Vanini. Giordano Bruno, Dominis sont brûlés sur le bûcher. L'Italie»

obligée de renoncer à la théorie, aux idées, aux systèmes, que lui reste-t-il? Vous répondez: l'expérience, les faits, la réalité; ce qu'il y a d'invincible à l'homme, les mathématiques. Eh bien, l'expérience, les mathématiques vont être interdites, la physique réprouvée, la géométrie excommuniée, afin qu'il soit bien démontré que si l'Italie s'arrête, si elle renonce à produire, c'est que toutes les

issues lui sont fermées et que c'est la vie même que Ton condamne chez elle.

En même temps, la Providence va se servir d'un grand homme pour tendre à la papauté le piège le plus extraordinaire; l'infailibilité romaine se trouvera compromise par quelque chose de plus infailible; tout le monde verra le prêtre se heurter contre la pensée de Dieu.

Le jour même où meurt Michel-Ange, Galilée vient au monde. Il continue cette dynastie de grands hommes qui avait commencé par le Dante. Il est à la science des modernes ce que le Dante était leur poésie.

La première chose qui me frappe chez lui, c'est que, touchant à toutes les parties de l'univers physique, sous la multitude de ses expériences, vous découvrez l'esprit d'un vaste système d'un grand corps d'idées qui jamais ne sont exposées dans leur entier, mais qui souvent se révèlent par un mot et se font sentir dans chacune de ses œuvres; lui-même se vantait d'avoir employé plus d'années à la philosophie que de mois aux mathématiques. Quelle était cette idée, cette âme cachée dans ses travaux? La violence faite à la pensée par l'Église

romaine, l'exemple de tant de bûchers inutiles^ le forcèrent de dissimuler la meilleure partie de lui-même; il n'a montré que le corps extérieur de sa science. Je voudrais que quelqu'un s'avisât de rechercher dans les confidences échappées çà et là à ce grand homme, dans quelques fragments enfouis et éclatants , quel était le ilémon secret de ce Socrate du monde modérée.

Car y ne croyez pas que le hasard seul le conduise dans ses découvertes. Sa maxime fondamentale j que l'cin ne peut pas enseigner à un autre la vérité, que l'on peut seulement l'aider à la retrouver en lui-même, cette maxia](è seule, qui est le fond de sa méthode^ est toute une philosophie ; elle suffirait à le séparer par un abtiae des écoles purement sensualistes. SI l'on poursuivait l'étude quç je ne puis qu'indiquer ici, on trouverait que Galilée se rattache ata écoles les plus larges de l'antiquité pythagoricienne ; il ïï^y avait dans les penseurs nouveaux, les Gesalpini, les Sarpi, aucune idée hardie qu'il n'eût embrassée.

De ces hauteurs de la philosophie comme des hauteurs de la tour de Pise, il dominait réx{)énence et les fa^ts. Mais le monde moral,

lui étant interdit , il fut réduit à agrandir le monde physique*

Qui sait même si cette nécessité de se^com* primer dans un sens n'a pas ajouté dans un autre à sa force native? On a souvent comparé Bacon à Galilée ; je ne trouve que des différences entre ces deux hommes. Le premier montre très -ingénieusement le chemin qu'il faut prendre pour arriver à la vérité; mais, dès qu'il fait un pas pour la trouver, il s*en écarte. 11 trace de merveilleuses théories pour découvrir l'inconnu ; il ne peut pas le saisir. Au contraire y chez Galilée, point de leçons, et beaucoup de

réalité. Tout chez lui est vie, découverte, création. Il ne dit pas comment il faut trouver ; il trouve. La différence entre ces deux génies est celle d'un homme qui fait une bonne poétique, et d'un autre qui fait un beau poème.

Galilée traite la science comme Raphaël traite l'art. Il agit ; il accroît l'univers; il crée ; il ne disserte pas.

À ce point de vue, Galilée se rapproche bien plus de son ami Kepler; tous deux poursuivent le même ordre de vérités ; seulement, la science apparaît dans l'Allemand Kepler avec tout l'en-

loi

thousiasme de l'apôtre. Avant de résoudre un problème, il s'écrie : Je m'abandonne à la fureur sacrée : lubetinduîgeresacro-furori. Il mêle à ses formules , des prières y des cantiques , des psaumes. Dans ce géomètre de Prague ^ vous reconnaissez quelque chose de la flamme de Jean Hus et de Jérôme de Prague. Il tressaille au sein de la vérité mathématique , comme s'il était frappé par les rayons brûlants de la révélation.

Vous connaissez les paroles tout à la fois saintes et altières par lesquelles il ouvre son Traité sur les révolutions des corps célestes : « 11 me platt d'insulter aux mortels par une confession ingénue.. • Le sort en est jeté; j'écris « un livre qui sera lu par les contemporains ou <x par la postérité ; peu importe ! QuMl attende « son lecteur cent ans, s'il le faut, puisque Dieu <& lui-même a attendu six mille ans un témoin « de ses œuvres. » C'est la conviction du vrai géométrique, avec la ferveur du croyant.

Une grande erreur, est de penser que l'enthousiasme est inconciliable avec les vérités mathématiques; le contraire est beau-

coup plus vrai. Je suis persuadé qu'il est tel problème de calcul , d'analyse , de Kepler, de Galilée,

Galilée, comme Newton, d'Euclide la solution de l'équation , qui suppose autant d'intuition p d'inspiration, que la plus belle ode de Pindare. Ces pures et incorruptibles formules, qui étaient avant que le monde fût, qui seront après lui qui dominent tous les temps, tous les espaces, qui sont, pour ainsi dire, une partie intégrante de Dieu, ces formules sacrées qui survivront à la ruine de tous les univers, mettent le mathématicien qui mérite ce nom, en communion profonde avec la pensée divine. Dans ces vérités immuables, il savoure le plus pur de la création; il prie dans sa langue. Il dit au monde comme cet ancien : «c Faisons silence, nous entendrons le murmure des dieux ! »

Le rapport de la science et de l'éternelle religion, pour être exprimé avec moins d'exaltation que dans Kepler, n'existe pas moins dans l'esprit de Galilée. A proprement parler, c'est Galilée qui ouvre les portes de ce monde nouveau, de cette société moderne, où tout repose sur le poids et la mesure. Il entre dans cette région des découvertes avec une sérénité une harmonie intérieure que personne n'avait connue avant lui ; ses découvertes mêmes ne semblent pas l'émouvoir. Il se livre à la poète

les

vers la vérité avec ingénuité, la sécurité de Christophe Colomb en partance pour le monde nouveau, qu'il possède déjà en lui-même. Vous diriez qu'en découvrant des choses, des mondes, des lois inconnues, Galilée ne fait que confirmer l'idée qu'il en avait déjà. Rien qui trahisse jamais chez lui l'étonnement ; il palpe l'univers dans tous les sens, comme s'il le connaissait

d'avance. Cette marche assurée est le trait distinctif le plus élevé de son génie.

Remarquez, que ce qui devait rendre l'observation impossible ou stérile dans le moyen âge, c'est le mépris que l'on avait du temps présent. L'homme jetait un regard fugitif sur cet univers d'un moment , qui fuyait comme l'onde , où rien n'arrêtait son cœur. Galilée, le premier, fait tout le contraire : il arrête fixement ses yeux sur chaque moment comme sur une éternité, sur chaque atome comme sur un monde, sur chaque monde comme sur un infini.

De ce point de vue qui renverse tout le passé, il tire la science nouvelle.

Dans la cathédrale de Pise[^], au milieu des prières ascétiques , il arrête ses yeux sur une lampe agitée : ce mouvement de la lampe sacrée lui révèle la loi de Tisochronisme du

pendule. A cette nooyelley Kepler, du fond de rAlleœagne, lui crie : Courage y Galilée, eoniittue; Confidey GalUœœy et progredere ! Galilée répond par ses travaux, qu'il appelle lui-même gigantesques, les découvertes de la loi de la chute des graves, de la science de la dynamique, de Thydroslatique, de la composition du télescope, de la constitution de la voie lactée, du mouvement de rotation du soleil, des générations des comètes, des quatre satellites de Jupiter, deTapplication des lois de ces corps célestes à la mesure des longitudes.

Avec la munificence d'un souverain, il annonce, il donne aux chefs d'État, au roi d'Espagne, à la république de Hollande, ses découvertes les plus capables d'être mises aussitôt en pratique. 11 fait l'office du prêtre ; il révèle les lois immuables; il enseigne la

sagesse de Dieu dans ses œuvres. Ses amis de Venise écrivent que, dans cette marche triomphante de révélation en révélation, il est comme le monarque de l'univers ; je me contente de dire qu'il en est le pontife. Voyons comment ce sacerdoce a été reconnu par l'Église.

Vers 1536, un Polonais, après de longs séjours en Italie, rentre dans son pays : là, il

compose y dans un esprit très-rigoureux , un ouvrage d'astronomie, ou il suppose que la terre, et non pas le soleil, se meut dans l'espace. Il dédie cet ouvrage au pape Paul III; il meurt avant que le livre soit publié : un profond silence pèse quelque temps sur sa mémoire.

Le livre pénètre en Italie; on s'en raille. Galilée lui-même, encore jeune, quoique frappé et converti, n'ose pas l'avouer; il ne se sent pas encore assez fort contre le ridicule. Cependant peu à peu il s'enhardit à mesure que la conviction devient chez lui plus irrésistible. Il fallait une sorte d'héroïsme pour la proclamer : Galilée devient l'apôtre du dogme nouveau; il l'enseigne, il le confirme, il le publie.

Tel est le lien des vérités, que presque tous les hommes qui regardaient l'avenir se rangent presque aussitôt du côté de cette doctrine.

Sarpi , Campanella , Grotius , Gassendi Tadoptent, pour ainsi dire, spontanément; tous les hommes du passé la repoussent; les plus ardents à la faire rejeter sont les jésuites. Leur orateur, leur publiciste, le grand Bellarmin, jette le premier le cri d'alarme; il fait convoquer une assemblée de l'inquisition, qui, dans

un premier conseil , interdit de disenter ni d'exposer Thypos-
thèse deCopernie. Il avait aassi livré, comme sospectes, les dé-
couvertes des quatre satellites, et cet instrument de magie, le té-
lescospe, qui menaçait de bouleverser les cieux.

Que s'était-il donc passé depuis que le pape Paul III avait ac-
cepté la dédicace de Copernic? La réforme avait grandi en de-
hors, Fépouvante dans l'Église. Désormais toute nouveauté, toute
découverte devient un péril, le moindre bruit dans l'univers, un
étoile qui se lève, un météore qui passe. La vie même fait peur.

Soyons vrais : Galilée donnait à ce système une force mena-
çante pour tout ce qui vieillissait; c'était une révolution sur la
terre comme dans le ciel.

Contraint par l'esprit de vérité, incapable de garder le silence,
malgré l'inquisition, Galilée compose une suite de dialogues, où
le système nouveau est, d'une part, défendu avec un art irrésis-
tible, et, de l'autre, attaqué maladroitement par un des interlocu-
teurs, Simplicius. On eut la malice de dire au pape Urbain Mil,
que ce Sifnplicius^ esprit très-étroit en effet, n'était

personne autre que Sa Sainteté elle-même. On n'avait pas be-
soin de cet artiÛce pour tout envenimer; les choses parlaient as-
sez haut.

Voyez, en effet, tout ce que l'exposition du système nouveau
apportait de changement, non pas seulement dans les choses,
mais dans les esprits et les pensées des hommes. La manière
seule dont il était présenté était une nouveauté. Ce n*était plus le
langage hérissé de la scolastique qui ne s'adressait qu'à un petit
nombre d'intelligences privilégiées. C'était, au contraire, la
science qui se faisait humble et petite pour être accessible à tous.

Dans cette parole souple, familière, charmante de Galilée, les cieux même paraissaient s'incliner et montrer leurs mystères transparents. Imaginez la méthode de Socrate appliquée à la science des révolutions célestes, la grâce des digressions, Tironie de Platon avec la rigueur des démonstrations d'Ajchimède et d'Euclide. On se sentait entraîné, par ce dialogue, de sphères en sphères, sans fatigue ; cette popularité, dans les mystères de la science, était une chose inouïe: premier sujet de crainte.

Secondement, l'indépendance de la discussion, l'accent du discours, la conscience que

Fcsprit humain recelait là infailibleM»t de s£ HHrce natîTe rappelait, à chaque instant, le tiLC, et presque les paroles de Luther.

Quand Galilée repoussait, avec tant de fiar^^ l'autorilé de la tradition, quand il s^élallssaci seul, dans sa force et sa coniiiction, en êids de tout le passé, il était impt^Ue de ne pas penser à ce que le protestantisme rteTenliquait de liberté pour Fesprit de chaque u&S- Mdu. C'était, duos Fun et Fautre cas, la mèiiA situation. Il y avait de plus, dans Galilée^ la îE-kdition et le sentiment du républicain de Pise. Atcc quel dédain il oppose aux ordonnasiofis arbitraires des princes, des empereurs, è^^ monarques, la lé^lation immuable de la sature! Dans un pays où il ne neâ^tait plus niCu!!^^^ trace dlInstitutions libres, il se retranche dans h Charte étemelle de la création; de cette hanH tenr inaccessible, il prend en dédain les caprices des princes. En face de Finfaillib^lé tk Borne snr^t Tinfoillibilité des lois caDoniqiB>fs de FunîTers. Seconde cause de soupçon.

Enfin, le fond du ^stème et des choses^ Quand même on ne se rendait pas oomple As tontes les conséquences, on ne laisnit pas d? tes pressentir. Ce qui effrayait d'abord, c*éia:ii

la nécessité d'agrandir Tidée qae Ton s'était Élite des proportions du monde ^.

Ces cieux étroits, inflexibles, du moyen âge s'ooTraient subitement; ils laissaient découvrir me perspective, un étendue incommensurable.

Toutes les images accoutumées, les cieux roulés comme une tente, du firmament étendu comme nne peau, cessaient d'exprimer et d'embrasser la vérité. La réalité remportait sur la poésie ; on s'était accoutumé à un univers resserré, limité; soudainement, cet horizon, par le génie d*un homme, s'accroît, recule, s'étend à l'infini. Il faudrait, pour s'y proportionner, agrandir la lettre, et l'on veut s'y emprisonner. JLe bras de Dieu s'étend, d'une manière démesurée, pen- ' dantque la vue de l'Église se raccourcit!

Les petits systèmes, les arrangements gothiques se perdent dans cette immensité ; emprisonnés dans une étroite conception des choses, les' hommes du passé reculent devant cet infini oa-vert de tous côtés. L'Église romaine, dès le premier moment, ne se sent pas l'âme assez vaste pour remplir le nouvel univers. •

n est remarquable que ce qui l'attachait à Tancien système, c'est ce qu'il avait de profon-

^ FoHe neoeiMrio ampliare l*orbe steUato
smûnratsflinaïneite.

AémMt païen» En effet, ce tpïi Mes^ait plus encore que ce que je viens de dire, c'était de changer l'idée que Ton avait de la

condition inaltérable des cieux. La pensée parfaitement idolâtre que les cieux visibles, séjour des olympiens, sont formés d'une matière immuable^ inaltérable^ cette } pensée faisait le fond de la physique païenne : de là, elle avait passé dans la science de TÈglise.

Imaginez la stupeur, lorsqu'un homme vient annoncer que cette immutabilité, cette incorruptibilité des cieux est un rêve du paganisme, que tout est soumis dans ces régions à des changements, à des transformations semblables à celles que l'on voit sur notre globe, que ces espaces ne sont pas régis par des lois particulières et en quelque sorte privilégiées; en un mot, que des mondes nouveaux s*y engendrent, naissent, s'accroissent, se corrompent ou déclinent, et que les révolutions de la vie s'y succèdent éternellement?

Quel abîme ne s'ouvrait pas dès lors à la pensée! et il était impossible que les Bellarmin, les Urbain VIII n'en fussent pas effrayés. Que devenaient toutes les visions que le moyen •ig« avait établies dans les constellations c(mime

dans un séjour d'éternelle félicité? il fallait ne plus s'arrêter à ces mondes passagers comme le nôtre; il fallait aller plus loin, s'élever plu« haut. Hais Tâme de TÈglise était lasse de moo« ter; elle refusait de suivre la sdrace par deik les horizons visibles.

D'ailleurs (car enGn je parle ici à des hommes)» si l'œil humain peut suivre la génération et la naissance des mondes, que devient Tancienne idée de la création achevée en six jours? Le monde que Feu croyait clos pour toujours, comme une pièce de théâtre se rouvre ; il s'accroît. En d'autres termes la création continue à chaque moment delà durée. Le miracle est per-

manent; et cette idée qui naissait naturellement et nécessairement de la première, était faite tout seule pour bouleverser des hommes dont la doctrine était, qu'à partir d'un certain jour» d'une certaine heure, tout était consommé dans le inonde physique comme dans le monde morale Ces pressentiments, plus ou moins obscurs, recevaient une éclatante clarté d'une autre conséquence formellement exprimée, je veux dire de la condition nouvelle de la terre dans le système du monde : ici la p^hosée du moyen âge était directement contredite*

Tout le catholicisme du moyen âge avait représenté la terre comme un monde condamné , formé pour le châtimement et pour le mal. C'était la vallée où coulaient tous les pleurs des mondes; impure sentine de l'univers. Et voilà que par un renversement de la théologie accoutumée y Galilée relève la nature de cette condamnation. Il rend à la terre sa dignité première; il établit l'égalité entre le ciel et la terre; il montre que celle-ci, sujette aux mêmes lois, nage dans la même splendeur ; il met la sérénité et la vie à la place de la théorie mystique; pour me servir de ses propres paroles, il replace la terre dans les cieux d'où on l'avait bannie.

C'était donc véritablement et nécessairement une forme nouvelle que Galilée imposait au dogme. Voyez dès lors la question qui va surgir. D'un côté est le livre des canons ecclésiastiques et des décrets du Saint-Siège ; de l'autre le livre de l'univers et des lois éternelles de la géométrie. Ces deux livres se repoussent, ils semblent se démentir l'un l'autre? Lequel cédera à l'autorité de l'autre? S'ils sont tous deux faits de la même main, lequel doit plier, s'accommoder; se prêter? est-ce la révélation écrite dans l'An-

den et le Nouveau Testament interprétés par les cQDciles ?oJi est-ce la révélation p^hirinanente qui cbaqao joar se manifeste dans les œovres tî- TUITes tie la natare ? L'univers tout entier avec sa géométrie inexorable reculera- t-il devant un mot, peut-être mal écrit, mal interprété, mais adopté par le Saint-Siège? Voilà le problème qui sepise pour la première fois nettement dans le monde ; c'est le divorce de l'Église et de la science.

Jusque-la l'Église n'avait rencontré que des oppcBitions particulières, des sectes, des opinions tirées d'un ordre d'idées semblables aux sennes. La voilà désormais qui entre bravement en contradiction avec la loi d'airain de b création. L'Église, qui s'appelle universelle, m mettre à l'interdit la pensée qui r^hit l'univers.

Si Targument tiré du mot de Jasué résuma pour beaucoup toute la question, j'en ai dit assez pour montrer qu'une foule de considérations se joignaient à celle-là. Les plus fins, les jésuites, furent ceux qui virent le plus loin dans cette affaire. Ces ennemis jurés de toute invention sérieuse, devaient avoir l'honneur de porter à Galilée les premiers coups. Lui-même,

dans une lettre à Tun de ses tmis , dit| eD par-*lant d'eux : « J'ai appris de bon li^hu que les a jésuites ont persuadé à un personnage extrè* <K mement influent que mon livre est plus abo- « minable et plus pernicieux pour TÉglise, que « les écrits de Luther et de Calvin ^ » »

Ainsi, ils ont excité le procès. A peine le monde a prononcéi ils se ravisent; iU finissent par s'attribuer les découvertes ^ qu'ils avaient commencé par proscrire.

D'ailleurs, il n'est aucune affaire ^ la pb-pauté ait paru plus aouveut en personae'» Ui^h

* Dain me antre leltre, il éjoute : e^", h'^eftt pas pour tbtte tip%-^ nioB 4«t 1*oB «*a peraécuté et f ne i'ott ne penécule ienc*re. c>Bil à cause de ma mésintelligence avec les jésuites. 25 juillet 1634. Lettre publiée par M. Libri. V. tournât des SavanU, İİİi,

* E Ben vi e «Hra diiéreisa, se Don ehe veglion pikrere 4eiKèrè essi gU ieventori. V. la lettre de Micaozio à Galilée. < V«tre seigneurie voit que les jésuites essaleni d'entrer dans toutes ses observations ; il n*y a pas d'autre différence , sinon qu'ils veulent paraître en être les inventeurs. »

s Le témoignage de l'ambassadeur de Toscane ne laisse aucun doute à cet égard : — <(Qtiait an pape, H ne peut pas être plus « mal disposé centre aetfe panvre laonsleur aillée. » DépMft du 5 septembre 1632. — « Sa Sainteté est entrée a ce sujet dans une grande colère. (Ihid.) — Elle m'a répondu avec Violence. {ibià.) — Je dis à Sa Sainteté <|iie certftinenenl elle ve Toudrait pas pr»* hiber un livre déjà approuvé, sans du moins entendre monsieur Galilée. Elle me répliqua que c'était là le moindre mal qui pût lui arriver, et qu'il devait bien prendre garde de n'être pa» ap* pe-MéeVAAtle SaiAi-offi6e.fiClMfifn«rdtsae<liiMheiMr«W*«

hadn vM, avec un acharnement singulier, se mêle à toas les incidents ; il déclare, sur tous les Ions , que la doctrine du mouvement de la terre est perverse au plus haut degré * .

Enfin Galilée est abandonné, dans le couifent de la Minerve, à la sainte universelle inquisition romaine. Le voilà , cet homme chargé de gloire, ce bon vieillard de soixante et dix ans', queslo iuon veechio^ agenouillé devant vous, pieds nus, en chemise. Vous qoi êtes aujourd'hui les amis de toute liberté, dites-nous ce

que vous avez fait, en cet instant, de cet homme qui représentait alors toute liberté 7 car il y a un moment où l'histoire le quitte et reste entière en vos mains, yaves-

■ alo al Saot-CrSzio. [Ihid.]— En s'échauffant. Sa Saioteté me réfliqoa qoe Voa ne deTait pas imposer de nécessité à l>ieo. * Bé-pédie da 13 mars 1633.

Cfille dernière objecUon dn Salnt-Si^e a été exbaroée de nM Jdns contre l'on des patriarches de la science contemporaine, M. Geoffroy Saint-Hilaire.

* Gfs paroles ont été dites parle pape à Vambassadenr Niccolî-ni. ^ les transmet à son gouTemement : Che la dotirina era pert-rsa in estremo grado. Et ailleurs : Que cette œuvre, dans le fait , êst pernicieuse, 18 septembre 16^e. Que cette opinion est erronée et eoniraire aux saintes Écritures sorties de la bouche de Dieu (ex are Dei). Dépêche da 18 jnin 1633.

< Moi, Galilée, âgé de soixante-dix ans, «genooillé defant tops, émiBentissimes cardinaux (inginocchio aianU di f oi). Te^ele du iușemeni.

vous mis à la torture? vous seuls le savez. Vous déclarez l'avoir soumis au rigoureux examen; mais, dans ce code infernal de l'inquisition que je viens d'étudier, le rigoureux examen est par tout synonyme de torture * , Ce mot : ei pour-

1 Voici les termes da Jugement signé de sept cardinaux : Considérant que tu nous as semblé ne pas aTOir dit entièrement la vérité sur ton intention, nous avons Jugé nécessaire d'en venir contre toi au Rigoureux examen, dans lequel (sans nul préjudice des choses confessées par toi et déduites contre toi. touchant la-

dite intention), tu as répondu catholiquement : (E parendo a noi, che non avevi detta intieramente la verità circà la tua întenzione, giudicassimo esser necessario venir contro dl te al BigoroMO êsamê...)

Quant au sens du Rigoureux examen, il est clairement défini dans V Arsenal sacré, ou code de Tinquislition romaine, sixième partie, au titre, de la manière d'interroger les coupables dans la torture. Voici les premiers mots de ce chapitre; Ouvrage qui les renferme étant devenu presque introuvable. Je les cite dans leur entier ainsi que diverses formules:

« Le prévenu ayant nié les délits qui lui sont attribués, et ces délits n'étant pas pleinement prouvés, si, dans le terme assigné pour ses défenses, il n'a déduit aucune chose k sa décharge, on bien, si ses défenses achevées, il n'a pas purgé les Indices qui résultent contre lui du procès, il est nécessaire, pour tirer de lui la \ériié, d'en venir contre lui an Rigoureux examen {ce sont les paroles mêmes employées dans le Jugement de Galilée : É necessario per averne la verità, venir contro di lui al Bigoroso esame); la torture ayant précisément été inventée pour suppléer au défaut de témoignages, quand ils ne suffisent pas à donner la preuve entière contre le prévenu : et cela ne répugne aucunement i la mansuétude ni à la bénignité ecclésiastique. Au contraire, quand les indices sont légitimes, suffisants clairs, et (comme oo dit) concluants dans ion genre, in suo génère, Tlnquislteur peat

Étmiddle setneui, eppursi muavej lui a-t-il échappé

cl doit le fUre sans aucun blâme, afin que les coupables, en confiant leurs délits, se convertissent à Dieu, et par le moyen da cUiiment sauvent leur âme... > Arsenal sacré, ou pratique de rol-

lice de la sainte inquisition, p. 263 ; imprimé à Rome en 1730, d
dédié an glorieui inquisiteur saint Pierre, martyr.

Galilée n'a pu être torturé que sur l'intention; or le règlement
de la tortore, dans ce cas. se trouve aux pages 267, 268. 270. sous
le litre : Jfodo di esaminare m tortura sopra V intenzionê solame-
nie. S'il reste des doutes aux juges sur l'intention, voici la femme:

« Dans ce cas. l's seigneurs. Inquisiteurs ayant vu l'obs'tina-
tion da piéveno, décrètent qn1 soit soumis h la torture, sur l'inm-
tion et la croyance, etc. , etc.

Etils ordonnent que le prévenu soit conduit an lien du tour-
■eut, qall soit mis à nu, attaché, appliqué à la corde.

Ainsi coodait. pendant qu'ii est mis à nu, lié, appliqué à la
carJe, il est induit bénévolement, exhorté paternellement {bé-
nigne 9aniius, paterne adhortatus), par les seigneurs inquisiteurs
à dire la vérité, et à ne pas attendre qu'il soit soulevé par la corde,
comme il sera en effet soulevé s'il persiste. Répond, etc..., etc...

Alors MM. les inquisiteurs siégeant, et voyant que ledit préve-
nu mto à na, Ué, appliqué à la corde, refuse de dire la vérité,
«donnent qu'on le suspende. (Eumdemjam spoUatum, Ugatum
ttfmd applicatum, mandaveruni in aiium eleoari.)

lequel ainsi élevé commence à crier en disant : ah ! ahl hélai
/... é jotnia iforta, etc... ou bien il garde le silence (c«ptl ekmu-
do Oeere..., mmé! oimè! o santa Maria... oorero tacuit).

Le tout sans nul préjudice de ce qu'il a confessé, n'y ayant tor-
ture et iuierrogation que sur l'intention et la croyance du préve-
nu. (Sed tantum îpsum torqueri facere intendunt super intentio-
neetcreduliuteipslusconstituti...) » etc., p. 270.

Je réanis ici trois autres passages sur l'identité du Rigoureux
tmmen et de la torture. Le lecteur jugera lui-même d'après les
termes du procès.

i*^.2Bat:%Manièred4répéteroudeconiinu\$rl\$tourm€ni\$.

us

au milieu du suppliée de la corde^ du chevalet

U ponvieDt quelquefois, à cause d<i T^troeUé du délit oa d«
La grayité des indices, ou dautres imporUnles coQiidéraMoai, d«
rén péter ou de coniipuer U to|-ti|rc ; et pour cela, lei juge» dt-
vraM ddn» ce cas, à la du Uu premier exatMH rigoureux, faire
ajftuier par le notaire celte claufie« animo (aman, etc., qui
marque étulca juges la volonié de continuer ladite torture ; outre
cela» Us avertiront que riial»ttude du saint-ofnce est de la répé-
ter le jour q«i suit immédiatcmcot la l>reaiière. et de ne pas dé-
passer ordioalr»nicqt la derai-beure, ni dans Tune pi dans
l'autre. La formule éd la seconde torture est la suivante, etc.

Pie — menais <«- aBoi, ew.

Ediictus de carcan|)m e(persooalif^r consUtiitas io kM» taiw
mentorurum etc.

Gt Ton procédera centre le prévenu comme dena la pmmière
torture. »

9p Page 885. YoicI u« a«tre cas, loraque le déUw|<UBt re-
vient lur ses aveui.

f Alors les jugea ordonnent qu'il soit auspendu à la corde.

Ainsi suspendu, U se tait, elo , ou bien, U crie dteant, etc.. (ov-
vero, damans... diût, etc.)

Cela fait, on l'intArroge commd 11 suit t SI tout ce qu'il i
avoué dans son premier emmmen riffourgux (m (Uto euo rişora-
so eamfpH'nf) est vrai dans toutes Us circonstancea.

G*estdela,même manière qu'on doit procéder contre le préve-
nu, daus le ras où, après avoir avoué dans la seconde torture, et
revenant ensuite sur son evau, il eouviendra d'en venir à la \rois-
leflie torture, laquelle doit avoir Heu selon le conseil et l'avis des
eiparts. «

3<> Page 2lfâ. « JI^nière de éonner la eordê rnuprévemn fui
r^fSœ 4\$ répm^re ei»n« wul pae
répMdrêmveepréeision(preÇi*amêHtê),

« Souvent il arrive que le prévenu ne veut pas répondre avec
précision, mais il le fait en termes évasifs t Je ne aais, Je ne m'en
aouvieos pas. Gale peut être, je ne crois pas. Je ne dois pas être
coupable de ce délit. U doit répondre en paroles claires, précises :
J'ii dit» ja n'Ai paa dH ; j'ai fait, je n'ai pas fUt. Dans ce ces, Il est

oa do brodequin de fer ? il n'y a que vous qui jNiissiez le dire^.

■éttsaîR d'ea venir contre M «« rigoureux cjsaflim (toitjMn la
formale da jagement de Galilée : fa di bisogno veoir cor 1 1 o Ain
a ri^oroso esame;, poar lirer deloi ane réponse absolue, prédie,
mUsUMMntt , snffisanle. Mais d'aboni il conTient de loi faire les
adfliODitioDs dues, après cela le neDacer de la corde. Et le
■olaire enregistra lesdiu>s adoioDitloDs et menaces. La for-
mule crt la fBîYaote :... Bénigoement arerti ^Bénigne moDitus)...
etc.

c Après ravoir fait suspendre, on rialcrogera dans sa torture nr ledit fait s^olement, en le maintenant suspendu plus ou moins imglempa, 4td arbitrio, selon la qualité de la cause, la gravité de- siadiccs, la coBditioo de la persoune torturée, et autres cboaes seaiblables que le Juge devra considérer, afin que justice ait son effet, sans que personne soit indùra<*nt lésé, page 287. *

• SI dans la torture le prévenu persiste daas la négative, on lo- Bînera Texamen comme 11 suit :

« MM. les inquisiteurs ne pouvant tirer de lui rien de plus, or* toneut que le prévenu soit légèrement descendu de la corde à la- fuelle il est aaspesdu, qu'on le délie, qu*oD lui remette les ar« li- calations des bras, qu*on le r*babille, qu*on le raméoe à sa place, après qoll a été tenu suspendu dans la torture, pendant une demi bnuc de llNH-ioge de sable, et le notaire sonssîgttera.~(5t temU^ neré fesame eosi : Et cùm nihil altud ab eo po. tH haberi, DD. mandaverunt ipsum constitutum de (une leviter depon, disli" fori, braeMa reaptari, reveeiiri; et ad loeum suum reponi, am ête- Oeeet in tertwré eUvmtus per dinUdium unius horœ ad horolo- gium pulveris... etc. »

« Vais si le prévenu par aventure confesse le délit dans les tou- ments, on devra immédiatement Tinterroger, en continuant lai- fite torture, sur rintention et la crojance... elc , etc. , et Tcia- «en se terminera comme ci-dessus, par la signature du r.otaire, etc. . etc. > p. 266.

> Hiccolini, qui la vu, an sortir des mains de Tinquilsition, dit de lui à eelte époque : Dieu Teuille que nous sojods encore â

Au reste le plus grand tourment que vous lui ayez infligé , c'est la torture morale : défense de rien enseigner , de rien publier ;

prohibition générale contre tout ce qu'il a fait, contre tout ce qu'il fera *, deedûs omnibus et edendU; un silence absolu commandé pour le reste de sa vie. Relégué pour toujours en paria loin des villes, dans sa geôle d'Ârcetri ^, vous lui avez interdit le commerce des hommes. Lorsque, ses yeux s'étant usés à regarder le soleil, il devient aveugle, comme Beolhowen devient sourd, lorsque ce monde, qu'il avait agrandi, se réduit pour lui à Tétroite mesure de son corps, et que dans cet abandon il perd sa fille chérie, la religieuse MariaCéleste, qui lui lisait les psaumes de la pénitence que vous lui aviez imposés pour châtement de son génie, tant de douleurs ne vous désarment pas ! Vous envoyez l'inquisiteur de Florence s'informer si Galilée est abattu, si Galilée est triste ! Vous craignez que cet esprit immortel ne se réjouisse dans la contemplation intérieure des sphères.

temps ; car U me semble bien tombé, brisé et affligé. AU par molto caduto, travagliato ed affliito,

^ c Quoi I dis-Je aa père inquisiteur , s'il voulait imprimer le Credo ou le Paifrf» Lettre de Micanzio. 10 février 1635.

s c DaUa mia carcere d'Arcetri. » Galilée.

Même ses observations, ses calculs astronomiques sont enlevés et dispersés comme suspects dliérésie. Le plus fidèle de ses amis enfouit sous terre ses manuscrits; ils ne se retrouveront pas. A cette occasion, le Vénitien Micanzio prononce cette belle parole : «c Non, V enfer tout entier ne pourrait pas détruire de pareilles choses ! » Eh bien ! vous avez été plus puissant que Tenfer, vous les avez détruites.

Dans un accès de dévotion, son héritier brûle ce qui reste de ses derniers travaux : et vous demandez si Galilée est triste !

Soyez contents ! Tous avez réduit au désespoir Tesprit le plus se-rein, le plus fort, le plus calme qui fût jamais. Une tristesse, une mélancolie immense m'accable, vous répond-il ; una tristizia, e melancoma immensa. Et après deux siècles , le chef de la réaction néo-catholique, H. de Maistre, croit en être quitte avec tout ce passé quand, avec le rire du bourreau, il a raillé ce long supplice qu'il appelle l'historiette de Galilée. Âh! messieurs, trêve au moins d'ironie ! Nouveaux défenseurs de l'Église, n'insultez pas les martyrs !

On peut, à toute force, répondre que ces cruautés appartiennent au siècle qui les a commises; on peut les discuter, les pallier.

if»

j'y coBseas* La torture a été des plus héptgnes, je le veux bien ; aussi n'est-ce pas à cela que je m'attache. La difficulté va beaucoup plus loin.

Que sont ces hommes d'un ordre nouveau, Galilée, Kepler, Newton, auxquels il est donné de lire dans le conseil éternel du dieu des mondes? donnons leur ici leur véritable nom:

ce sont les prophètes du monde moderne. Il m'faut pas se figurer que l'esprit de Dieu n'ait parlé qu'aux prophètes de l'ancienne loi, et que depuis Jérémie > Ézéchiél , U n'ait plos parlé à personne. Ces hommes de l'ancicoûe alliance ont vu d'avance la loi qui meut les révolutions des sociétés humaines. Mais, àcettitre? Galilée, Kepler, Newton, ne sont^ils pas aussi des voyants? ils ont lu dans l'immensité les lois qui meuvent la société des mondes ; et ces lois cette géométrie sacrée, contemporaine de Dieu, Coéternelle avec Dieu, où les ont-ils aperçues, sinon en

Dieu lui même ? Le moindre de tous, Linnée , après avoir reconnu les lois de la vie dans l'infiniment petit » s'écriait : « Je vieBs « de voir^ par derrière, passer le Dieu éternel, « tout*puissant, tout sachant, et je suis resté « dans la stupeur* y> Jkum éoinpië-mum, mni-

lis

ooiftpttt*

Or, ce que le monde reproche à TËglide dans cette aflEaitre de Galilée, il feut qu'elle le sache bien clairement : c'est d'avoir, comme linnéOy tu passer devant elle la main de Diea, et de ne Tavoir pas reconnn; c^est d'à* Toir frappé son envoyé ; c'est d'avoir manqué da pressentiment, de l'inspiration des choses immuables ; c'est de n'avoir pas su goûter le parfum des parvis célestes et la parole qui sou* tient l'univers ; c'est de s' être rangée du cAté des sens quand Tesprit lui parlait; c'est d'être restée dans le génie païen quand rinteltgence chrétienne surmontait l'illusion et l'habitude du corps ; c*est d'avoir cru le corps plus que l'Ame; c'est, enfin, d'avoir renié dans la science l'esprit et l'inspiration du christianisme.

On s'excuse sur ce que rinfaillibilité n'est réclamée que pour la théologie. Cela est vrai ; inais, selon vous, qu'est-ce donc que la théologie, sinon la science de Dieu ! c'est assez dire qne ceux qui réclament le droit absolu de représenter cette idée de Dieu sur la terre , sont <^^és de posséder tout ce que l'humanité peut satek et posséder de wMe idée. Ea d'aalMS

termes, tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, est indubitablement immuable , éternel; coexistant avec le créateur même ; vous éles contraints de le pressentir. Si vous êtes les

maîtres infailibles dans la science de Dieu ; vous êtes obligés de savoir tout ce que l'on sait de Dieu * ; cela est évident. La pensée de circonscrire, de dépouiller la théologie, de la séparer de la science est toute moderne ; car enfin il n'y a qu'une seule science comme il n'y a qu'une seule religion , et vous ne pouvez sortir de Tune sans sortir de l'autre.

Direz-vous (en effet, on est près d'arriver à cette conclusion) qu'il y a toute une face de Dieu qui ne vous regarde pas? Mais alors que devient votre titre à le représenter? Direz vous que les lois, c'est-à-dire la parole qui a fait' et soutient la création, que cette géométrie sacrée qui est née dans les temples, que le verbe 'immuable qui ne cesse de souffler sur l'abîme, direz-vous que tout cela ne vous regarde pas? Mais ne voyez- vous pas que vous abandonnez au savant les attributs du prêtre ? Au lieu de tout dominer, de tout renfermer,

1 Rien de plus logique que le bref par lequel Alexandre VU soumet au Saint-Siège, « pas seulement la foi » mais la science.

se peut-il que la doctrine de Dieu ne soit plus une spécialité? Comme j'ai démontré dernièrement que l'état temporel est aujourd'hui plus universel que le spirituel , Tous démontrez Tous-mêmes que la science est aujourd'hui plus universelle que l'Église.

On a senti que l'on ne pouvait partager la vérité en deux parties contradictoires ; tout le monde reconnaît qu'il faut mettre fin au schisme entre l'Église et la science. Comment se fera la capitulation? Il faut pour cela une science catholique, et il se rencontre deux moyens.

Le premier consiste à ramener de gré ou de force tous les faits, toutes les observations à la forme de l'Église romaine ; sur quoi il est clair que les mots n'ont pas de sens, ou que cette science est nécessairement fausse. Renfermée d'abord dans l'Église, et devenue plus grande, plus compréhensive, la science ne peut plus y être contenue, si l'Église elle-même ne s'agrandit pas. Qu'on me dise ce que peut être une géométrie, une astronomie, une mathématique romaine. Pour mériter ce nom exclusif, il faut que cette dernière se sépare dans son principe de la géométrie protestante, calviniste, luthérienne^c c'est-à-dire qu'elle perde ce qui la

constitue comme science* Au lieu de régir toute la terre, la Toile descendue à l'esprit de secte*

Nous aussi y nous affirmons, sans peine»

L'unité de la religion et de la science. Biais à condition que chacune soit réellement au¹ vaste que l'autre, ou plutôt que la plus universelle entraîne l'autre dans sa vérité et son universalité. Mutiler, paralyser l'une ou l'autre pour rendre l'alliance plus commode, c'est évidemment fuir la question ; ce n'est pas la résoudre.

Ce règne de l'unité que l'Église poursuit encore, la science, en marchant sans jamais s'arrêter, y touche, si déjà elle ne l'a pas atteinte Vous l'accablerez de majestueux dédains¹ pendant ce temps-là, elle accomplit ce que vous vous contentez de promettre. Que fait-elle?

elle est la même pour tous les peuples ; elle parle, elle s'impose dans toutes les langues ; elle rapproche les climats ; elle supprime l'espace. Toujours d'accord avec le livre ouvert de l'Orient à l'Occident, elle ne connaît ni sectes ni hérésies. Elle agit, elle imite le

Créateur; elle achève, pour ainsi dire, la n[^]ure. Elle marche, pendant que vous dissertez; eile Boronde moderne que vous ne voulez pas suivre,

s[^]tôsied pM â pm mt sm lois[^] wnmiê nir r[^]aelle raiscm, la raison Tôritablement eatMique, manifestée par mqx-Ui même que fOQs avez condamnés.

On adopte, de nos jonrs, un certain nombre de mots, par lesquels on croit trancher tonte difficulté. J'ai montré pins hant que, pour flétrir l'État moderne, on se contente de dire : FÉtat est athée. Pour flétrir l'esprit scientifique, pour glacer dans son principe la recherche de h Térité, on a un autre mot ; on appelle cela doute, scepticisme ; et cette parole lâchée, on reste coutaincu que la raison humaine a reçu le Mop mortel. Voyons s'il en est ainsi.

Lorsqu'un homme plein de génie. Descartes, par exemple, riche de toutes sortes d'expériences et de doctrines, consent un moment à te dépouiller de cette gloire, de ces richesses d'intelligences 9 il redevient ifolontairement pauirre d'esprit ; il se fait petit, de grand qu'il était; il se remet à ignorer ce qu'il croyait safmr; il s'interroge, il appelle,. il écouté le Dieu int[^]eur. Qa'est-ce que cela, sinon un acte d'humilité, au milieu même de la science?

Pourquoi le méconnaisssex-TOus?

On plaint, il est vrai, Tagitation éternelle

du penseur; on se vante que pour soi il n'y a plus même de mouvement. Mais, je vous prie, qu'est-ce que cette fièvre éternelle du penseur, du savant, si ce n'est la soif de la vérité? Et cette soif ne peut pas plus être pleinement assouvie cliez le savant, que

chez le véritable religieux, qui, lui aussi, jamais n'est pleinement rassasié de son Dieu.

On ne veut pas voir que cette avidité, cette curiosité que l'on déplore dans l'esprit du philosophe, du savant, est précisément ce qu'il y a de plus sacré en lui. C'est par où la vraie science est le plus près de se confondre avec la vraie religion : impossibilité, dans l'une et dans l'autre, de se rassasier jamais ni de vérité, ni de sainteté.

Je me défie de la satisfaction qui s'étale dans la possession de FinOni ; cela s'appelle fatuité dans l'ordre philosophique.

Au plus haut degré de l'échelle, le prêtre et le savant se confondent; saint Augustin, Kepler, Galilée, saint Thomas se seraient certaine* ment entendus, au moins par le désir d'entrer perpétuellement plus avant en communion avec l'immuable. Au contraire, voulez-vous voir l'extrémité opposée de cette échelle de vie?

L'académicien, convaincu que son œuvre est achevée, et que tout est dit ; le prêtre, convaincu qu'il a consommé tranquillement la connaissance de son Dieu et qu'il n'a plus qu'à en jouir, sont, absolument parlant, sur la même ligne.

Mais, dans cette recherche de la vérité, vous courez risque de vous égarer ! Sans doute. Dans toute action grande, généreuse, religieuse, je cours quelque péril. Il y a un héroïsme de l'intelligence, comme il y a un héroïsme du cœur; et c'est cette vertu de la science que vous prétendez supprimer ! L'homme qui s'élance du rivage du connu à l'inconnu, est un moment en danger. Qui le nie? ce danger fait sa grandeur, n pourrait s'arrêter sur le rivage du passé ; il pourrait s'asseoir tranquillement au milieu de ce

qu'il possède. Au lieu de cela, il se précipite tête baissée, parce qu'il sent une force divine qui l'attire vers le vrai. Loin de défiillir, il retombe sur le roc immuable; il y puise une force nouvelle; car Dieu se cache aux pusillanimes, mais il se révèle aux braves.

Oui, nous voulons une science religieuse, catholique, mais bien différente, il semble, de

ISO

Mllique voui ésmandot. Car^ au lieu de nous arrêter, comme vous nous le oonseilles, nous Toolotift une ftcience qui aspire perpétuellement et Bans repos à de nouvelles conquêtes, puisque oet élan, oette aspiration vers le vrai^ n'est rien autre chose que la prière de l'intelligence.

Tout homme qui travaille prie, a4*oa dit; à plai forte raison, tout homme qui découvre et qui orée*

La tcieoe est ohrétienne» non pas quand elle at condamne à là lettre des ohosra, mais quand dans l'infiniment petit elle découvre autant de inystères» autant d'abtmes, autant de puissance que dans rinflniment grand* La science est pieuse quand partout elle retrouve un miracle]^rmanent| et qu'ainsi elle est enveloppée de toU6 côtés par la révélation » Elle est univerftelle quand elle ramène tous les mondes, toutes les Yérilés, à une même loi, à une même unité, et que, placée au centre» au point générateur, elle gouverne la oîrconférencn» La science eit eatholique) non pas quand elle commence par te conformer au Vatican» mbts quand elle est conforme à cette orthodoxie vivante et immuable que proekinent «tons le âoncile de toutes les eréaturesf dans V6\$lkt de« tndnées^ cette géo-

mèti» noée ^» cet mathématiquae rablimeiy qui De fléchissent deraot aucune autorité, parce qu'elles sont écrites dans la pensée du Créateur lui-même.

Terminons par une dernière réflexion. Elle sera sévère, mais ce n'est pas moi qui la fais.

L'Église a méconnu dans Galilée l'enseignement de l'esprit ; elle est tombée dans le piège des sens. Depuis ce moment, pendant deux siècles, par l'inquisition et la violence, elle a souvent persécuté le mouvement chrétien de la pensée. Elle craignait qu'un grand châtiment vînt tout à coup l'avertir d'en haut qu'elle se trompait de route. Ce châtiment sacré, la Providence le lui a envoyé en déchaînant contre elle la révolution française. Le ciel ne pouvait pas parler plus haut. A-t-il été entendu, compris? comment se fait-il que l'Eglise qui nous commande, à bon droit, de nous laisser instruire par chaque coup de la fortune, répudie pour sa part cet enseignement divin quand c'est elle qui est frappée? Nierait-elle le châtiment? cela est impossible. Prétendra-

* *Gommetria ante rerum ortum menti dirlfna coeterna, Oeas Ipie (quid eDim in Deo, quod non sit ipse Deos;.* V. Kepler. *Harmandi*, lib. IV, page 119.

t-elle que ce qui est vrai pour les autres n'est pas vrai pour elle? elle ne le peut pas davantage. L'avertissement n'a-t-il pas été donné avec assez de force? faut-il que Dieu se répète? Elle le pense encore moins.

Pourquoi donc rentrer aveuglément dans le même chemin comme si rien ne s'était passé et que la verge de Dieu ne se fût pas fait sentir? C'est par la raison que voici : pour que le châtiment profite, il faut qu'on l'accepte pour juste. Or, on ne l'accepte

pas. On se vante d'être martyr quand on a été châtié ; où la Providence a voulu donner une leçon d'humilité, on veut ne rien recueillir qu'une leçon d'orgueil.

CINQUIÈME LEÇON

L*teUiB mOHALJIB KT L'HUTOIBB.

Vie».

15inallM4*

À la suite de mes dernières paroles, nos adversaires ont jeté contre moi un cri de colère; je ne le leur reproche pas. Je cherche à entrer dans leur esprit et à comprendre leur violence. Ds se sont attachés à la lettre des choses ; quiconque les trouble dans cette^ possession, les

Quelque chose de semblable est arrivé dans un autre ordre d'idées , il y a une vingtaine d'années. Toute une école identifiait la poésie avec la versification; sitôt que Ton montra

quel fond de poésie débordait cette école , ce fut un grand scandale. De même y le résultat de nos discours doit être de montrer au scandale de la lettre, premièrement, que toute une vie religieuse se développe dans les temps modernes, en dehors du clergé; secondement, que le Dieu vivant est désormais plutôt avec le monde laïque qu'avec le monde ecclésiastique. On accusera cet enseignement d'impiété ; la réponse à cela est trop facile. Je veux dire moi-même à mes adversaires par où je suis sans défense et de quoi je dois être réellement suspect ; c'est d'aspirer,

au moins dans ma pensée , à un enseignement plus véritablement religieux que l'enseignement ecclésiastique. Voilà le crime ^'il faut relourAèr oOntoe moi» car je ne m'en 4éf6Dds pa»«

Galilée vieot dfe révéler les lois fbndamea*t»lM du iBoada pb-jffique i il est naturel que, 4aiis le môme paya ^ ub homme ohe-rohe à ramener à des lois également immuables les révolu^ tiens de l'univers moral que l'on appelle l'hi»toire. Yîco e«t, dans ce éena^ le aucoesseur)4gîtime de Galilée.

Après qao Kepler et le mathématideo de Vm «uivnt trmvi les forttttlâi des meuve-

meoto àh nonde ^ysique , le problème qfd se posait de lai-même était de rechercker celles du moade civil. Si un ordre étemel goQTerae les courbes des astres , il doit se letroot» dans les successions des peuplée^ des états. Le mâme Dieu qui lanoe les astres dans leur orbite , jette les sociétés dans les r4* TolatioQs des t^mps; et la ProYidence qui vit dans la nature vit aus^ dana Thisloire. On vmi entrevu cette idée depuis l'origine de la société chrétienne ; mais le Napolitain Yîoo fotle pemier qui chercba à ramener ce sen-* tineat à la ri^^ueor de la scîenoe* La grande cité de Dieu ^le saint Augustin avait vue dm Ngards de la fin, le philes^he de Naples veai la cenfttmire ccmme une fi)mule géémé trique.

Pimr être juste y il &ut dire que la scîenoe oeavelle de Vieo est liée intimement à l'esprit de restauration qui éclatait depuis deuE siècles dans tout le Midi et dans l'Italie ai particoUer. Amour des traditions , sentiment puissant de Tauterité y culte des symbdes , inidl^ ligeaoe des légendes^ consécration du passé, voilà par où

il est d'accord avec la réaction de l'église romaine. Biais , mi même traups qu'il

fait alliance avec le catholicisme y il ne s'aperçoit pas qu'il le transforme.

Vioo, que Ton accusai t^ dans le Nord , de prêter des armes à la papauté ^ était méconnu de tout ce qui l'environnait. Le moyen qu'il en fût autrement? Pendant que la tendance générale dans le Midi était de se renfermer de plus en plus dans la lettre ^ Yico aspirait vaguement à un catholicisme immense qui eût donné un lien à tous les cultes , à toutes les époques : il offrait à la papauté l'empire du passé renouvelé par son génie. Le pape non plus que le clergé italien ne comprirent rien à cette vaste Église où affluaient réellement tous les temps et tous les lieux. A peine le pouvoir ecclésiastique prête l'oreille à cet homme qui / dans une langue singulière, offre le secours d'une idée avec le conseil indirect de se renouveler, de s'agrandir à la mesure «le Thumanité antique et moderne. On avait réduit la révolution religieuse aux proportions des conceptions du jésuitisme.

Comment s'étonner que personne dans le clergé romain ne s'aperçut qu'une grande pensée' venait de natre , qui seule pouvait réconcilier le monde avec l'Église?

Il y st eu un moment où deux issues s'of-

fraient ao Saint-Siège; d'une part, Loyola, puissant, habile, politique, qui proposait à T'Église de se circonscrire, de se borner, dût-elle finir pour se réduire aux proportions d'une secte; il y avait d'un autre côté un homme misérable, sans écho, sans savoir-faire, qui n'avait rien qu'une pensée à demi ébauchée, mais une pensée maîtresse de l'avenir, et qui consistait à dire au catho-

licisme : Agrandissez-vous ! élargissez TDS murailles et vos symboles; faites-y entrer tous les siècles du passé et de l'avenir; donnez l'onité, non pas apparente, mais réelle, à tous ces peuples qu'une même Providence gouverne.

Je TOUS apporte la science de Thumanité; il faut, pour mériter votre nom, vous agrandir comme elle ; soyez le pape, non pas seulement de l'Église latine, mais de T'Église universelle.

Entre ces deux voix qui se sont toutes deux adressées à l'Église romaine, vous savez laquelle a prévalu. Le comble du bonheur pour Yico est de n'avoir pas été compris ; s'il eût été entendu, nul doute qu'il eût effrayé, et qu'il l'eût expié.

Je ramène l'originalité de Yico à une seule pensée créatrice de toutes les autres : c*ost

d'avoir entrevii (j'ae les ciyUisatioDS sortent de ridée de Dieu» comme un fleuve de sa source. Le jour où après avoir lu Grotius, et cherchant à résoudre le problème de l'origine des sociétés, il découvre que la communauté entre les hommes a commencé avec la pensée de Dieu, ce jour-là il trouve sa science. Tandis que les publicistes, en recherchant les origines sociales, Grotius, Puffendorf et même plus tard Rousseau, font tout dépendra d'abord de l'invention des arts mécaniques, Yico s'élance d'un bond à la conception de Dieu; et cette pensée connue, la société est constituée. De ce sommet élevé, que lui seul occupe pendant un siècle, il voit distinctement des horizons qui échappent à tous les autres. Chaque regard qu'il jette sur les choses humaines» vues ainsi à travers les croyances positives, est pour lui comme une révélation-) les forages, les explications du passé lui apparaissent

tellement renouvelées, i[^]ue tout ce qu'il aperçoit, il l'appelle sa découverte.

La seule chose que je lui reproche est d'avoir trop tôt quitté ce sommet pour descendre à des explications arbitraires. Youlez-vous avoir tout le secret d'un peuple, .il est certain (^u'il faut

entrer dans Vintimité de sa religion. Le Dieu d'an peuple est la substance même dont il vit, par laquelle les générations s'enchaînent dans une même unité; l'art, le droit, la philosophie d'une race d'hommes ne sont pas autre chose que cette pensée divine, circulant de veine en veine, de génération en génération. Que sont toutes les institutions politiques, sociales, si ce n'est toujours une religion qui, en se réalisant, s'incarne dans le monde?

L'âme du droit hébraïque, c'est Jéhovah; du droit mahométan, c'est Allah ; du droit européen, c'est le Christ, c'est-à-dire, toujours et partout, la parole, l'idée religieuse d'où une société est sortie et qui se développe, comme un discours privé, dans l'esprit et l'histoire d'une nation, d'un État, d'une race d'hommes.

Si la religion est le point culminant d'un peuple en particulier, le christianisme est ridée la plus élevée du genre humain ; d'où il semble qu'un homme qui veut embrasser la loi de l'humanité, doit nécessairement se fixer à la hauteur de l'Évangile. Pourquoi donc Vice ne Ta-t-il pas fait? Ce législateur de la cité idéale efface de son souvenir la cité chrétienne. Pour embrasser les lois de la Provi-

dence, il va se confiner dans l'étude de Rome païenne. Cest au cœur du polythéisme qu'il voit éclater le mieux la sagesse divine. Pourquoi cela?

Pourquoi Yico a-t-il ainsi réduit son sujet ? au lieu d'une ville, que n'embrasse-t-il le monde? et cette ville, pourquoi est-ce Rome païenne, et non la Rome des papes? Parce que la liberté dont il avait besoin pour interpréter les faits, il ne Teût pas trouvée en traitant une époque chrétienne ; parce que tandis qu'il faisait une œuvre de philosophie religieuse, il paraissait ne faire qu'une œuvre d'érudition ; parce que dans la renaissance il était naturel que Rome apparût comme le modèle classique de toute cité, de toute législation, et que de là il n'y avait qu'un pas à présenter son histoire comme la formule abrégée des volontés éternelles de la Providence chez tous les peuples de l'univers.

En portant l'idée de la Providence au milieu même du paganisme, il faisait, d'ailleurs, une chose essentiellement nouvelle. Jusqu'à lui, les écrivains religieux n'avaient voulu voir dans les cultes de l'antiquité (et même c'est encore là le sentiment de plusieurs) qu'un égarement sans

frein, un délire sans âme. Yico établit au contraire que la sagesse divine s'est servie de ces formes du polythéisme, pour se communiquer, j'allais dire, pour se révéler aux Barbares et aux Gentils. Il rend ainsi, à quelques égards, la Providence complice du paganisme; il montre que sous la figure de ces dieux réprouvés est caché le plus pur des idées et de la substance des peuples antiques.

Combien, à cet égard, il est supérieur par la dirination à Bossuet lui-même ! Bossuet reconnaît en termes magnifiques la sagesse des institutions des anciens ; mais il ne s'aperçoit pas que le meilleur de ces lois est contenu dans le principe de ces religions qui lui font horreur. Parce qu'il les a vues surtout dans leur décadence, il ne peut se décider à accorder la moindre estime à ces ré-

vélations païennes, à reconnaître le moindre reflet divin dans ces croyances, ces légendes, cette église des Gentils; toutes les institutions politiques des anciens ne se trouvent avoir chez lui d'autre, appni qu'elles-mêmes. Au contraire, Yico, sans aucune critique, il est vrai, établit une sorte de catholicisme païen, avant-coureur du catholicisme moderne. Il présente cet exemple unique

au monde d'un livre dans lequel presque tous les détails sont faux, mais dont l'idée est si essentielle, qu'elle éclate et vous saisit comme la seule réalité 1au milieu de toutes les fictions rasemblées par la fantaisie et le hasard.

N'avez-Yous jamais fait cette simple réflexion? les modernes admirent les anciens dans leur art, leur droit; leurs institutions; or, tout cela est dérivé de leurs croyances religieuses ^ d'où il suit que cette source ne doit pas avoir été, à son origine, aussi empoisonnéqf qu'on le prétend.

Yico voit, comme Bossuet, que le monde civil est soumis au gouvernement de la Providence ; mais il ne s'arrête pas comme lui à cette pensée générale ; il approche beaucoup plus de la réalité vivante. Dire que les empires sont remués par les idées divines, c'est encore rester dans les abstractions de Platon. Voici roriginalité précise de Yico; c'est celle dont il a eu le moins de conscience ; il identifie, à son insu, les idées divines, les avertissements de la Providence, avec les cultes positifs, avec les religions, qui deviennent ainsi comme autant de révélations partielles de la sagesse éternelle, dans la cité de Tespaco et du. temps. C'est h plus haute

pensée à laquelle Yico se soit élevé; elle le remplit d'une sorte de frémissement religieux pendant toute l'étendue de ce livre.

Qu'importe après cela que cet ouvrage soit plein de bizarreries, de contradictions, que dans Tenivrement où sa découverte le jette, Vico foule aux pieds les détails qu'il ignore? il a semé obscurément une idée qui n'a pas cessé de croître; aujourd'hui» elle nous enveloppe de lumière.

Nous voilà bien loin, il semble, des théories de la papauté romaine. Elles vont tout à coup reparaître dans l'esprit de Vico ; car il établit dans Thistoire la même immobilité que le Saint-Siège établit dans l'Église ; en sorte que cet esprit si audacieux se trouve tout à coup ressaisi, au plus fort de son élan, par les doctrines de l'Italie moderne. Un ordre de choses tûmuable, un cercle de révolutions partout les lûêmes, un avenir qui toujours ressemble au pifôsé, une véritable roue d'Ixion que meut le genre humain, sans espérance, sans lendemain, des siècles qui se succèdent pour se répéter, des générations qui passent pour se régler sur le même modèle ; cité de Dieu, mille fois plus désespérante que la cité des hommes. Voilà

le dernier mot de Vico ; son ambition est de ne laisser aucune issue au genre humain pour échapper à sa formule d'immutabilité.

I/Italie, telle queTultramontanisme Ta faite, pouvait révéler toutes les lois, excepté celle du développement; elle a tout compris dans rhomme, excepté la vie.

Il y a, en général, deux philosophies de rhistoire, celle qui prend son point de vue dans l'ancienne loi, et celle qui s'inspire de la nouvelle. Au point de vue de l'Ancien Testament, Dieu y retiré hors des siècles, du haut des cieux, préside de loin aux mouvements extérieurs de l'histoire; il agit du dehors; quelquefois il

se retire, il abandonne les peuples, et il y a comme un interrègne de la Providence ; il s'efface, il reparait, il surprend les États à leur réveil; il s'élance comme par bonds de siècles en siècles; dans cette marche toute biblique, nul ne peut prévoir ses desseins.

11 est une autre philosophie de l'histoire.

Au point de vue le plus profondément chrétien, la Providence agit d'une manière beaucoup plus intime; le Dieu n'habite plus seulement dans les hauteurs invisibles ; il n'agit plus par secousses et par surprises. Il s'est

incarné; il l'est fait homme ; il vit dans le ecrar des nations et des états. Dans ce sens, Tbistoire est un Évangile éternel, tout rempli du Dieu intérieur; c'est lui qui parle et qui se remue dans le vaste sein des peuples; il agit du dedans ao dehors, sans interruption ; il habite au fond des choses , il façonne Tesprit intérieur des em« pires, et les événements ne sont plus que la conséquence qu'il abandonne à T homme ; tout vivant, il communique la vie. C'est, dans les choses humaines, l'esprit de développement et de prières mis à la place de l'immutabilité ou de l'arbitraire. *

Vico a écrit l'histoire universelle dans un esprit païen, Bossuet dans un esprit biblique. Reste encore à l'écrire dans l'esprit renouvelé da christianisme.

A ce point de vue, la philosophie de la révélation devient une chose possible. Au lieu de jeter l'interdit sur la face de presque tous les siècles, je les vois tous sortant de Dieu, se rapprocher processionnellement de la lumière et delà vie. Chacun apporte son image, son rite, sa pensée à cette tradition dans laquelle ils

doivent être tous représentés. Il n'y a plus pour moi d'histoire profane ; toute histoire m'est sa-

crée, parcô que dans chacune je reconnais le reflet de quelque chose de divin , sans quoi elle ne subsisterait pas. Parce que le chris* tianisme m'a relevé, ne regarderai-je qu'avec mépris, de cette hauteur, cette foule inconnue de mes frères, qui, de cultes en cultes, gravitent vers cette splendeur? Jéhovah ne sera-t-il plus rien pour moi, parce que je re- çonnattrai quelques rayons de sa sublimité dans le dieu de Tlnde et de la Perse ? Le Christ l§*évanouit-il pour moi, parce qu'à l'extrémité des temps je rencontre avec stupeur des christs barbares, incarnés comme lui, nés d'une vierge comme lui, pressentiments sacrés par lesquels l^humanité se prépare à la bonne nouvelle de Judée? les prophètes hébreux me parlent-ils moins, parce que je retrouve la forme de leurs vivions dans les sculptures mutilées de Persepolis.

Tout au contraire, plus je découvre de ces ressemblances, plus aussi je sens partout les principes d'une même foi, les débris d'une vaste église qui doit un jour se réparer et réunir ce que le souffle des temps a divisé. Je vois se b&lir sous mes yeux, «depuis l'origine des choses, cette vaste cité divine^ fondée,

non pas seulement sur la parole d'un peuple^ mais sur la parole de tous, qui, à des degrés différents, tendent vers la même foi, et portent chacun témoignage d'une partie de H Térité.

Qu'est-ce, au fond, que la vie de l'humanité? un perpétuel mouvement pour sortir de Dieu et y rentrer. La civilisation orientale reposQ en lui ; le monde grec en sort, le moyen âge]^ rentre^ mais avec plus de plénitude et de pro«« fondeur ; car ce grand dieu de l'histoire n'e^it pas seulement un mot des écoles,

une abstraa, tion; il vit, il qiarche; dans ce mouvement^ il entraîne avec lui le ponde moral vers des cieos^ inconnus.'

Je me demande , dans le système de l'ultramontanisme, quel peut être le but manifesta de l'histoire ;. pour l'antiquité^ ce but est dai* rement déoni, c'est, 4e préparer la voie am peuple hébreu. Ne croyez pas que je trouve^ ce but trop étroit ; il rentre dans l'idée mémQ du christianisme ; le peuple hébreu ayant eu 1^ pensée, la révélation la plus élevée de rOrient{, il est très-raisonnable de montrer tout le reste du monde convergeant de ce côté. Mais il en est très-différem^Qient du système de TÉglise ror

maine appliqué aux temps nouveaux. Autant il satisfait à l'antiquité, autant il est contrarié par la Providence en ce qui touche le monde moderne.

Cest peut-être par un secret instinct de ces contradictions que ni Bossuet, ni personne après lui, n'a essayé de continuer ce système jusqu'à nos jours. A cette question, quel est le but visible de Tliistoire moderne , l'ultramontanisme doit répondre : c'est le triomphe visible de la Papauté. Pour composer une philosophie de l'histoire qui lui appartienne en propre, il est obligé de montrer que tous les faits, depuis trois siècles, tendent évidemment à la puissance absolue du Saint-Siège. Or , qui osera soutenir cette gageure , quand les gnmds événements du monde, la réformation, la révtitution française , vont tous dans un sens opposé ? Cet homme hardi ne s'est pas encore trouvé ; le jésuitisme qui a tant fût n'a pas encore tenté cela, et l'ultramontanisme a jusqu'ici reculé devant sa propre idée. Il n'a pas osé se donner jusqu'au bout sa philosophie de l'histoire.

Beaucoup de penseurs, depuis Vico, surtout les Allemands, ont cherché à résumer

Umesles lois de la Providence dans une seule, Yoos connaissez la plus fameuse, celle de Hegel, l'infini, le fini et son rapport. A ces penseurs j'appliquerai la même réflexion.

Tous sans exception parlent de l'histoire humaine comme si elle était achevée ; ils parla* gent les temps en certaines divisions qu'ils appellent l'Orient, la Grèce, le Moyen Age; sans Dul presentiment de ce qui doit suivre, ils déterminent les lois du passé et les donnent pour règle de Fhumanité, comme s'il ne devait pas y avoir de lendemain. Pourquoi aucune de ces savantes formules ne vous satisfait-elle ? parce que vous sentez en vous-mêmes toute une partie de l'humanité qui les contredit et qui proleste, tout un monde dont elles ne tiennent aucun compte, c'^st-à-dire l'avenir.

Vous vous révoltez intérieurement contre des règles qui, pour être vraies, ont besoin qu'il n'y ait plus de vie et que tout soit fini. L'humanité est pour ces penseurs un tout achevé, consommé ; dans ces formules , inscriptions funé« raires du genre humain, s'affiche par avance le jugement porté dans la vallée de Josaphat ;et Yous sentez, au contraire, en vous-mêmes , des foi ces vives, des puissances jeunes qui crient et

vous déjoaoQtr^tqtt^ o9 t9i|t f r4teii4p i^^^ W* core qu*que fractÎQa.

Demsdn yieodront d'autres boinotea, d'aotres peuples, d'autres formes, d'aatre\$ c^idftioQS, une nouvelle humamtô que cea esprits, n'ont comptée pour rien dans leur cal«ul\$. Déjli leur règ^e menace dQ pa^scr ; le çercli% qa'îlf crojaientr fermé se

rouvre ; }i mondfi ^rtoufè dans les formules d'éooole« N'essaj-
rans. pas à notre tour de dire Vk flQt d« vie : 1«i n'im pas plus
bin. (a loi de l'ImmDnHâ dpît M composer du pas^ ^ du présent
et de Vawûc que nous portons qu nous ; quieon^pM ne potsàde
qu'un seul de cm termes ^ qa possède qu'un frag^ment de bi U)i
du laondê Mèprd» La vrai q philosoplMe de l'histoire, q'^sI Ja-
nias aux deux visages tournés L'un vers 1q passé»

l'autre vers le fuinr* Au^i» notre ttobe^ t^Ue que nou^ h
comprendons , e^ti doijble u ^udfoat l'esprit qiai n.'est plus;
écoutons l'esfÉTÎfc nouveau qui déjà frappe à la porte.

Au fond, la science des lois de la Ptoi^denoSf dana l'htstoire»
devrait être l'attribution aatarelie du sacerdoce. On répète soo-
ventqoe cette seieuce est née à une. certaine époque tooto mod-
mie, qu'elle, e^t d'hier* Kon« elfe est ;

fiéffle qoe le mondle; seutémehl, elle est restée identiQée atec
les doctrines de TËglise,. tt&t que l'Église à été pleine de vie.
Monter le Aù\gl de l'Éternel dans les affaires du feknps, recon-
naître le divin mêlé aux choses humainesy à qui cela appartient-
il, si ce n'est au prêtre ? c'est , sans contredit , la partie la plus es-
senliêfle de sa mission. Tant qu'A l'a remplie, ridée n'a pu venir à
personne de lui enlever les confidences de l'Éternel, qui lui ap-
partenaient en propre; il montrait chaque Jour les Tolontés du
ciel s'inscrivant sur la terre : nulle intelligence ne pouvait en de-
mander davantage. Par malheur il est arrivé un momenl, vers la
fin du moyen âge, où l'œilde l'Église s'est troublé. Des événe-
ments qui sortaient de toutes ses prévisions l'ont quelque temps
déconcertée; au milieu des révolutions qui la contredisaient et
l'ébranlaient , sa vue s'est embarrassée ; elle a laissé tomber le fil
de la Providence. Au lieu d'embrasser tout l'horizon de l'bumani-

té, elle n'a plus considéré comme vitant et raisonnable que le point où elle était* Pouvait-elle donner aux hommes le sens divin de ces changements y de ces révolutions , qui toutes semblaient la renverser ; elle ne pou-

taître dans cette fauteur, que garder le silence et maudire. Alors, qu'est-il arrivé? n a été nécessaire qu'il se formât* en dehors de l'Eglise, une science particulière de ces arcanes de Dieu, n ne suffisait plus de maudire tout ce qui dépassait le cercle immuable que Ton avait tracé ; Tanathème n'impliquait rien.

Eh bien! dans les premiers temps, quand elle aurait sa force entière, l'Eglise aidait compris la mission divine, même des invasions de Barbares ; et, dans les temps de son déclin, elle obstinait à méconnaître la nécessité divine de la réformation, de la révolution française, de presque tous les changements qui se passaient sous ses yeux. Il était donc divinement et humainement nécessaire que ce fil de la Providence, qui s'était rompu entre ses mains, fût ressaisi et renoué par d'autres. Des esprits étrangers au clergé ont fait alors l'office du clergé; ils ont expliqué au genre humain le dessein de Dieu sur cette humanité renouvelée ; et, cette conscience de la Providence , ils l'ont appelée philosophie de l'histoire. Vico , Condorcet, Herder, Hegel, Emerson, ont fait pour les temps modernes ce que les saints Augustin, les Salvien faisaient dans l'Eglise primitive ; ils

ont débrouillé les conseils de Dieu, qui restaient impénétrables à l'œil de l'Eglise romaine depuis le seizième siècle.

Encore une fois, le prêtre s'est laissé enlever, par le laïque, la plus haute de ses fonctions ; il a gardé les vases sacrés, d'autres ont emporté l'odeur de l'éternel. Tant il est vrai que, dans le

monde moderne, la conscience du d^hTin, après avoir cessé d'être la propriété de l'Église, Ta débordée, dépassée en beaucoup d'occasions ; et, si elle n'y prend garde, le sacerdoce de l'esprit est tout près de se constituer hors d'elle, en face du sacerdoce de la lettre.

Ymlà, en moins d'un siècle, le prêtre romain qpi deux fois s'est laissé dépouiller de deux pensées sacrées, premièrement, par Galilée, de la science du Dieu de la nature, secondement, par Yico, de la science du Dieu de l'histoire. ^Qu'il continue, un moment encore, à se laisser déposséder ainsi de la science du Dieu vivant, demain que lui en restera-t-il ?

Si elle était complète, la philosophie de l'histoire universelle serait Ja manifestation de l'action divine dans toutes les choses humaines ; elle s'identifierait par là avec la religion universelle.

VéribUement, depuis son origine, nram»nité, enveloppée de la ProTidence, ne forme qu'une seule et même Église. Mais cette Église s*élend, elle s'acerofl d*âge en âge; Ural ce qui prétend s'îmojolHUser fait nécessaireiDezkl 5schisme avec le genre humain. La grande orthodoxie s'enrichît de chaque Térîte noureUe : ce qui a^it para d'abord unirersel, en Toulaxît s'arrêter, tôt ou tard, devient secle.

On crojaît, en se moulant sur la forme de l'empire romain, avoir atteint les limites du ca- Iholicisine ; mais le monde pressent an jourdl: ni on catholicisme plus vaste, qui n'a d'autra limites que rhumanité même.

Que sont les agitations tumultueuses At rhomme dans le passé ? Pourquoi rien de ce qu'il a rencontré n a-t-îl pu le satisfaire ?

Poin'quoi a4-il changé à la longue tout ce qn il a fait, renversé tout ce qu'Q a édifié? Pan»

qu'il s'est senti à l'étroit dans chacune de ces formes comme dans une secte, et qu'il a incessamment aspiré à sortir de la secte pour entrer dans la vaste orthodoxie qui d<Ht tout réunir. Toujours il a aspiré à quelque chose de pliis grand, de plus général, à une Cgiise plus usi- Terselle; toujours il a senti qu'il était caf^-

d'une croyance plus complète d'une lumière plus vive. De ruine en ruine, d'Ëglise en Ëglise, il n'a pas cessé un jour de graviter vers Dieu.

Et quelques personnes aujourd'hui espèrent rarrêter dans cette ascension de vie ! il serait plus sage de ^/étendre arrêter de la main le globe lancé dans son orbite.

SIXIÈME LEÇON

Kotre sujet nous almidoiine; FocsTre (db^Tôsi- €slle denier eflbrt poor ressaûldr aiee édadt Tmlorité pltilasoplique daiis le midi de l'ïjibr\$g&. la peDsée laiikoie se ré\$%iM^ ; ^e se ssMOBKlL à ^ TioEence. Après aToir prêleoda k tiMisles gims:^ de libeffté, Toilà Fltalie tombée sms le émàÂ*i jOQ^ de fEmpire et de l^Eglise. Ijesde«xauigËi de la chaiiie soDt liTés. Jbdiois pajs Be fiit ■ iim isTesd. IKtte cet lûsfocien â câline^ si teBpm,^ Giannoe, pour vn mot sor les fiBarisP eodî^ » est ai^risMiné à perpéinlé. AfB&

loi, je cherche vainement^ je ne trouve plus un seul écrivain qui élève la voix avec puissance.

Le silence commence pour le Midi ; mais à la place de ces fêtes de Tart et de la parole, qui n'avaient jamais manqué à ces contrées, je trouve une institution muette qui résume toute la pensée de la réaction ecclésiastique dans l'Europe méridionale, l'Inquisition. Quelquefois, au milieu du plus beau jour, la nature est saisie d'un silence de consternation ; même les cigales se taisent ; un oiseau de proie, au plus haut du ciel, pèse sur l'horizon. -

Je n'étalerai pas ici la jurisprudence du Saint-Office ; je ne montrerai pas, dans ses détails les plus repoussants, cet idéal de la torture morale et physique ; cette reine des tourments ^ est une arme trop forte dont je ne me servirai pas. Je m'adresse à l'esprit : c'est l'esprit de cette législation que je veux montrer en quelques mots ^.

Il était impossible que l'Église romaine ne portât pas son principe dans son code pénal ;

* Pagano (De* Saggl pollttcî) : Regina dé' tarmenli.

* Mes observations sont fondées sur un ouvrage que j'ai déjà cité : le Code officiel, ou l'Arsenal sacré de l'Union romaine. Imprimé en 1730 à Rome.

Un

doale pas djvitisE

TL^'dk pocnp^ cLei cUe, le prt i t— et ht «lo-

pairie ont TiQ seul et sièi

remania devint elle a costre loi le <

i«rre : l>utmi«i est d^ no fauppliee.

Oa^d r£idi«e aoc^ose, eUe panil dëe: tictus ses etforts tCML-
nit à amcfcer Tiivsft ë« criflie qv'eo xertfà de «on ïiifaïllil»1i3>ë
ék aperçoit dau» le& liéi.ebre«. De cette eeninifdGn JBiick^ëe dv
crîiDe nûsseat eette iiwile <â>nbûcLes, de pièces tendos jKWir
ggryuffiiiig 9a OMfe^î^k'ii da erim;cK4. Ofi tait le iK^m «diK té-
■ K»!D\$ oa on l<e fâl>tfi^ Daos les; iDC^&di»; Refaits, c*»»
«eut yiark«t cette id<îe fct>ftiim\$ii1alB, qoe la ^•erîté eît ic^ute
d'on c&té et le désm die Fautre-

I>e là. oe m^îânçe ÎBCToyaibîe de dMwe^n-fciff les psjo!e\$7
de croanlê dans les actions. Sms le moliidre K:nipiiê, on soumel-
ladt par Smmt dVxaineo. a b qveslk^i de la cDtde^ àm cheiatlet^
du feu^ des lK«aiDes dont on peii:s>t dâlftsr d^avaDce
robslíá^ilîoi. Décrets de kutître comptfi le têiLcîn qui mrîe^ le
têiDOÛi q<î nwSe, k

ikmm 9QQ Vw présume bien iofomé et q^i Die, te t^ttoÎQ qm
se préctad suborné, etc.

Torture de l'accusé sur le fait ; torture réitérée s'il est dur à
nùr («« egli stara dura ml negar). U fait avoi^é, torture sur la vé-
rité ultérieure^ «ir la croyance, sur l'intenUon^ sur les compli*
etf, sur l'identité; torture m caputproprium^. Les enCanta pou-
vaient être soumis à; la torture Ha l'Jige de neuf ans; k droit
païen aitendsét (ânciaiaa déplus^. •

1 La tortare réitérée f«r le fait' aii réglée paj|e ^ : Ayant iverti
le préYena de dire la vérité, et qu*il sera sursis aa toament, d ré-
pond, etc. ; et 8*il vient à redemander qa*on le dépose, et i Bio-
mettre qii'ft dira la Térilê« même laos aroir l'iateatiaii de la dire,
on poarra le descendre et conlinaer comme il suit.:

HM. les inquisiteurs, fur la promesse susdite, ordonnent que le. ptéMiia iott légèpemeoi dégagé de la tortnre, et qn'on Taecom*' mode sar an banc de bois (leviter de tortarA deponl et super, scamno ligneo accommodari}.

Lequel ainsi descendu, et accommodé sur le banc de bois, etc., fHTEaaoGè, etc., bépond, etc.

Et 8*il ne veut pas confesser, on le menacera de lui conUi\uei^ la torture, comme il suit :

Et averti, etc., de dire la vérité promise, qu'autrement les tonrments seront continués et qu'il sera suspendu de haut» &Ép., e^.

Et 8*il est dfir à nier (se egli stara duro nel negar), qu'on le fasse de nouveau élever, et que le notaire spussi|^e.

Alors MM. les inquisiteurs ordonnent qu'on le suspende, lequel suspendu commence à crier, etc., etc«, ou s'U.se tait, et^a» comme ci-dessus averti, etc., iiépokd, etc«, le tout saps pr^jn^Mice,

^ Fançialli çbe j/tfà trapassai^o il dodo an^.Q deUa lorp ejLÎ.

n estrecommandé, dans les formoles, de parler toujours avec une douceur exempbire aa prévenu, pendant qu'on lui brûle les pieds ^ oingis de lard dans le réchaud, on qu'on loi brise les bras par le supplice de la corde. On a appelé cela hypocrisie ; non, c'était la ccMisè* quence d'un principe que l'on suii^t en pl^ne sécurité de conscience. Jamais nn mot dor, Téhément ; les paroles étaient évangéliques, les actions infernales; rien n'est abandonné à la sensibilité du juge.

Les formules d'interrogatoire étant tracées officiellement[^] ligne par ligne, on y comprend même d'avance, en abrégé[^] les pleurs, les cris* les sanglots éventuels on le silence du torturé; il n'a qu'à remplir de ses larmes et de son sa[^] ce blanc seing de la torture *•

(FrmUm éd SmtU-Vfixio, pige 274.yCi»pam i la loi rasiw: MH miman qmmimaréeeim mmmis fmm3iw kébtmem •«• csC KfKle. lib. XLtiu. tit. IS.

> Kadalīs pfdites, Ulteqw l«40 perano îDUCTit. [PrmiitméÊ te S«tiile-/ii(if<saidii, p. 27i.)

< Oaw ladite torture, les pieds Bas, aii«b de Uid de perr et »ttam daBf le brasier sur «■ fca aideat, après être resté ea sOtmet replace de, etc. etc, il coaiBeBce a dire à haute voix, ea «vkciénat. ak! aje! etc., etc. (Qai ac sappotitus» nodats pedibas. Iffiifae Urdo portiao iaaactis, et la cippis joilâ Igaei Tatidaai reteaiis. cèai lie-tisBet per spaHaai, eic[^] etc., la dido f aitaï i aliA vace vodfmada: Oiaie.[^] dc[^] de)

Il est vrai que l'aveu, extorqué par la violence, devait être con-Grmé en pleine liberté de conscience hors de la chambre des tourments ; mais si, au contraire, on se démentait, on était rendu au supplice ; ce qui faisait que cette législation ne pouvait être au fond qu'un cercle vicieux, qui du bourreau ramenait au bourreau.

Je dirai quelque chose de plus, sans y mettre plus de chaleur qu'il n'en faut pour exprimer nettement la vérité. L'examen par la torture n'est pas propre à l'Église, je le sais; elle Ta trouvé dans le droit romain. Remarquez seulement ceci : les Romains avaient senti que la recherche des secrets de l'âme par la violence du fer et du feu était en soi une chose impie [^] ; ils avaient très-bien

compris, tout matérialistes qu'on les fait, que la corde, le chevalet ne peu-

Særo Arsenaië, page 272. Le bourreau serraut fortement, le pré- Teoa commence à crier à haute voii, etc., etc. (M inUtro fortiter premente, damare cœpit altâ voce, etc., etc.), page 271. Ces moU K retrouvent i presque toutes les pages de la sixième partie. Voyez d-dessos page 99. '•

' La loi romaine ne se fiait pas k la torture; car, dit-elle, c'est une chose incertaine, périlleuse et qui peut tromper la vérité. (Etenim res est fragilis et periculosa et qu» Terilatem fallat.) Digeste, lu». XJ.T1U, Ut IS,

Tent rien sur la pensée* Ânssi^ jamais Fidée re leur est venue, Ihéoriquemeat, d'appliquer c^e mode d'interrogatoire à un téoioiii libre, à im esprit émancipé, qui faisait, suivant eaXy partie de la société vi^^nte.

A qui donc appliquaient-ils la tortore? asx témoins qu'ils ne considéraient pas comme des personnes,à ceux qui ne s'étaient pas encoxe élevés à la vie spirituelle de Thomme, qui n araieLî pas encore ga^né, suivant eux, le droit de cité dans le genre humain^. Eh làsal que £ût TE-

> la tortare est le droit commim seulemect à ré2;iH àes »dafi. Toot l'esprit au droit mminel des Romaïss est U. Ced esî clâiremeot eipriné par le rescrit tténtâ, : Si ^MPlqv^ai, pnr » ^oos-traire à Im lortarr, se prétend boame libre, U s'est ^Mycnas de loi faire sabir li tortsre avant qu'un JQgeme&t ait déciof de soB eut. (Si ^BK, mt q«cstMde e» tca4«T lifcnenia «e drrst, l^rns Hadrit-tos rescipsit, non esse eas aalê U>r^mtmémmq^m hkaak judicium eiperïaiar ; Digtste, lib. XLTni, tit. 1& Voyez loot cr titre de

Q«ipjr»on/&vs; resclare seul renent à chaque firme. — Dans cer-
 taiDes causes crimiDeli es on met ob<^tacle à ralBraMiûaiy mtnt
 deseselares, pour qae, dit le droit romain, éevemms Màrmt. 3s
 néchappemt pat à la C»r«aff«. {Profp^xit fef ûfafor. me nmrrpii
 per mamvmit namemqmmmsUomi s^axIupatttMr: âdt ù là f wep
 f^ hftn if ea ■ Maamtlfî; ccr«iuiM|Be dirai pnestitait ialnqaeHi
 ■■■■■illBT

umlireat) ih'y^sfe, libw xa^ lil.9. Cbei iei ReMiiai» — ae troiw
 la tortare en a>çe que poar les seuls ef cl ares, ao i ^ weli éuît
 es^ yfée iaaie inira— ■ lilé ;cfe j» t joI« wekiaH, mi fmml cr«
 MmlÊm^ffrd farreaaTtfàj. BcaMia,deiJ>Brtlgrtdeiitoii«c,tâ.€jri-
 HÉhîdig qiftlciCMlafcs dKilafincs d Im !«—■■§■ aaiifcBlcadih
 f«x delà Balaie qu crie coatieBoi. » HooteiqpdBB, Ai la J

glise au seizième siècle? le voyez-vous? au lieu d'entrer dans
 cette voie du spiritualisme, de Féquité, que les Romains avaient
 entrevue ; au liea de distinguer, au moins comme eux, les accusés
 et les témoins, au lieu d'achever d'émanciper de la violence maté-
 rielle ceux que le droit païen avait laissés en dehors du droit com-
 mun, au lieu de^ suivre ce progrès marqué dès l'antiquité, que
 fait-elle? Je voudrais ne pas le dire; les paroles peuvent sembler
 dures , mais enfin je ne puis pas reculer.

Loin d'aflFranchîr tout le monde de cette torture servile, elle
 l'a^lique à tout le monde, prévenus, témoins, complices, serfs,
 bourgeois ou gentilshommes. A des esprits développés par dix-
 huit siècles de christianisme, elle impose la violence tortionnaire,
 dont les païens ûe voulaient que pour ceux qu'ils regardaient
 comme des choses. Combien donc, à ce moment, l'Église romaine
 n'est-elle pas loin de l'esprit du christianisme ! Elle était venue

pour émanciper tous les hommes de l'esclavage; «Ue fait rentrer tous les hommes dans la légis-

i^Jprtfde» lois),\iY vi, ch.l7.«Les citoyens d'Athènes ne poa-
▼•ienl être mis à la question, excepté dans le crime de lèse- ^jes-
té ; mais on ne donnait la question que trenle jours après la
condamnation. U n'y avait pas de question préparatoire. » (ibid.)

lation, dans Texceptioniioi de TesdaTe. Drmt matérialiste et an-
tiChrétien s'il en fut! égalité de la torture dans an monde de
serfs! Elle était venoe pour glorifier Tesprit, et maintenant elle
frappe le corps poar fiiire parier l'esprit; plus matérialiste que le
droit romain, elle est, dans Tinquisition, plus uniwersellement
païenne que le paganisme.

Vous comprenez par là le sens de cette pa^ fameuse où le
principal écriTain de la réactioa néo-catholique, H. de Haistre,
consacre le sacerdoce du bourreau qu'il appelle le b'en de
Tas»dation humaine. Ce n'est pas là une saillie intrépide d'un bel
esprit; c'est bien Texpressioa réelle du droit ecclésiastique dans le
Midi pendant les trois derniers siècles : c La terre aiûère, qm
n'est qu'un autel inunense, amÊumMemm imbibée de sang, l'e'-
chafaud qui est un autd, b toute» ces paroles sanglantes que je
consens à admirer, si l'on m'accorde qu'elles appartiennent au
culte du dieu Siva, bien plus qu'au culte de Jésus-Christ, ne sont
pas un jeu d'im^nation: elles rentrent scrupuleusement dans
l'esprit de la législation du Saint-Office.

U est certain que le bourreau est au commets cément, au mi-
lieu, à la fin de ces institutioD?;

il commence rinstruction, il la continue, il Ta-chève ; c'est le
personnage qui ne cesse de re-paraître et d'agir. M. de Maistre ne

le montre qu'au dénoûment. Pourquoi reculer? il Tallait le montrer pendant toute la suite de Faction judiciaire. M. de Maistre ne le dépeint qu'aux prises avec le corps ; c'est la moitié de l'œuvre ; il fallait le montrer dans sa lutte furieuse avec l'esprit, dont il faut qu'il devienne le confesseur et le verbe. Il fait crier l'innocent comme le coupable ; il est chargé de démêler, dans ,1e sang, l'âme blanche du juste et l'âme noire du criminel. Les juges, les prêtres sont muets; lui seul parle; il fait parler la chair, les os, les entrailles. De ce langage des entrailles déchirées il tire à tout hasard les auspices de la justice de Dieu. C'est le sacriGce païen «de l'homme vivant sur l'autel de Jésus-Christ: voilà ce qu'il fallait oser dire.

Je n'accuse pas les individus, les corporations ; je montre seulement comment les principes s'enchaînent. Ce code de l'Église a été l'idéal de la législation criminelle, aussi longtemps que la société est restée exclusivement catholique et romaine; il était impossible qu'il en fût autrement.

On s'étonne de la cruauté des lois pénales du moyen âge. Comment ne voit-on pas, qu'aussi longtemps que la société civile a nié, en principe, l'esprit d'examen, il lui a été impossible de l'appliquer sérieusement à un cas particulier de sa législation? À peine si elle admettait la possibilité qu'elle pût errer. Comment aurait-elle commencé par supposer que l'individu pût avoir raison contre elle? De nos jours, il est de bienséance de médire de l'esprit d'examen et de recherche. On s'apitoie sur le doute qui a saisi le monde ; on se fait de sa propre tristesse un manteau de parade. Laissons là cette lâcheté de cœur ; sans nous laisser amollir par les ruines, regardons où est l'Église vivante.

C'est précisément cet esprit d'examen et de doute chrétien qui, passant dans la loi pénale, a changé ce qu'elle avait non pas seulement d'inflexible, mais de barbare. Sitôt que la société, sortant de sa prétendue infailibilité, a senti tout ce qui lui manquait dans l'idéal de la justice, elle a compris qu'entre elle d'une part, et un homme, un accusé de l'autre, il y avait une égalité fondée sur la dignité d'un esprit immortel. Dans ce duel que l'on ap-

pelle le jugement criminel, au lieu d'écraser le prévenu tout d'abord et de ne lui laisser ouvrir la bouche que pour se condamner, elle a voulu rinvestir de sa propre puissance. Elle lui a donné pour se défendre les mêmes garanties que celles qu'elle possède pour accuser. L'individu comparaît comme son égal; Tune et l'autre discutent; Dieu prononce par le cri non plus du torturé[^] mais de la conscience humaine. Voilà le changement apporté dans le principe de la loi.

Or, cette révolution morale de l'esprit contre la force, ce développement du droit chrétien est-ce un concile qui l'a provoqué? est-ce le Saint-Siège? Non ! c'est l'Angleterre hérétique, c'est l'Italie suspecte d'hérésie dans Beccaria, Filangieri, c'est la France philosophique, c'est la révolution, c'est tout le monde, hors l'Église romaine qui persévère, au moins de nom, dans le droit païen de l'inquisition. Par où se confirme ce que j'ai montré jusqu'ici, que la société laïque qui a fait pénétrer avant l'Église le génie vivant du christianisme dans la science et dans l'état, l'a fait pénétrer aussi dans la loi civile. L'Église suit ; Electre emporte Vurne vide de l'éternel vivant.

Le premier signe de cette nouvelle insubordination[^] c'est qu'elle se tourne contre l'esprit qui l'a créée. Il ne suffit pas que l'Église méridionale perde l'instinct précurseur du Yrain dans la science et

dans l'histoire; il arrive à ce moment quelque chose de bien plus étrange; elle finit par méconnaître la sainteté elle-même. Comment parler assez clairement? Obsédée par le génie de sa création, par l'inquisition[^] ses propres saints lui deviennent suspects.

Dans les temps où elle était pleine de vie, elle reconnaissait, elle saluait de loin Tauréole de ceux en qui Dieu habitait. Jamais elle ne se méprenait à cet égard. Yoye[^] l'histoire des apôtres, des premiers pères. L'approche d'un homme de Dieu les fait tressaillir; à sa physionomie, à son accent, tous s'écrient : c'est lui, sans l'avoir vu jamais. Et maintenant, chose prodigieuse, l'Église semble avoir perdu ce tact sûr, que j'appellerai le sens du divin; elle voit sous ses yeux de grandes actions, de sublimes caractères, qu'elle canonisera plus tard; en attendant, au lieu de les proclamer, elle les condamne. Tout ce qui sort de la vie ordinaire, tout ce qui nait du pur héroïsme, la déconcerte; c'est un semblant d'hérésie.

Gomiquent se fait-il que les miracles de Tertullien que le seizième et le quinzième siècle n'ont pas laissé d'enfanter, n'aient d'abord inspiré que sa colère? c'est que ces grands cœurs vivaient dans une région supérieure à celle de l'Église italienne, officielle. On voulait bien les vertus calculées[^] composées du jésuitisme; c'est là ce que l'on comprend, dès l'abord, à merveille; mais des vertus sans habileté, sans fard, sans arrière-pensées, ces grands coups d'aile de l'amour divin qui surmontent la terre, tout cela paraît d'abord redoutable. N'est-ce pas une innovation?

Voilà pourquoi saint Philippe de Néri est d'abord interdit; on lui refuse les sacrements; il est presque excommunié pour trop de pureté.

Malgré ses liens officiels et de parenté avec le Saint-Siège, que de clameurs contre saint Charles Borromée ! Saint Jean de la Croix, cette âme parente de Tuteur de l'Imitation, a beau s'immoler chaque jour dans la ferveur de l'orthodoxie la plus éclatante ; cette lumière trop vive éblouit l'Église ; le nonce du pape le fait jeter en prison.

Louis de Léon, l'éditeur de Sainte-Thérèse, est le poète le plus soumis de la chrétienté. Son génie est celui de l'obéissance. Mais c'est un

poète inspiré ; il voit au fond à la christia- Mère ; Il chante avec l'âme de saint Pimlin et de saint Augustin ; cela ressemble à l'enfant d'Adam, à l'âme des cardinaux Bemix, à l'âme de l'Église ; cet élan sublime, n'est-ce pas une hérésie ? Mais je jette dans un cahot, il y passe cinq ans. Il en est de même de saint Jean de Ribeira.

Comment n'eût-on pas été effrayé de sainte Thérèse ! le moyen pour les princes de l'Église, de voir cette femme de feu sur ces hauteurs d'innocence ! Sainte Thérèse, poussée par le souffle d'en haut, est l'idéal de ces vierges fameuses de Murillo, qui remplissent l'Espagne. Vous auriez pu en trouver ici au moins les copies. Une tempête divine la promène sur les nues ; Thérèse de l'Éternel passe dans ses cheveux ; le disque de l'incantation est sous ses pieds ; dans son regard elle aspire sur l'abîme tout l'amour du ciel et de la terre. Tant d'émportements vers les choses d'en haut, n'est-ce pas un schisme avec qui veut s'enraciner de plus en plus dans les choses d'en bas ? il faut se débarrasser de ce péril ; voilà la première pensée. Sœur de Luis de Grenade, de saint Jean de la Croix, de saint Jean de Ribeira, le jour vient où sainte Thérèse est persécutée à son tour par l'autorité ecclésiastique-

tkjoe ; eUefinîl par s'écrier ateo dése^K^ir : « Il est temps de
ntms délivrer de ces booned ifiteiH lions qui déjà nous ont coûté
ai cber I »

Qu'est-ce que cela signifie? c'est nn dé^ signes les pltis
étranges du monde moderne^ et, vous l'avouerez» le plus surpre-
nant des schismes. Lc^ saints obligés de se délivrer de leurs im-
moes intentions I L'Église qui se frappe elle^ même et ne recon-
naît plus les siens \ Elle né revient à eux, que lorsqu'elle est aver-
tie pat les sentiments et la fidélité de la ibule. Le mcmde la ra-
mène à TAen ; ce n'est plus elle qui j conduit le monde. EHe veut
Ôtre sauvée^ comme toutes les choses de la terre, par â&S com-
binaisons, on^ tout au moins, des vertus politiques; semblable à
ces gouvernements qai^ même dans le danger, ont peur de l'ent-
bousiasme de leur premier j^incipe.

Quiconque lui parle de l'bérolisme, de lasain^ leté des pre-
miers jours, et veut le& ramener, commence par passer pour sns-
peet. Gela même est arrivé à Ignace de Loyola ; quand S n'étaft
qu'un emxite, l'autorité ecclésiastique le prend pour un hérés-
iarque ; plus^ tard le politique à nkcketé le saint,

L'Église italienne, d»8 la suite de sdn fns^

fmre, a passé de l'époque des apMrs à ceDe des saints, des
saints aux docteurs, des d»ctais aux légats» aax nonces, ans
princes de l*Église ; est-ce cette dernière ^mqae dipknEitique
qu'elle Teol faire étemelle?

Une situation si extraordinaire a pndidiU dans Fenceinle
même de la foi, mi résnUat q^iâ ne Test pas moins. En lace de œ
^imiiinffUiB eoclésiastiqney qm héâte et a pwn son éldiley je
Tois se former des tentatiTes de réforme que je pois ^>peler

désespérées ; ces tires poar écbai^r à llnflnenoe partent de la France catholique; Fane est cdte de Rancé, l'antre est Pùrt-Ropl.

Dans tontes les deux je distingue le mAme principe : à Pèrt-Boyal comme à laTrappe, ds solitaires d'une espèce toute nou-TeUe, tds que la papauté n'«i avait jamais tus de semUaUes. Prè-tez-môî Totie attaiiion sur ce point, qdi estdédSiC,

Qu'aiaient été, jusque-là, les solitaires, 1b anadwrèleSy dans le monde catholique? des hommes qui, du fond de leurs grottes, restaient etk communion intime aTec rÉglise risiUe. Ik recnâl-
laient, ils amoncelaient esa leurs pensées dans la sditude; et.

ils sargissaient dans le gouvernement de TÈglise-, l'anachorète devenait pontife. Du fond desThébaïdes, saint Antoine repa-
raissait au milieu d'Alexandrie, saint Athanase au milieu du concile -, ils rapportaient les méditations du désert à la source commune. La majesté, l'inspiration de la solitude n'étaient pour eux qu'une préparation pour approcher ensuite d'une inspiration supérieure, déposée dans le corps du clergé.

Telle est l'histoire de tous ceux qui ont fondé le catholicisme. Les saint Grégoire de Nazianze, les saint Bazile, les saint Ghrysostôme, les saint Augustin, ont commencé par être des ermites ; ils quittent plus tard celte communion avec l'invisible pour entrer en communion de chaque instant avec l'Église visible. Ils n'étaient qu'ermites, ils deviennent prêtres, évoques, pontifes ; de plus en plus ils tendent à s'identifier avec le pouvoir du clergé ; et il semble qu'en entrant dans l'Église ils entrent davantage en Dieu.

Maintenant, c'est tout le contraire qui arrive. Voici le saint du siècle de Louis XIV, le grand M. de Rancé I II vient dans sa jeu-

nesse à Rome ; il voit de près le sanctuaire, il touche de ses

\ le principe de la théologia ibUesne; il entre dans Tintinuté de la papauté; et apièi cela, qael est le cri qoi loi échappe? Ak! ce cri eiqdique tante la suite de sa ^1 «Bene, écritc il, m'est aussi peu supportahle que la otmt c me rélait autrefois. » C'est-à-dire que tigt à Th^ue Bmne se défiaitdes saints, i ce sont les saints qui se défient de Rome.:

suiTims.

Bancé s'éloigne; toute cette ardeur chrétiiaf n'est ecMisîdérée par les cardinaux et le Smnt- Siège que comme une singularité de gentilhomme^une furie française,/kria/raaMif»dîiealils en souriant I Laissons-les raillereette âme intrépide; pendant qu'ils souriait, elle m malgré eux, fimder le dernier ordre du romain, celui qui exprime, avec une] immense, la tristesse immise de la j del'Ëglise.

n Ëiut savoir eàRa ce que signifie ce funél^e des amstitutions de la Tra|qpe; qu'elles ont résisté au temps, à la nature, ce n'est pas seulement rceuTre de la fiinUisie Jun grand seigneur.

Quel étrange ^ectade I pendant que le dogê «e liante de sa re-natKanca, teid d»:

^idfittféot dan» là mort et dans la dfeolatioi^ plus avant qu'on ne l'avait fait dans aucun temps. Os célèbrent avec une inexorable tristesse des funérailles anticipées. De qui ces hommes fii«* nèbres portent-ils le deuil depuis deux siècles? Frire, il faut mourir j à qui cela s'adresse-t-ilT Qael est le mort qu'il faut pleurer arec eux» sans s'arrêter jamais? Est-ce le monde? Est^ce

rÉglise? Est-ce l'un et l'autre? il y a là un mystère qu'il (àut connaître !

Ce qui distingue les nouveaux saints, et en particulier Rancé, c'est une répugnance incroyable pour entrer dans le clergé officiel. L'idée d'un couvent régulier lui fait horreur et lui fait frocard, s'écrie-t-il avec défaillance. Que veut donc ce grand cœur qui oppose à la pété du jésuitisme la loyauté de l'ancien géant^{**} l'homme français?

Il est, à l'égard de l'Église, dans la situation (À les anciens anachorètes étaient à l'égard du monde ; il la parcourt des yeux ; il ne trouve pas en elle un seul abri assez pur pour s'y arrêter. Ici, e là, il veut en quelque manière fuir l'Église elle-même, comme les autres fuyaient la na-»

ture et le monde; il veut que son ordre soit dans l'Église comme s'il n'y était plus ; le

moyen pour cela est de s'enfermer de ses mains. ' Solitude incomparablement plus grande que celle de tous les anachorètes, de tous les ermites, de tous les cénobites du moyen âge ! car ces hommes n'étaient isolés que de la société civile et de la nature ; ils restaient en communication perpétuelle avec l'Église. L'autorité canonique, la tradition vivante, le Saint-Siège, le mouvement de ce grand corps universel tenaient aboutir par cent chemins invisibles à la porte de chaque monastère; Rome retentissait dans chaque cellule. Mais ici, dans ce sépulcre de la Trappe, des hommes ont élevé barrière sur barrière, pour se tenir séparés, comme d'un bruit impur et terrestre, même de la Voix de leur Église. « Je me suis soumis, dit Rancé, sans avoir de liaisons avec personne, parce que j'ai cra qu'il n'y en avait point qui ne fût dan-

gereuse[^]. » On demande quel est le principe de cet ordre des trappistes dans ses rapports avec Rome; par ce que je viens de dire, il est aisé de voir que ce principe est le désespoir. La signification de Rancé, sa valeur dans l'histoire du christianisme, c'est d'avoir senti, à la vue de l'Église romaine, des douleurs et un effroi qu'elle-même

ne pouvait plus sentir ; sa grandeur est d'avoir trouvé ces douleurs inguérissables*

Avant lui, les législateurs de tous les ordres avaient eu toujours pour but formel de fortifier l'action générale du clergé; il y avait là un grand fonds d'espérance , de confiance dans l'avenir ; on voulait s'associer au mouvement de vie et de tradition.

Dans l'ordre des trappistes , vu dans sa profondeur, l'idée première , la pierre de fondation, c'est que la tradition est close, que dès lors il est inutile de rester en communication avec elle, que le livre est fini, que la vie de la catholicité romaine est conclue, qu'il n'y a plus lieu de tourner la page, que tout est dit, consommé[^] c'est-à-dire, qu'il ne reste plus rien à faire que des funérailles. Recueillez les paroles qui échappent à Rancé ; on le sent saisi de frayeur à la vue des maximes, des moyens, du machiavélisme religieux[^] que l'Italie met en œuvre pour sauver l'Église italienne ; tous ses discours aboutissent à ceci , que Von verra dans peu une désolation presque générale. Ce pressentiment de désolation dans l'Église devient chez lui le principe même de son institut.

Que peut-il y avoir de commun, dit-mi, entre cet établissement de moines et l'Église moderne dans l'état de sa renaissance? C'est un anachronisme que cette image permanente de deuil, cet habit de funeste augure , ces lamentations vivantes de-

vant le portique de SaintiHerre. Pourquoi se déchirer la poitrine quand tout prospère ?

Pour moi ,* j'imagine, au contraire, que cet institut d'épouvante et de repentir est tout ce qu'il y avait de plus convenable à la situation, non apparente, mais réelle de l'Église nHnaine. Pendant que la papauté et le jésuitisme , les Innocent X, les Alexandre TD livraient le Christ à Machiavel, il fallait bien qu'il se trouvât quelque part des hommes inconsolables pour pleurer éternellement cette chute. La craie de bois des trappistes expie jour et nuit la croix d'or des cardinaux; Rancé expie Loyola. L'on est la conséquence, et tout ensemble la contradiction de l'autre.

Chose nouvelle, un saint établit un ordre, comme un signe prophétique de mort, à la face de toute la catholicité. Jérémie le prophète s'était couvert aussi d'un cilice et de cendres à la face de Jérusalem; et nul n'avait compris cet

avertissement] un autre \ont il avait brisé un vase en éclats devant la Judée. Rancé fait quelque chose de semblable; il donne à son établissement la figure d'un sépulcre étalé devant l'Église visible ; et l'Église ne le comprend pas.

Ses cénobites creusent chaque jour une fosse ; on croit que la fosse est pour eux, que cela n'a pas d'autre sens ; et l'on ne voit pas que le dernier des ordres porte d'avance le deuil de tous les autres ! on ne voit pas que cette fosse prophétique s'agrandit chaque jour, d'une manière surhumaine, sous la main de ces hommes, pour contenir, à la fin, toute la vieille société que la révolution française y jettera bientôt !

Les trappistes ont survécu à tous les ordres, comme le fossoyeur survit aux funérailles ; encore à présent, sans être émus

d'aucune des passions de nos jours, sans se mêler en rien aux agitations de l'Église, ils restent froidement debout et impassibles, comme le génie de la mort ; et la fosse qu'ils n'ont pas cessé de creuser, crie encore, appelle encore celui qui doit la remplir. Ces cénobites, tels que leur instituteur les veut, n'ont plus rien du moi humain. Signes vivants, figures prophétiques de désolation dans l'Église, laissez en paix ces Jéré-

WES Kiodeffiies, cowerts de cfliee rt de cordif»j pâtrler à la Jérusalem moderne Imr kmgage maelj jasquli ce qxi'eiifim ils soieikt compila.

CàT ils mèneal le demi non à ^easrmémesy nuis d*ane époqae. Cet ordre de fossoyaus est la irifante oraisoD fnnèLre de tout ce qui dans la chrétienté n «si pâs immortd.

Si telle est la si^nûficatioa la plos prolbibie de la Trappe, d*aatre part^ Pûrl Rojal est une seconde teatatÎTe de la France cathc^ique poor se dérober à Rome; espli«^onâHDOos«

Je Toïs s'élerer loin da monde de Lo'iïs XIV un asile silencieas» consacre à la prière et à Li pénitence. ?(al éclat extériear; nul efiort dTlârbîleté. poor attirer à soi. On possède le plus grand oratear da temps ^ ; cmi pourrait séparer de son éloquence pour appeler le monde; qe lui impose silence? et Ton choisit pour Foi-gaoe de tous le moins éloquent de tous '. Le parfum de sincérité qui s'exhale de lui-même de Fort- Rojal est le seul charme qu'on se permette.

Attirés par cette odeur de Tenté, je TOts arri- Ter d'abord ea ce lieu des honmies qui m^

semblent pleins déjà de la Tie chrétienne. Saint- Gyran, Le- maltre, Singlin me retracent la pénitence des anachorètes des premiers siècles ; je respire quelqac cho^e de la vie des solitaires de la Thébaïde, en même temps que j'entends au seuil le murmure du grand siècle. L'un après l'autre, Pascal, Nicole, Àmauld, Racine, cèdent à ce prestige de sainteté ; ces lieux deviennent comme sacrés pour moi.

A chaque moment, un groupe se détache du dixHseptième siècle et vi^it se renouveler dans cette société sainte. Au milieu de la splendeur de Louis XIY, ce point de la terre m'attire de plus en plus ; j'y reconnais l'imitation de ce que j'aime le mieux, de ce que j'ai lu le plus souvent dans Saint- JérômOj dans Saint* Augustin; en dé* pit de ce que l'on appelle l'orgueil de la philosophie, je me sens touché par tant de piété, de sainteté réelle, qui contraste même avec le faste d'austérité de la Trappe. Je veux moi-même suivre ces groupes ; je m'attache à leurs pas, je m'approche de ces lieux bénis ; au même moment, je vois la main de l'Ëglise qui s'étend et vient, avec une violence incroyable, renverser à mes yeux cet asile, chasser ces pénitents, tout détruire jusqu'à la dernière pierre, arracher de

tom 1m Mrps dei nititt «I Its jeter ae wbL Que tout Mit nsé et extirpé, crie me toîk de colère ; c*Mt celle da SainlnSiège :

r/ CeU ne MmUe iu

em Mmt lemrenéM ; Maii m MBge ot m comtraire m «(u'il 7 a de pin léel diBS le fix-eeptièmeM fiècle«

Dms cet éloiuiMeiit, je derdM à déeottttir la cause de celte fñirear; «lee on pm d'Mtn* tÎM* je Im tFMte biemôt.

est certeiBy eâ effet, cpie povr Uka[^] f n k k tMle[^]poianiiiM dé RcMe, feBe qM k eencik de TrMte et k jéraitinie Tmit cMtsli-taée« je m'entraroki pMr d» ckiétiens, [^]*ae Mêle ipok; c'eet cdk à kqe[^]e Forl-IKiml t été pooné ausi natardlement , ansn iirae[^] ciUeiMnt qae Luther. On s'étoniie qae Foi et l'eatre al<mt prockmé, atec le néant de riMTtiiie, evee FeiioIjtion da libre arintre, k dei[^]etisnedeDiea; etronneToitpas que ce détour était le seul pos-nUe pour 8*éMaadper.

n tAhit pear échapper aa pomtoir aoeabfaat de l'Église, loi ep-poser im pootoir plus aoca- MâBt; il Cdkit, en goelqne sorte, exa[^]génr k ptthaance de IMeu[^] pour £dre pUir et aa-

iitiler la pnispaBce du prêtrt. ta tyrcmnlê d« del était un moy[^]Q de Bd soustraire à h tyraniie de la terre. C'est la maxime des réformatmf 8 , c'est aussi celle de Port-Royal : Dieu fsdt tout, par sa seule volonté \$ l'homme ne peut rien, n'est rien, ne fait rien. Ne voyet- Tous pas que ce principe contient en lui-même, pour dernière conséquence; la diminution ou plutôt la démission du prêtre? Qu'est-il besoin de lui, si tout se fait sans lui. Tout ce que Lutlier donne à IHeu, il Tenlève & I*Église. Ces maximes s[^]enchatnent pai[^]itement, loin de se contredire, comme on le pense.

Oui, les choses en étaient à ce point au seîième siècle, que l'homme, pour se dérober au pouvoir absolu du Saint-Siège et de llSglisé e[^]fférieure, n'a pas trouvé d'abord d'autre voie que de s'engloutir, de s'abîmer lui-même, de se précipiter dans les profondeurs de Dieu. Voilà par où il a pu échapper. Toute autre issue était fermée.

Qu'ils en aient eu conscience ou non, c'est là ce qui feît le fond des grands hommes de Port- Royal. Écoutez le bon génie du lieu, Saint-Cyran; il explique en termes parfaitement clairs la cause de tant de persécutions : « Tai été longtemps

€ prisonnier pour cette vérité^ qa'il dut qae € INea change le oocar le premier et le renTerse,

< avant qae le prêtre entreprenne d'absoadie

< r&me. » Yoos Fentendez; il prétend donner à Dieu la pré-séance sur le prêtre ; c'est tout U contraire de Rome moderne, qui partout dimne au prêtre la préséance sur Dieu. Il part da dedans, de Tintérieur, de TinTisiUe; Rome, au contraire, veut partir du dehors, du visible, de l'extérieur.

Je renc<mtre ainsi deux voies qui s^ouvrent, représentées Tune par les Exercices qiiritnds de Loyola, l'autre par les Lettres spirituelles de Saint-Cyran. Dans l'une, je suis un instrument muet entre les mains d'un instructeur. C'est h voie qui est glorifiée par l'Église. Dans l'autre, je suis mis face à face, solitairement avec Diea, le principal conducteur des Ames. C'est la vimc qui me semble mener les grands cœurs; c'est celle qui enfante Pascal, Nicole. C'est celle qd est condamnée.

A véritablement parler, voilà deux catholicismes diflerents. Dans cette alternative, lequd suivrai-je? Dans le premier, je vois à chaque ligne le pouvoir de l'église visible mis en sosj^cion. Sur dix mUeUe\$,pQ\$ «n.^ Qui dit ceb?

c'est encore le saint du jansénisme^ SainlrCyran. Et dès lors que devient l'éclat» la puissance extérieure du sacerdoce? Dans le second catholicisme, au contraire, dans celui de Home, je suis, il

est vrai, avec l'autorité, avec le gouvernement officiel ; mais que devient l'Église invisible ? que deviennent ces maximes toutes spirituelles des premiers pères, l'esprit intérieur de saint Augustin? n faut, avec Pie V, Grégoire XIII, con^ damner ce que les conciles d'Afrique, d'Orange ont proclamé, c'est-à-dire renverser dans les. temps nouveaux ce que Ton a édifié dans les anciens. Après cela, le prêtre, toujours présent, me cache le Dieu intérieur.

Voilà^ en toute vérité, ma situation. Que reste-t-il donc à faire? Si je m'attache à Port- Royal, j'ai pour moi les premiers temps de, l'Église, et contre moi les trois derniei^Biècles de la papauté; si je m'attache à Rome, j'ai pour moi l'autorité des temps nouveaux ; mais j'ai contre moi, il semble, tout l'esprit de l'antiquité chrétienne !

Le clergé se défie des saints, les saints se défient du clergé. C'est le résumé de tout ce qui précède. Entre ces deux Églises, quel cheminprendrai-je?

qn tfa m d'atane leaiBcerlitadasctlfliëA-

chiiCBenti de nuire siècle, qui savez que mm

M parioM pas ici de pamUes èhosespflvr Mbe

anoasBeat, mais que neos clierdionB la aeak

vérité; vms le aivtjr de la peuée, voos qn

ÿsjet aajemdlpii distiBctemait dans le fini

dacet ditne qui vous Posait ptfir, que fint-l

fine? Car void, après deox siècles, Fliérifa^

que feus mes ares laissé. D'an cAté TÊ^Sx di
 n<fi; elle est tOQjoars debout; mais près d'elfe
 est le génie de la mse que tons avez fir^pé. B
 eonoM Tons aves refbsé d'entrer dans celle
 alliance lorsqu'elle n'avait pas porté tons ses
 fruits, fl m'est encore pins impossiUe de ■£
 rendre à elle, anjenrd'hoi qu'elle les a poiléi
 teos. Je pourrais peut-être troorer la paâ| ft
 ok vous l'aYes trouvée rous-même, dans cetfe
 église lenourelée du désert de saint Jértee et
 desaint Augustin. Mais cetfe Église oà TOUS aiaa
 obtena le repos, elle est maudite ; cette maisos
 sainte qui tous avait sauvé de vous-mèioie et
 du monde, die est rasée comme une maison de
 souillure; vous j êtes entré conune dans b
 port; et vous êtes entré dans l'interdît. Bivba
 part le jésuitisme flétri par vous, de Fantn
 Pb?t*Ro|il flétri par Romet iaUt est r<lt«nu^ tîve où vous
 OiOus met laissé.

Que dirai-je donc daM une si étrange sltiiâ^ tion? Je dirai que
 le Christ Mutbrûi^^u n'est pas le Christ qui embrusse le mende»

Je dirai que l'Église romaine italienne n'est pas toute seule
l'Église universelle; et puisqu'on ne me propose d'autre alternative
que le jésuitisme ou le rattachement je dirai que je suis obligé de me
frayer une voie qui ne soit ni l'un ni l'autre» ni le jansénisme ni Rome ni Pétro-
Rome*

Ce n'est pas moi qui parle, Monsieur, Je ne me suis mis pas si aisément
en soie \ c'est la fin du dix-huitième siècle et tout le dix-
huitième siècle tenait ce langage. Le catholicisme s'était déformé
lui-même. L'Église extérieure était renversée par le Pape, l'Église
intérieure par elle-même; la direction spirituelle qui jusqu'alors
avait conduit le monde disparaissait. Dans le règne de l'Église, il fallait
arriver à l'immortalité d'une issue on l'emportait dans la fosse de
Rancé. La terre avait besoin d'une autre papauté; nous verrons bientôt
quel fut ce nouveau pouvoir spirituel, qui remplaça en un moment tous
les autres. Cette papauté irrésistible.

qui s'effrita par ses contradictions sur le

Saint-Siège désert de l'humanité, pendant le dix-huitième
siècle, je prax déjà la philosophie.

Elle n'a besoin que de paraître ; le siècle se soumet sans
murmurer à ce nouveau pontificat de l'Esprit, parce que, sans une
figure nouvelle, on reconnaît les manières de la puissance an-
cienne, qui jusqu'alors avait remué le monde.

Ceci consacre d'avance la légitimité de ce siècle; il a, non pas
renversé mais débordé l'Église; il n'a pas bouleversé les temps
comme un usurpateur. Ce n'est pas un siècle de révolte, qui se
meut, sans bruit, à la lignée des siècles chrétiens. Non; il a hérité
légitimement de la mitre et de la triple couronne que l'on ne por-

tait plus asseĩ haut dans Bmne. Il a héalé légitimement du IKeu
rivant; c'est par lui que, malgré la défiillance de l'Ë£^9 il n'yapa-
seĩ d'interrègne dans le royaume de l'Esprit; mas n'anticipons pas
aujourd'hui sur ce grand sujet; résençons-le dans son entier pour
un antre UMMuent.

SEPTIÈME LEÇON

L'ÉALISB KOHAiffB BT LA PBILOtOPBIB.

Dis-hniUtoie siècle.

5}QlDi8i4.

L'Italie a eu, deux cetfts ans avant nous, son dix-huitième
siècle. Des talents éclatants, une hardiesse incomparable, un zèle
de martyr chez quelques-uns, tout cela reste inutile. La société ne
répond pas à cet appel ; on rencontre dlntépides chçfs d'écoles ;
il ne leur manque que des disciples* La persécution, ce charme
des forts, n'attire personne de leur côté ; nulle popularité ne s'at-
tache à leur nom. Après ces premiers combats, il est certain que
l'Ëglise, qui continuait de craindre l'hérésie, dut penser qu'elle
n'avait rien à craindre de la philo-

IT

n faut qn'il jait une raison s^iense pour qw ce grand cri d'indé-
pendance n'ait pas tronfé d'écho. L'inquisition elle senle ne l'ex-
pliqocrait pas. La Térité est qoe Cesalpini, Pomponatio, Patrizzi,

ces grands esprits précursors, pour mieux échapper au catholicisme romain^ s'étaient placés en dehors de l'esprit même du christianisme. Dès leur premier élan, ils sortaient de l'enceinte de la société moderne. Abolissant dans leur pensée les seize siècles du monde chrétien, comme un rêve subtil, ils se rattachent immédiatement à la philosophie du paganisme. Ils continuent avec génie Héraclide^ Parménide, Maton; ils le devinent citent d'Akgattdtie; mis dans ce mouvement nul autre, hon de km t^ipe^ le monde les perd de vue; égarés dans le passé, la société d'aujourd'hui ne les connaît pas.

Ajoatei qu'il se privait du rhiriiniMM ^ ils se privaient d'une supériorité certaine. C'est évident, quand des abstraits en passaient aux théories politiques. Ne voulait-on admettre du génie chrétien, tenait de cette école^ Machiavel, Sarpi, Pteuta^ mènent à nier le droit; ils l'ont faite. Ce résultat pouvait paraître mérité; il était incapable de conquérir Te

la popularité. On s'attendait à voir ces fuUieUtei restaient en principe inférieurs à rigUse l'ordre. Dès lors» ils étaient beaux s'agiter; Us armaient le passé glorieux contre «A présent l'air; tout glorieux qu'était ce passé» ce n'était pas pour lui que le monde devait s'ébranler.

Lorsque cette première explosion de respiration philosophique eut sa spontanéité épuisée^ on vit dans le midi une autre génération de penseurs; hommes déconcertés^ qui rachètent chacune de leurs hardiesses par une concession. C'est Vanini^ c'est Paruta. Le premier, que Rome brûlait comme athée, passait pour fima-tique en An^leterre } quant à Parula, imagine un Machiavri, dont la phrase altière a été disloquée et exténuée par la crainte de l'inquisition. Il enveloppe sa pensée dans les plis et les replis de

son langage stoatorial, comme un poignard dans uè manteau de Venise. A la fin de son ouvrage, lorsqu'il a suffisamment commenté la raison d'État et les précautions ombrageuses du g&iic décrépit de la ville des doges, pour racheter tout cela il tombe à genoux, dans le dernier chapitre; il fait devant ses lecteurs une confession publique^ Mte de compoticttoii dédamatoire.

finît wons h terrrar de FÉglise Fédât de la philesopliieaai seizième siècle. L'esprit de MacliîaTd à gemux se frappe la poitrine et prie da beat des lèvres; ortie prière dore eocatt.

Si la ^ûlosoφie française sa dix-Initième siècle fût rentrée dans cette voie amb^jaê, certes, die eût épnaué le même sort; le i ne se serait pas émn poor die; die fit toat le contraire. Gomment ceb? GUe montra an monde nne idée sapérieoie à cdie de l'Église; et an même mmnait l'Église se seiâ frappée par des armes qn'die ne posséddl phL EUese troa^afiice à&ceaYecenne-paissancefDCi niant tontes les formes* toutes les sectes, tosk les Églises particolières, et en qndqoe sorte k christianisme YisiUe, reumait pourtant eeal ya dej^usTiiant dansle diristianismey VtsfàL

Tant qu'on a^adt opposé à l'Église une antre Église, protestante, grecque, ja niste, la première airait pu saisir sMiadvosaîiey résistwâses coups ; c'étaientdesforcesdemtee nature; il y avait pour cda une traditioa de controYorses qui pouvairatt durer indéfinineat Si l'on était attaqué, d »tre part on avait prise sur un omemi delamûne&mille;dco Églises s'entre^dioqaaiient; djesdisputaienta^

leurs formes. Mais toici un adversaire tout nonteau; le fruit même du christianisme, l'esprit, Fâme, quiy développée, affran-

chie des formes, se retourne à nu contre le principe même des formes ; le corps du christianisme est d'un côté, l'esprit de l'autre. Jacob est assailli dans les ténèbres par le lutteur invisible, invincible, insaisissable. C'est le combat de l'Église et de la philosophie au dix-huitième siècle.

Allons plus loin : sans sortir de la tradition des sociétés chrétiennes , cherchons la signification de cette époque. N'y a-t-il rien eu de semblable dans l'histoire? Les monuments de l'Église elle-même ne peuvent-ils pas nous montrer comment la Providence s'y prend, quand elle veut communiquer à une société une nouvelle effusion de l'Esprit de vie ? ne pourrions-nous pas rattacher ce grand siècle maudit à l'histoire sacrée ?

Ce qu'on lui reproche le plus, c'est de s'être soudainement isolé de la tradition de tous les siècles ; or il est des temps où cet isolement même est d'institution divine. Soyons plus clair.

Quand les Hébreux, pour entraîner après eux le reste du monde, sont prêts à recevoir le baptême et l'esprit d'avenir, la Providence les en*

Uf^ à la vallée et au iikl» d'Égypte. BUL^ coodnit quarante ans dans le défilé ; là, le peuple prophète reçoit l'éducation de FaTenir. Cette folitude devient Tère de sa renaissance; sûtôt ^il est renouYelét il Tabétir la société fiaue. De ttéorie, le dix^vitèniè siècle, tout en»

tieri est arraché à saî^ée d'Égypte; fl j derrière loi ce qu'il a adéré; et les le pearsoîTent pmdant ptes'd'une journée. H est entraîné à l'écart par cmx <pâ le eendnisent (Test, si irons le vooles j nn désot ; aet les iasli* tatiensy les contâmes, les coites ntees» test es qoi abritait le pssé, s'écîMle. Une p^ de la mer s'est reti-

rée ne paraît pas pins déivaslée; t'estnn désert, mais plein des miracles de Fin* tdligence. fl y a des éclairs qni s'alfansMt à l'horion ; ils montrent lediemin. L'I deme reste lé^ Imn de la Tîteitts ancan intermédiaire, en face de la rmnsi» ds l'âme; il reçoit, en quelqae sorte, la rénsllilîM et les tables de la loi de l'Esprit pnr ; sosi ééneation, dans le silence de tons les antpee siècles, est si lbrtement condnité qn^ nepomn Jamais être entièrement rassaispar le génie di passé;, à la fin il quitte cette solitsrieponr Ite* der la nooreile dté.

him, le 4is*htiitièiie siècle art la migratiot iu moflde moderney poor passM^ <}'oiié ferma sociale à une autre ; ce n'est paa Mtitement «ne époque, c'est une ère.

Mais cette ère ett celle de l'impiété \ Doute^ seepkisme^ génie du tide, de la seosation, que saais-Jel il est aisé, du haut d^une orthodoxie k» boriense, de Jeter ces anathtoies contre cette épdaqe. Reste à voir ce qu'il y a de fondé dans celle inter<Uction.

L'avenir est toujours sceptique à l'égard du passé, puisqu'il s'en sépare. Évidemment, h éa*huitième siècle a cessé de croire en beaucoap de choses; mais il est également certain que le fond de ce siècle est une foi universelle à ce qui! y a de plus important dans Phéritage du christianisme, je veux dire, i la puissance de l'invisible, de la pensée.

P^r là, s'unissent tous les hommes de ce temps ; le souvenir de Tun appelle presque nécessairement

rement Tautre.

Quoi donc! ils ont contre eux d'abord toutes les puissances de la terre ; ils entreprennent de tout changer, non pas même par une association régulière , mais par une rencontre fortuite de KQtiments, d'idées. Force, richesse, puissances

des siècles, que manque-t-il à ceux qu'ils attaquent ? et quelques écrivains qui à peine se connaissent ^ Tout détruire tout d'un coup par la main d'une parole !

Ils croient tellement à la pensée , qu'ils sont persuadés que le reste n'est rien, qu'une idée suffit pour renouveler, alimenter le monde, que l'humanité possède en soi assez d'énergie morale pour rejeter tout le fard des temps ^ et refaire ^ à un moment donné, un monde nouveau, sur un idéal nouveau ! Sont-ce là des matérialistes ? sont-ce des sceptiques ^ ceux qui croient qu'une âme suffit pour créer un nouvel univers? Et Ton a voulu retrancher de la tradition vivante de la philosophie française ces hommes qui en seront toujours le foyer ! Parce que Ton ne trouvait pas dans J.-J. Rousseau un attirail de formules d'écrit, j'ai vu le temps où on lui refusait le titre de philosophe ; sans réfléchir que l'on peut toute sa vie manier, étaler des formules, et n'avoir pas le moins du monde l'esprit philosophique, qui est véritablement l'esprit de création.

Il n'est personne qui ne se sente cru obligé, (A condition ; de jeter la pierre à ce siècle adoltesque ! La vérité est que les classificateurs d'école

ne savent que faire de ces grandes figures; il leur faut, comme aux herbivores, des systèmes bien morts qu'ils puissent mettre à la suite les uns des autres, dans leurs casiers : mais des hommes qui sont tout ensemble parole, mouvement ^ réalité, sys-

tèmes vivants, quel embarras 1 Ce n'est pas l'abstraction de la vie» c'est la vie elle-même.

Où allions-nous par cette étroite voie ? Nous placions au premier rang des philosophes, Reid, Dugald Stewart, parce que ces honnêtes écrivains ont assuré un jour que, d'après le sens commun, ils consentaient à croire à l'intelligence. Et nous repoussions de ce prétendu spiritualisme nos grands hommes qui, par un mouvement héroïque de l'âme, ont fondé au dix-huitième siècle, le vrai royaume des Esprits ! Nous nous emprisonnions dans la lettre insulaire de je ne sais quelle philosophie écossaise et nous quittions la grande voie, la voie nationale, la voie royale de la tradition et du verbe de vie 1 Hâtons-nous d'y rentrer.

Oui, revenons à l'intelligence de ce grand siècle, et ne nous laissons pas amuser par les mots. Tel qui ne voit pas une philosophie afficher le spiritoalisme^ raceuse de n'atout compris

que la matière ; et trois d'atout au fond des

Il ne saurait pas qu'une philosophie de monnaie aténeairement mienne fonnule d'idéalisme^ d'hérolmet pour appartenir vraiment au royaume de l'Esprit* On peut être très^matérialiste, sans parler toujours de l'idée. Réciproquement^ au siècle qui n'affiche aucune prétention d'idéalisme^ mais qui le met en pratique et le fait passer dans la vie, voilà vraiment une idée idéaliste ; il n'est du spiritualisme une réalité. A ce titre^ que Ton me montre dans tout le passé une époque qui ait eu plus de foi dans la rime^ ipii en ait plus montré^ qui en ait plus dépeuplé, qui, pour vaincre, ait en vaincissaisoin des forces des bras et de la nature. C'est le moment où la parole, jusqu'à enfouie dans le mystère, devient vie, réalité. Au point de vue politique la France est écrasée par l'étranger ; à

ne la juger que par les yeux du ceipsy vous la eroiries impuissante ; c'est au contruie le moment où elle règne, avec une puissaee incontestée sur l'univers ; ses bras sont liés, eDe commande au monde. Qu'est-oe donc qae cela, tin^ n le règne de T&prit? parce qu'il sst derena ^isâile; m le vojeib-voui phu-f

Qoand il habitait autrefms dans TËglise^ ^ qu'il était Toilé » vous le supposies présobt* Û quitte TËglise, il passe dans le siècle ; parce qu'il s'est rapproché de vous» ne le reconnaissez-vous pas?

Ah 1 nous avons péché envers ce siècle ; et, en disant cela» je n'aceuse personne en particulier ; mais je suis d'accord avec la plus haute autorité philosophique de notre temps. Pendant que, dans notre payi, tout homme qui prétend à la philosophie croit bienséant de commencer par renier ce siècle éminemment français, n'estil pas extraordinaire que le maître de l'abstraô^ tien, par excellence, un étranger, Hegel , le salue , au contraire, comme Vête fondamentale de la pensée^ ? la seule page enthousiastOt peutêtre, qu'ait écrite ce grand esprit, marque le génie spiritualiste de notre dix-huitième siècle. Après cela, quelqu'un aura-t-il encore lé courage dé ne voir dans ce moment héroïque de l'esprit humain rien que ce que l'école appelle la doctrine de la sensation • ?

Remontons à la cause de tout ce que nous

« ntg GetotPétch ftllML

après qu*elle est finie.

MO

wyonst et parlons sérieusement. A la suite des doubles invasions de 1814 et de 1815 , sons le Êirdean d'un million d'ennemis, l'esprit de la France s'est, pendant un moment, comme perda lui-même. Le génie du dix-huitième siècle avait eu pour apôtre dans le monde la révolution française; cette révolution était vaincue : comment s'expliquer ce mystère? N'accusons per* sonne! les circonstances étaient accaUantes, et peut-être n'eussions-nous pas fait autrement.

La première pensée qui vint à qudques hommes, fut de donner tort au dix-huitième siècle. Ils crurent que le ciel venait de se iprononcer contre lui^ que les peuples s'étaient armés pour l'abolir; de peur d'être enveloppé dans ce que l'on imaginait être sa défaite y on s'avisa de le renier. Après avoir sacrifié le drapeau national, on sacrifia, les uns après les autres , Voltaire , Rousseau , tous les représentants de cette époque : on s'immola soimême. Ainsi, persuadé que c'était non-seulement échapper à la défaite, mais faire partie des vainqueurs, on se plaçait en dehors de toute réalité, de toute vie. Dans cette abstraction qui était, au fond, un vrai néant, beaucoup

se fignrèrent qu'Us occupaient ua roc immuable, au-dessus de toutes les angoisses de la patrie.

De ce vide sophisme, on arriva à se convaincre que personne n'avait été vaincu à Waterloo, que dès lors il ne restait qu'à embrasser le droit et l'avenir sorti de cette journée. Avec un peu de subtilité, on se résigna pour toujours à accepter comme une victoire, sans réplique pour tout le monde, ce que la terre de France s'obstinait à pleurer comme un coup imprévu dont il fallait absolument se relever.

En effet, sur ce champ de bataille, pour gage de réconciliation, était abandonné sans sépulture ce que l'on croyait un grand mort, tout le dix-huitième siècle. On livrait sans rançon chacune de ces gloires éclatantes, chacun de ces esprits de lumière, qui avaient porté la bannière de la France. Ce fut la pire des capitulations.

Vous savez ce qu'était une ville antique, prisonnière; la première pensée des vainqueurs était de piller ses lares et ses pénates. On traita de même la révolution française; on livra au passé les pénates et les lares de l'avenir.

Ceci nous explique beaucoup de choses. Ces

«prito atisiêit, entre antres missiomy edle de combattre la lettre morte ; il servaioit va monde de barrières contre les entreprises de Tnltramontanisme. Ces barrières, liTrées par noos, dans nn moment de défaillance, qn*aniYe-t-9?

Les hommes da passé reviennent par des issues qa*ils n'ont pas même en la force de s'oorrir; ils marchent snr des mines qn'ils n'ont pas sq fidre.

Mais ces prétendaes mines se relèrent d'dlesmêmes ; et le génie du dix-huitième siècle qae Ton croyait abattu n'a fait que se déTelopper et se conflrmer dans le monde. Après 1811 et 1815, c'était la vie même que nous livrions, croyant ne livrer que des cendres. Si Ton se ffit élevé à une pensée supérieure, on eût vu distinctement que Waterloo n'était pas le dernier mot de la France, que c'était une de ces journées, desquelles on prend têt ou tard sa revanche, sous une forme ou sous une antre, qae dès lors, la pire des conclusions philosophiques était d'abandonner, d'immoler les représentants du mouvement français.

En effet, voici ce qui se passait à cet égard, à rétranger. Pendant que nous cédions notre force morale, et que la France, comme Samson,

20â

abandonnait elle-même à ces ciseaux & 6herehre, il arrivait que tous les hommes qui prétendaient à une puissance extraordinaire sur leur époque, se mettaient en communication intime avec notre dix-huitième siècle.

Au moment où il était de bon goût en France de renier Voltaire, c'est chez Goethe qu'il s'abritait. Goethe recevait ce grand exilé; il apprenait de lui le don magique de communiquer la vie, Télélectricité à des multitudes. Il traduisait Diderot. Lord Byron, se faisait le disciple de J.-J. Rousseau ; il tentait de réunir tout ensemble T&me de Tauteur des Confessions et celle du vieillard de Pemey. Avec le vaste horizon qu'elle entr'ouvre, la Profession de foi du Vicaire savoyard reparait en d'autres termes, dans cette théologie philosophique qui s'étend depuis Rant jusqu'à Schleiermacher. Les vastes travaux du plus grand critique de ce temps-ci, de M. de Wette, ne semblent-ils pas bien souvent des commentaires aux opinions hasardées par Voltaire?

Ainsi, après d'immenses travaux, on revenait aux résultats aperçus par le dix-huitième siècle ; Hegel en proclamait le fond métaphysique, Goethe la littérature, comme la source de

Tie;deWetteaiOMifiinaitlacritique; deldle sorte que Fou p^it direque Uml lei oontempwain est vn déYel<qppeiiient une noa-Yelle poissaiioe de l'equirit de ce siècle. On le reniait panni nous an il demeorait Tadnqae.

Saluons donc derechef ces magnifiques otages 1 Os reviennent à nous, éprouvés, glorifiés par renl; ils ont bit au dehors To-BUTre de h France, quand elle se cropit abandonnée de IM^i et des iMHnmes! Os ont vaincu quand noos renoncions à lutter ; <m les disait morts, voilà qu'ils <Mit combattu mieux que n*<mt fait les fi- Yants- Mais s'ils roYiennent, c'est avec une signification nouYdle; replaçons4es dans nos esprits à leurs j^aces Intimes. Ce sera éBbcet h trace la plus YisiMe des déYastations qui suivrent la défaite.

Je suis des yeux, pendant quarante années, le règne d'un homme qui est à lui seul la £rection spiritudle, non de son pays, mais de Èoa époque. Du fimd de sa diambre, il gou- Yeme le rojanme des Esprits ; les intdligences se réglait chaque jour sur la parole écrite de sa main parcourt en un] l'Eun^e. Les princes Taiment, les rois le

gnent; ik ne croient pas être sûrst de leur royaumeY s'il n'est pas avec eux. Les peuples, de leur côté, adoptent sans discuter, et répètent à l'envi chacune des syllabes qui tombent de sa plume. Qui exerce cette incroyable puissance, que Ton n*aTait plus vue nulle part depuis le moyen âge? est-ce un autre Grégoire Vn? est-ce un pape? non, c'est Voltaire.

Gomment la puissance des premiers a-t-elle passé à l'autre? Se peut-il que la terre tout en* tière ait été dupe d'un mauvais génie, envoyé par l'enfer? Pourquoi cet homme s'est-il assis sans contestation sur le trône des Esprits? c'est que d'abord il faisait bien souvent l'œuvre réservée dans le moyen âge à 4a papauté. Partout où éclate la violence, l'injustice, je le vois qui la frappe de l'anathème de l'Esprit. Qu'importait que la violence s'appelât Inquisition, Saint- Barthélémy, Guerre sacrée? il se plaçait dans

une région supérieure à la papauté du moyen âge. Dominant toutes les sectes, tous les cultes, c'était la première fois que l'on voyait la justice idéale frapper la violence ou le mensonge partout où elles apparaissaient.

L'Église, personne ne le nie, avait commis de graves fautes ; il fallait tôt ou tard qu'elles

fussent châtiées ; et comme c'était des ennemis de l'Esprit, il fallait qu'elle fût punie par les flagellations de l'Esprit. L'Église est l'extermination de l'Esprit par Dieu contre son pécheur.

En ébranle, avec son rire infernal, les portes de l'Église qui, posées par saint Pierre, se ferment pour les Borgias. C'est le rire de l'Esprit qui prend en dédain toutes les fautes particulières, comme autant de fautes ; c'est idéal qui se joue du réel. Au nom des Aérations mentales que l'Église devait connaître, il s'arme de tout le sang qu'elle a versé, de tous les bêtises, de tous les ébafants qu'elle a égarés, et qui devaient tôt ou tard se retourner contre elle. Cette ironie mêlée de colère n'a pu partir seulement à son insu de la génération ; il s'y mêle le rire de toutes les tentations abasées, de tous les morts torturés. Qui, se rappelant qu'ils ont trouvé sur terre beaucoup plus de douceur, le loup se fies de Tagneani pascal, s'agitent et se multiplient à leur tour, jusque dans le fond du s'iriae.

Ce qui fût de la colère de Voltaire m'aurait servi de providence, c'est qu'il n'a rien fait.

ci xxix T. il.

foue, il acc;aj>le l'Église infidèle » par les armes de F'Esprit chrétien. Humanité, charité, fraternité, ne sont-ce pas là les sentiments révélés par T'Évangile? il les retourne avec une force irrésistible contre les violences des faux doc* teurs de T'Évangile. L'ange de colère verse, dans la Bible t sur les villes condamnées, tout en* seoible le soufre et le bitume, au milieu des sifflements des vents; l'esprit de Voltaire sepro^ mène ainsi sur la face de la cité divine ; il frappe à la fois de l'édair, du glaive, du sarcasme. Il verse le fiel, rironie et la cendre. Quand il est las, une voix le réveille et lui crie : continue 1 Alors il recommence ; il s'acharne ; il creuse ce qu'il a déjà creusé; il ébranle oe qu'il a déjà ébranlé ; il brise ce qu'il a déjà brisé 1 Car une œuvre si longue, jamais interrompue et tou^ jours heureuse, ce n'est pas Tailaire seulement d'un individu; c'est la vengeance de Dieu trompé qui a pris l'ironie de l'homuie pour instrument de colère.

Non, cet honune ne s'appartient pas; il est eonduit piur une force supérieure. En même ttmps qu'il renverse d'une main, il fonde de l'autre ; 6t là est la merveille de sa destmée* Il emidaie limites ses facultés jaUl^usee à renv^r*

ser les barrières des églises pardcolières ; mais, il y a chez Im un antre homme ; plein de fer- Tenr, celui-ci établit sur les ruines rorthodcnoe du sens commun.

n sent de toutes ses fibres le fiinz, le me»songe, l'injustice, non pas seulement dans in moment du temps, mais dans chacune des pdlsations du genre humain. Les ^lises parlioh Kères n'avaient fondé le droit chrétiet que pour elles-mêmes. Voltaire fidd du dnnt duetien le droit commun de l'humanité. Anat lui, on se disait uniYersel ; et cette unrpersadité s'arrêtait au seuil d'une communion, d*aie église particulière; «piîconque n'en fidsait pas

partie était hors la loi évangélique. Toliaie enYcloppe la terre li-
tière dans le droit de l'ËTangQe!

Où ce Yîefflard de quatre-^ingt-quatre av a-t-il pris, je tous
demande, la force de pbîder jusqu'à la dernière heure pour la
lauDe des Calas, pour les Sinren, les Labarre, tant d'hommes
qu'il ne connaissant pas? ok a4J aigris à se sentir contemporain
de tous les siècles, à être blessé jusque dans lepius iatôK de son
être par telle ^iidence indindodle, I ccnnmise il y a quinio cents
ans? Que sigiifc

âod

cette protestation universelle de chaque jour contre la force?
cette indignation que ni l'éloignement de l'espace, ni les siècles
de siècles ne peuvent calmer? Que veut ce vieillard qui n'a que le
souffle, et qui se fait lé concitoyen » Favocat, le journaliste de
toutes les sociétés présentes et passées?

Chaque matin il se réveille, obsédé par les cris des générations
, des civilisations éteintes I aa milieu des agitations, des distrac-
tions du dix-huitième siècle, un cri, un soupir parti de Thèbes,
d'Athènes, de Rome antique, du moyen âge, l'occupe, l'obsède, le
tourmente; cela Tempêche de dormir! Le 24 août, jour de la
Sainl-Barthélemy, il a la fièvre. L'histoire n'est pas une science
pour lui, c'est une réalité criante. Quel est cet étrange instinct qui
pousse cet homme à être partout sensible et présent dans le pas-
sé? D'où vient cette charité nouvelle qui traverse les temps et
l'espace?

Qu'est-ce que cela, je vous prie, si ce n'est Tesprit chrétien lui-
même, l'esprit universel de solidarité , de fraternité , de vigilance

, qui vit, sent, souffre et reste dans une étroite communion avec toute l'humanité pré-

sente et passée. Voilà pourquoi la terre a proclamé cet homme comme la parole Tirante de l'humanité dans le dix-huitième siècle. On ne s'est pas trompé sur les apparences ; il déclarait la lettre ; il faisait éclater l'esprit universel. Voilà pourquoi nous le proclamons encore.

De bonne foi que lui a-t-on opposé ? quand ad-Tersaire est entré en lutte contre lui ? dans le camp du passé où a-t-il paru, ce fait que, pour vaincre Voltaire, aurait besoin de se montrer plus vigilant que lui, plus ferrent que lui, plus universel que lui dans la cause de la justice contre la force et la violence ?

Dans le mouvement précipité de notre siècle la poussière s'est élevée jusqu'au ciel sous le pas de nouvelles générations ; quelques personnes se sont écriées avec joie : Voltaire a disparu ; il a péri dans le gouffre avec toute sa renommée. Mais c'était là un des artifices de la gloire véritable ; les médiocres seuls sont la dupe. La poussière retombe, l'esprit de lumière que l'on croyait éteint reparait ; il rit de la fausse joie des ténèbres. Comme un ressuscité ; il brille d'un plus pur éclat ; et le siècle qui avait commencé par le renier du bout des lèvres » 8 >

convient en le confirmant dans tout ce qu'il a d'immortel.

L'œuvre de Voltaire est dans un rapport nécessaire avec le catholicisme ; même en le frappant, Voltaire l'attaque par ses armes, l'histoire. Il fallait, pour que la tradition du dix-huitième siècle fût la source du monde futur, qu'il se trouvât un homme qui sortant du protestantisme représentât dans l'œuvre nouvelle le génie des églises dissidentes. Cet homme, c'est Rousseau.

Le génie de la révolution religieuse du seizième siècle se mêle avec lui aux ferments de la France. Pour ôter au mouvement du dix-huitième siècle toute apparence de secte, pour que ce ne soit pas une révolution seulement catholique et romaine» mais une révolution chrétienne et universelle, il faut que cet étraa ; ger, Rousseau, sorte de l'enceinte de Luther et qu'il apporte parmi nous quelque chose de l'esprit du docteur de Wittemberg. Ses armes sont celles de la Réformation, non pas l'histoire, mais la logique, le raisonnement, l'autorité individuelle, l'éloquence toujours. Par lui, l'âme de la révolution du seizième siècle passe dans la révolution française ; il rend , plus encore que Voltaire, Rome irréconciliable avec la France*

Dans le scepticisme du Vicaire saïTopid, je ne découvre aucune trace de douleur. C'est le scepticisme d'espérance, bien plutôt que de mécompte. Il s'aTOoe très- franchement, il s'explique, il se déToile. Dans ce docte, je sens un grand commencement de toi; le Vicaire sa- Tojard se confie aux temps qui Tien- dront pour déToiler ce qui lui reste obscur. A proprement parler, il offre sur l'autel du Dkm ûcomnc. C'est la première pierre d'une soâéii nouvelle.

Toulex-Tous avoir devant les yeux la Toitab]^ im^e du scepticisme? on la rencontre quelquefois de nos jours : j'entends par là un scepticisidT qui se nie. Ne pas oser se regarder une seule fois courageusement au fond de rame, mais jeter à tout hasard sur ce vide incommensurable une apparence, une ombre de crédulité qu'on s' soulève plus ! continuer toute sa vie ce jeu d'e^ prit avec soi-même , vivre jour et nuit sous un masque doré qu'on em- porte au tombeau! douter et ne pas même s'abîmer que Ton doute ' et ne pas permettre que nous désirionsMks, qu'on cher-

chions, que nous attendicMis autre chose ! Quel renversement !
quel abtme ! œk suppose qu'on désespère d'en sortir. Ce n'èsti

qui se nie me fait peur ; je ne vois rien de si misérable dans
tout le dix-huitième siècle.

Voltaire, Rousseau, Montesquieu, triple couronne de cette papauté nouvelle que la France a montrée à la terre. Du haut du Vatican moderne , elle parle véritablement à la ville et au monde, urbi et orbt. Elle ne s'adresse pas seulement à la race romane, elle convie toutes les races humaines ; et les schismatiques, que n'avait pu dompter la papauté, je veux dire les peuples germaniques , grecs, slaves, comme les latins, les empereurs, les rois des peuples, comme les rois de rintelligence , les guelfes comme les gibelins, s'il en reste, se soumettent à cette orthodoxie de l'esprit universel. Ceux que n'avait pu courber Grégoire Vil, les successeurs des empereurs, le Grand-Frédéric, Catherine, Joseph II, plient le genou I ils viennent de découvrir une puissance supérieure, qui leur donne ou leur enlève la couronne ! tels que ces premiers rois chevelus qui sortaient de la barbarie, ils ont reconnu le sceau suprême du pouvoir spirituel I

Lorsque la France, secouant sur son front cette tiare des temps modernes, a appelé la terre à la croisade, qu'a-t-on vu? des armées sans pain, sans souliers, sans vêtements, sortir de

la gêtebe, Térîtables iântAmes qae l'on croyait pouvoir renverser d'un souffle. Car on avait, d'un autre cAté, tous les pouvoirs, et, pour ainsi dire, fous les mandats de la matière ! mais ces préendus fantômes étaient les soldats de l'Esprit; ces armées étaient les armées de l'Esprit, et voilà pourquoi elles étaient nues comme l'Esprit. Les croisés du moyen âge ne l'étaient pas davantage. J'é-

tais un jour au lit de mort de l'un des deux représentants du peuple qui ont été envoyés pour défendre les lignes de Yissembourg ; voici ce que me dit ce vieillard, dans un moment où l'on n'exagère pas sa pensée ; je ne l'oublie ni de ma vie : « C'est nous qui mettons le feu au « batteries. On s'étonnait de notre calme ; nous « n'avions à cela aucun mérite : nous savions fort « InenquelesbouleUfUfumspimtaifrUrim. li Est-ce là le langage d'un missionnaire du matérialisme ? Je ne doute pas qu'il n'y ait dans le corps ecclésiastique des hommes capables de mourir pour leur foi ; mais trouverait-on aujourd'hui beaucoup de représentants de la papauté romaine « persuadés en face d'une batterie ennemie, non pas seulement qu'il est convenable de bien mourir, mais que les boulets ne leur peignent rien ? Ceci est bien différent.

Où ces hommes puisaient-ils cette force surhumaine, qui tient de la légende ? Dans la conscience du miracle social, dont ils étaient les artisans. Ils la trouvaient dans le même sentiment qui poussait les premiers missionnaires de la papauté chez les Barbares ; ces missionnaires aussi, nouveaux convertis ^ étaient des sceptiques à l'égard de tout le passé païen ; mais c'étaient des croyants à l'égard de tout l'avenir qu'ils embrassaient d'avance.

Dans le triumvirat de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau, on ne pourrait dire quelle est l'idée particulière qui a enfanté l'athéisme de la révolution ; ce n'est, à véritablement parler, aucune de leurs maximes, ni même toutes ensemble ; il s'y est joint quelque chose de plus puissant encore que tout cela. Dans le fond du dix-huitième siècle, on sentait par avance la série des conséquences, et en quelque manière toute la suite des siècles nouveaux qui devaient en sortir, et dont on était responsable. L'ave-

nir entier s'est levé; il a combattu dans les c(eurS| sous le voile du dix-huitième siècle.

Aujourd'hui, on se croit bien fort contre cet esprit en lui demandant compte de ses œuvres. On înoûtre avec osteutatiqn les çs^lhédrales du

treixi^e, da qnatomème siècle ; et Toa demande à Tesprit DoaTeau où sont les siennes. On ▼ eut à toat prix Toir des orarres de pierre et de chair, comme si on ne croyait plos qu'à oeUes-là.

Si Ton eût fait cette question à la papamté encore nouTelle, le lendemain de son aT»ementy elle n'eût pas montré daTanta^ ses édifices de pierres, mais des édifices de Tâme: le passé Tainca , le paganisme dépouîDé « la barbarie apprivoisée , Tonité da monde préparée et entreToe, la terre, nn moment pacifiée, TesclaTage diminué » sinon abcdi, Thomme relevé du destin: voilà les ceuvr»

qu'elle montrait au monde, lorsque n'enstait encore ni la basilique de Saint- Pierre, ni celle de Saint-Jean-de-Latran, ni celle de Sainte- Marie-Majeure, et que les chèvres paissaient dans Rome l'herbe des champs où devait plus tard s'élever le Vatican de Léon X.

De même, les œuvres de l'esprit nouveau qd ne date que d'hier, sont des œuvres de vie ; dks vous entourent, et comme elles ne sont pas de pierre et de ciment, vous ne les voyez pas! La charité étendue à tous les esprits, la communioii des nations dans un même droit, le bourreau dont vous faisiez avec M. de Haistre le lien de

L'association humaine n'en étant pins que Thorrear, les peuples se tenant peu à peu par la sympathie d'une même cause comme ils se touchaient auparavant par la haine^ la dignité de chacun sauvée et établie sur la conscience du Dieu intérieur, l'esclavage si longtemps maintenu par T'Église, effacé d'abord par l'hérésie^ l'unité de l'humanité non plus seulement aperçue mais fondée. Ci le droit divin passant de quelques-uns à tous: voilà la cité nouvelle qui s'élève. Déjà elle sort de terre ; elle vous enveloppe ; et les aveugles demandent encore où sont ses tourelles, où sont ses basiliques de marbre et de porphyre I

Us entendent les peuples qui se rencontrent, s'appellent ! et ils demandent où sont les ouvriers ! Ds sont eux-mêmes, quoi qu'ils en disent, intérieurement émus, éclairés» améliorés ! et ils demandent si dans le monde il se fait quelque chose !

Pour ma part, si dans le dix-huitième siècle je reconnais l'avènement d'une nouvelle direction spirituelle, ne pensez pas que je réclame pour elle une nouvelle immutabilité. Que l'on ne * m^accuse pas de mettre à la place de l'infailibilité de Grégoire Vn, l'infailibilité de Voltaire.

Je ne prétends pas retenir rhmnanité dans te dixhuitième siècle plutôt que dans le onzième. L'e^ prit de Tnn et de laotre est paissant, à condiion qu'il soit développé, c'est-à-dire expliqué par la suite des temps. On avait excommunié le dix-huitième siècle, au nom de la lettre morte de la philosophie. Tai montré que le fond de ce siècle est non pas un système, mais un foyer d'esprit. Puisez donc à ce foyer pour l'étendre. Ne rentrez pas dans ce siècle de rie pour tous y emprisonner, mais, au contraire,

pour y chercher une rîe nouvelle ! Le caractère des grands hommes qui le représentent, est d'aroir été des précurseurs : ils Teul^t pour successeurs des intelligences libres, non des serfs. Tous les honorerez en ne les imitant pas, c'est-à^lire en faisant ce qu'ils n'ont pas pu faire.

HUITIÈME LEÇON

L*É«UfS nùUÀXKM KT IM\$ PIUfLIS.

12 juio im.

Une cbose frappa les yeux les moki« atteQtijB;» lies cbeff du pouvoir politique» au <lix-huitiè«e siècle^ les princes, les rois eèdeot au mouv^ meBt philosophique» jusqu'à ce que 1» revois^ tioa éclate. A celte vue, ils se retourneutavec viûleace ; uu seul jour les ramè&e au noyeu âge* On peut eu dire de même de r£glise rom^syiue m seizième sièdte. Elle suivait la pefite des temps ; saus s'alarmer, elle se prêtait au diang^n^t; peut-être al-lait*-elle faire uu pas dé- <àsil Abis Luther paraît, la Réformatiou édате; UM lumière terriÛe l>riUe à hUs» d« Saiot-

l^ége. De ce moment, la papauté recule; elle repousse des deux mains le don de FaTenir; chaipie jour elle se replonge plus ayant dans le passé ; cependant, son berceau relfiraye aotant qu'un sépulcre.

L'action de la papauté n'est nulle part jAm visible qu'en Italie; c'est là qu'il faut l'étudier pour en posséder le secret, puisque c'est là qu'elle est tout-à-fait maîtresse. Cette politique repose sur une immense espérance à hqaelle tout un peuple se prête.

Dès le commencement, on s'aperçoit que cette nation n'aura pas la destinée des autres. Une attente extraordinaire la traTaille ; à peine , après les inirations, elle commence à prendre soos l'administration des Lombards une forme de peuple, qu'une main appelle l'étranger: c'est celle de la papauté. L'étranger arrive ; il détroit cette ébauche d'empire italien ; de ses débris se forme, comme des débris du boudier de IDnenre j une multitude de petits États. Ils cherchent à s'unir entre eux, mais le même génie reparaît; par sa seule présence il les sépare.

Comme ce génie n'a par lui-même aucune force matérielle y il est contraint toujours d':^ peler la force étrangère à son secours; detde

sorte qu'il empêche la puissance nationale de se développer et se trouve incapable de la remplacer. A la fin', quand de tous ces petits États il ne reste plus que Florence » Clément VII , pour consommer cette œuvre , appelle encore une fois l'étranger contre Florence, sa patrie; alors la nationalité italienne périt dans son dernier abri ; sur ses ruines s'élève le pouvoir absolu de la papauté moderne.

Comment n'y a-t-il pas eu dans le moyen âge un cri depuis les Alpes jusqu'en Calabre contre ce pouvoir étrange qui empêchait l'Italie de prendre sa place au soleil? Les historiens ne Tont pas expliqué : c'est que jamais ambition plus grande n'avait été nourrie dans un peuple. Au moment même où il était frappé, ce peuple croyait, en s'immolant, revivre dans le pouvoir qui devait commander au monde; et si la papauté eût tenu, en effet, ses promesses, en amenant la terre entière au pied du Vatican, c'eût été là peut-être un digne prix de la nationalité perdue de l'Italie.

Remarquez qu'en demandant à toute une race d'hommes le sacrifice absolu de l'existence temporelle, on s'engageait à régner spirituelle*ment* sur l'univers; cela seul pouvait rendre lé-

gitime la disparition d'un peuple. Si Ton se fusait de sa mine un piédestal, c'était à cause* dit-on de soumettre l'humanité entière. ToA ce que Ton était obligé de faire, puisque toutes les générations de l'Italie s'étaient l'une après l'autre dévouées sur cette seule promesse.

L'Italie a rempli les conditions du contrat; elle s'engageait à mourir : elle a tenu sa parole. Rome a-t-elle tenu la sienne?

Que diraient, si elles pouvaient paraître aujourd'hui, ces générations de Guelfes, qui toutes les villes d'Italie, au moyen âge < paru de la terre, convaincues qu'elles n'ont leur pays à la papauté, elles l'ont au pouvoir qui tenait dans sa main toute l'avenir? elles verraient ce pouvoir peu à peu confiné dans ses murailles, qui au lieu de ressaisir la Grèce dissidente, perd l'une après l'autre la Russie, la Germanie, la Prusse, la Suède, les Indes Britanniques et en partie la France ; elles verraient en franchissant du regard l'Océan, la moitié la plus vivante d'un monde nouveau, qui, sans espoir de reconstruction, s'est dérobé à Rome; ramenant leur yeux sur l'Europe, elles trouveraient l'Espagne

Arrière. Que diraient alors ces générations? «cela est facile à imaginer.

Est-ce là la politique sacrée pour laquelle tout un peuple a voulu disparaître de la terre ? L'Italie a consenti à vivre sur un calvaire ; elle a souffert une passion de huit siècles ! elle a été flagellée par tous les soldats qui ont passé sur son chemin; car vous aviez promis que cette passion servirait à faire régner par

vous le Christ du Vatican. Au lieu de cela nous renouons
tous partout en face de vous une véritable Église que nous
ne connaissions pas. Là où vous êtes encore, d'autres pouvoirs
spirituels se sont levés; et vous êtes bien moins avancés dans
votre victoire, que dans le temps où nous avons consenti à dispa-
raître pour vous faire un marche-pied. Nous nous sommes immo-
lés ; cela ne vous a servi de rien. Vous vous êtes abusés dans votre
espérance ; en vous trompant, vous nous avez perdus, nous et
nos fils et les fils de leurs fils.

Ces sentiments ont été exprimés avec une force extraordinaire par les grands écrivains de l'Italie au moyen-âge, qui conservent la vraie tradition nationale. Tant qu'il y a quelque espérance de sauver l'Italie du suicide, on en-

taid des Toii poissantes qm h coDjaraiit de s^ar rêter. Si la politique des papes est TnâsuBt h politiqae sacrée* une nation se plonge pour dk dans le gooffire et disparaît; cda est sublime A tout chrétien. Mais an contraire» si crtte pofitqae n'a, comme tontes les antres, qn'oe iralenr précaire, temporelle^ si die n'est pas étemdlement divine, qneUe erreur sans remède!

Or ce donte naissait dans les esprits dès le treizième siècle. De là les crises terribles de Dante, qui ont eu leur écho dans Pétrarque, Boccace, et à la fin dans Machiavel ! Duie

Cllafie dépcad et rÉgliR et n^ae. je ven le «Mi nHowfiine pitf-
MilaiftàMi.ct p

le WÊÊmnàÊ cicaple de ceae cear. ccUe piwlace a

«M. eè ca U iciiBleB'flB soPi» k Ub^ «à die

Cert qmt rCgilie a leMi et t; UpepaaléB*élaBtpaeaM lie et ■'«ft
pee piiMli «■"«■ aalie Feccapil. a < quteOÊt^àwr^fmmwéimnk
wmt wail€ mt, mtàt q/TéÊt mëi

Hét flriMcHe. fa'eDe ea ett anifée à ^

«■e;etc*cMlà m

iàrÉt|Ufle,ctàdle

snrtoat fait des efforts surhumains pour arra* cher son pays à
Tillusion ! Jamais Luther ni la Réforme n'ont parlé en termes
plus violents de la papauté. Pour enlever Fltalie à sa chimère ,
Dante veut la jeter dans les bras de Tempereur. Machiavel fait
une ligue de tous les vices et de toutes les vertus barbares, afin de
la tirer de son sommeil. Mais le sort en est jeté, l'Italie continue ;
elle entre de plus en plus dans le songe de la papauté universelle ;
elle n'est plus italienne ; elle devient cosmopolite, pour mieux se
livrer encore.

Et quand tout est consommé, vers la fin du quinzième siècle ,
il faut entendre le langage des nouvelles générations d'écrivains
qui parlent au nom de l'Église. Au lieu du triomphe qu'elle s'at-
tendait à partager avec la papauté, l'Italie se sent prisonnière de
guerre. Que lui disent alors les écrivains les plus généreux, les Sa-
vonarole, les Campanella, ceux qui désirent sincèrement la voir
affranchie? Savez -vous quel nouveau remède ils proposent pour
tant de maux, au nom de FÉglise qui les a faits?

Rien de plus incroyable et de plus logique.

Savonarole, ce tribun évangélique, ne voit d'autre remède que
de souffrir plus encore. Que

Italie D*espère rien de la terre ni d'eUe-même! qu'elle se laisse flageller, crucifier par tous I» peuples ; qu'elle prenne pour armoiries le crucifix sanglant ! qu'elle meure Tolontairement et descende sans défense comme Lazare dans le sépulcre. Telle est alors cette politioede TËglise.

Pour consoler l'Italie de sa misère , on lui conseille d'être plus misérable ! Eh bien ! L'Italie suit ce conseil de son Église ; pendant un siècle et demi* elle est précisément ce martyr inerte que demande Savonarole. Elle oitre dans le sépulcre autant qu'une nation peut y entrer. Elle se laisse frapper par tous ceux qui viennent la \isiter. Le diiL- septième siècle vive; voyons, après une obéissance si passive, ce que vont lui dire les nouveaux écrivains^ s'inspirent de TËglise de la renaissance.

Chiabrera, Filicaja, ces vrais poètes, sont d'accord avec le Saint-Siège. Ils ont retremppé leur poésie dans le ferment de la réaction religieuse. Quelle parole de vie vont-ils prononcer? Au moins ils penseront, sans doute, que la mesure des maux est comUée, et qu'il est ten^s de songer à faire partager à leur peuple la renaissance et le triomphe de FËglise ; nul* lement.

La politique de martyr de Savonarole est un temps d'allégresse f en comparaison des promesses de Chiabrera et de Filicaja. Relisez ces confidents de la nouvelle Église italienne ; le même mot revient perpétuellement pour l'Italie : c'est qu'il faut achever de mourir. Souffre ^ misérable, souffre! lui crie le pieux Filicaja : être esdoee ou mourir! réfléchis et choisis! Pas un mot de plus, chez ces prophètes de mort.

Encore, du moins^ dans ces paroles, il y a ou écho de la colère biblique, le bruit heurté d'un corps qu'on jette dans le sépulcre.

Cette l  gueur de mépris cache peut-être encore un reste de vie nationale. Mais, plus tard, lors* qu'accompagnée de chants de mort, sans que vous entendiez jamais un seul chant de renaissance partir de l'  glise, cette sorte de convoi d'un peuple arrive jusqu'à nos jours, que voient-ils? Le royaume d'Italie soulevé un moment par Napoléon, retombe; et les écrivains inspirés par l'  glise de Rome, Manzoni, Silvio Pellico^ sans même pousser une plainte, se résignent à la douleur de la disparition de l'Italie n'a plus rien   cheux de l'exaltation toute vive de Savonarola^1 te  t   t   givre  a  l  poudre  d  pierre  d  if siècles.

Voilà donc le résumé de ce traité social se forme entre r  g  nisme et l'Italie. La première promet à la seconde la suprématie immédiate de l'esprit, en compensation de la mine. L'Italie accepte; le peuple ne consomme; le but n'est pas atteint. D   y a, dans le monde un grand peuple de moins; répété, infidèle à sa promesse, s'assène, se repentir, sur ce grand mort qui s'étend des Alpes en Calabre.

Il n'est impossible que nous assistions à un pareil spectacle sans en tirer quelque enseignement, au moins pour nous-mêmes. Tout ceci dérive d'une cause générale, c'est-à-dire d'à fonds de mépris que l'  glise romaine nourrit et entretient pour les nationalités. Elle a assisté pendant des siècles, sans préférer une plainte, à la dissolution de l'Italie; de nos jours, elle a TU, avec la même impassibilité, tomber la Pologne. Peut-être un cri^ parti du Vatican, eût pu la sauver; mais l'idée n'est pas même tenue de pousser ce cri qui e  t fidèlement tressaillir la terre. Loin de pressentir, le moins du monde, le réveil de la Gr  ce, M. de Maistre a osé répéter que le plus grand mal pour dieu se fait peu  tre d'échapper à la servitude. Une fois^ à-

l'humanité si extraordinaire tient à un principe général.

Que de fois, même en France on n'entend-on pas des paroles qui reviennent à ceci : l'État, la France, c'est-à-dire la patrie, choses précaires et passagères en comparaison de nous, poète ecclésiastique qui, comme tel, sommes éternels. On s'enorgueillit de son éternité, on abandonne par grâce à la patrie, le temps rapide ; on lui mesure les années, les heures ; on réserve pour soi les siècles de siècles ; et il est aisé de voir que, dans ce partage, on se résigne d'avance à survivre, sans trop de douleur, à ce pays, à cette France, à ces peuples éphémères que l'on contemple du haut de son immutabilité.

Mépriser les nationalités, ce n'est rien autre chose que mépriser la vie, en sa source la plus profonde. D'où viennent ces formes originelles que les peuples reçoivent dès leur berceau ? elles sont comme le sceau du créateur. Quelles ont-elles vues naître ? Qui vous dit que ces marques soient moins sacrées que le sceau du Vatican ? Qui a touché ce moule divin dans lequel sont jetées les races humaines ? La nationalité d'un peuple est pour lui ce qu'est pour l'homme sa conscience. Quand l'Église s'appuyait, non sur des théories, mais

sur le Titan lui-même, songeait-il dans le sein des peuples, qui sont les véritables Tat-Si-Ëf de l'Éternel ? Les prophètes hébreux menaçaient Jérusalem ; mais dans sa ruine ils royaient sa renaissance ; chez eux, l'Épée touchait à la lamentation.

La nationalité de la France est le fruit de toutes les générations ; de sa langue, toutes ses racines se perdent dans une nuit aussi profonde que celle dont tous nous sommes ; de chaque individu

actes à la ProTidence à chaque moment de &::: passé, avant même qu'elle eût dliistoire ; de a baptême mystérieux que reçoit chaque peuple, au bord d'un Jourdain inconnu, en entrant dacei la Tie; de ses combats, de ses délaïtes, de ss lictioiresy pour une cause dont elle a reçu k germe, et qui grandit arec elle.

OEuTre patiente de IN^i , la FraïKe âait aTant que tous fusiez ce que tous êtes ! Sais TOUS inquiéter dayantage de ce que tous tenz quand elle ne sera plus, prenez garde seulement qu'elle tous surrÎTe !

Car, si l'Église se sépare de la consd^ice intime des sociétés TiTantes, il est inÉTÎIaUe que, dans la même proportion, ces sociétés se séparent d'elles. L'idéal social que l'Eglise tù-

maine offre aux peuples du midi, est un vaste cosmopolitisme dans lequel va se dissoudre toute personnalité nationale. L'Italie, la première des peuples de race romane, est tombée dans le piège ; elle a embrassé ce cosmopolitisme, pensant que tout le monde allait l'y suivre; mais les peuples, au contraire, s'obstinant à conserver, comme un don de Dieu, leur vie propre, il en est résulté qu'elle a été étouffée par ces personnes inviolables que Ton appelle des nations. N'imilons pas cet exemple d'un peuple de notre race] nous aurions infailliblement le même sort.

Le véritable idéal de la politique sacrée (et c'est en cela que Rome moderne le méconnaît) n'est pas de sacrifier la nationalité à Thumanité , mais bien de les concilier Tune et l'autre en les développant Tune par l'autre. Assez de personnes, obéissant en cela à leur insu au génie de l'Église romaine, proclament parmi nous un cosmopolitisme abstrait; il est temps de revendiquer les droits de la vie. Servir la cause de l'humanité, ce n'est pas, pour une na-

tion , consentir volontairement à s'atténuer devant toutes les autres , puisque si chacune réalisait cet idéal, il s'ensuivrait que la vie décroissant

partoat à la fois, lliainanité irait aboatiràm Yéritable néant.

Concourir à Fonité réelle da genre humain, c'est , au contraire , pour chaque peuple , se déployer dans la mesure de son génie, agir pour tous en vivant de toute sa vie. Une nation quiconque qui se retire de la mêlée, des dangos de l'existence, qui n'occupe pas dans le monde moral et social la place que Dieu a cmifiéeà si garde, qui ne fait |^ sa tâche entière» une telle nation pèche, non-seulement envos ellemême, mais envers le genre humain, mm-seiilement envers le passé, mais envers Tavenir; elle s'oblige d'avance à racheter ces mimients d'inertie par des trésontfutun de courage éL de vie.

Pendant qu'on nous parle de cette humanité abstraite dont le danger et le type povr tous les peuples d'origine romane est à Rome, nevoyei-vouspas, au contraire, partout édaler de puissantes et hardies nationalités, fimdées sur des Églises nationales, la Prusse, l'Allemagne, l'Angleterre , toute la race slave menée par le pape slave, l'Empereur! Il suffit de Crmchir nos frontières pour s'apercevoir de es ferment des esprits indigiânes : chacua de ctf

peuples Nouveaux porte avec lui son Église.

Quant à l'Espagne, veut-on savoir comment elle a gardé sa nationalité? Si elle^ n'a pas été entraînée à se démettre comme l'Italie , elle le doit aune horrible cause. Croirait-on que rinquisition est ce qui a conservé chez elle l'esprit de race? rien n'est plus certain. En se faisant plus catholique que Rome^ le roi d'Espagne

est resté, pour le peuple, comme la source de son Église ; on était trop préoccupé de ce que l'on avait à craindre du roi; pour penser au pape ; pendant trois siècles, un bûcher national a conservé; en dépit de Fultramontanisme; la nationalité de l'Espagne.

Ne nous abandonnons donc pas à la fascination énervante de ce faux idéal qui; du haut du Vatican, plane sur toute la race romane; c'est assez qu'un grand peuple ait péri dans l'attente d'une promesse menteuse que tout a contredite ; l'expérience consommée, le sacrifice ne se renouvellera pas.

La théorie politique de Rome consiste à renfermer le foyer de la vie sociale et divine dans un seul point, le Vatican , d'où elle se communique au reste du monde ; et, au contraire, nous sentons de plus en plus distincte-

ment que ce foyer est dans le cœur de chaque race d'hommes, de chaque peuple. Voilà pourquoi, dès qu'une nationalité est opprimée, il s'échappe de la France un cri de douleur^ comme si elle se sentait atteinte dans une partie si tante de l'Église universelle ; car l'Église de France n'est pas seulement renfermée dans le Vatican. Le pape de M. de Maistre peut nous maintenir en communion avec les Latins ; mais cela ne nous suffit pas nous voulons être en communion avec le genre humain.

Vous franchissez en toute hâte les frontières; déjà les Alpes s'abaissent ; tous allez chercher plus loin votre autel ; enfin vous entrez dans une enceinte au bord du Tibre; vous vous arrêtez, et vous dites : c'est ici qu'est l'Église de France ! vous vous trompez. L'Église de France est en France.

On comprend que dans le moyen âge* quand la conscience des peuples n'était pas encore formée, il se soit trouvé un pouvoir

spiritod, extérieur, qui sur les ruines de Rome, ait eosdgné au mondoi dans chaque circonstance» ce qii*3 £dlait aimer, haïr. Aujourd'hui la France porte en elle-même sa direction spirituelle, sa papanté vivante; soft £glise a'est fbu ea tat«Ue. JPPvr

accomplir des faits d'un ordre tmirersel, elle n'attend pas que Tordre lui vienne du Vatican ; elle prend conseil directement de la Providence manifestée dans la conscience universelle du genre humain ; elle a prononcé elle-même, quand il a fallu, son Dieu le veut! Sur ce principe, sa nationalité, sa vie propre, nous est aujourd'hui sacrée. Les peuples ne sont plus les disciples muets du pouvoir spirituel ; ce pouvoir a passé en eux ; inviolable, il leur a communiqué son inviolabilité.

Ces idées empruntent une singulière évidence, si vous considérez le rôle de l'Église au milieu des événements qui ont changé le monde vers le commencement de ce siècle. Les rapports de Napoléon et de la papauté renferment à cet égard une instruction inépuisable.

Sous le Consulat, quand ilestTorgane mani-»

feste de Topinion universelle, il rétablit TËglisô catholique dans ses droits : tout le monde applaudit. Plus tard, à mesure qu'il s'éloigne de Tesprif nouveau, il tente autre chose; il veut combler le vide de son empire; et pour cela que fait-il? il enlève le pape de Rome, comme autrefois on enlevait une divinité de pierre ou de bronze ; il l'amène au centre de son pouvoir ; c'est-à-dire,

qa'3 tante de fdre pour le catholicifflieoe qae Heniy Vin a fiât poar le protesfantisnie. Plus l'Empereur met de Tiolenoe pour attirer cette force de son cAté et l'envelopper dans l'état hique, plos

il montre l'importance qu'il y attache. S'il eût réussi dans cette occupation de la papauté, que fût-il arrivé? la France n'eût fini par représenter dans le monde le catholicisme : c'eût été là le drapeau auquel le monde l'eût reconnue.

Hais la religion qu'elle avait embrassée était plus vaste; aussi cette alliance qui devait être indissoluble y se brise par la nature même de ces choses. L'Empereur a des conciles qui durent un jour; on signe des concordats qui sont rompus le lendemain. L'impossibilité éclate de tenir eûtes : Rome et la France frémissent l'une et l'autre sous cette main qui essaie de les confondre. La première jette l'anathème, la seconde se détache; et Napoléon comprend à Sainte-Hélène que cette Église, cette puissance spirituelle qu'il cherchait de l'autre côté des monts, était toute vivante, près de lui, dans la conscience des peuples.

Alors on voit une chose qui renverse toutes les idées admises jusque-là sur le Saint-Siège.

Dès que Napoléon chancelle, le pape passe du côté des vainqueurs! Mais ces vainqueurs, quels sont-ils? des hérétiques et des schismatiques et la Prusse, l'Angleterre et la Russie. Ainsi, l'Église romaine épouse l'hérésie; et pour que toutes les contradictions soient rassemblées, ce mélange qui eût fait reculer d'effroi les papes du moyen âge, s'appelle Sainte-Alliance.

Chose incroyablement ce sont les schismatiques, l'Empereur de Russie, le roi de Prusse, les ministres d'Angleterre qui exaltent la papauté. On découvre alors un fait étonnant. Pour la première fois dans le monde chrétien, les immenses questions dont la terre s'est émue ont passé, pour ainsi dire, par-dessus la tête de la papauté. Les états schismatiques traitent l'Église romaine, non

plus comme un être vivant et menaçant pour eux , mais comme un être d'abstraction qui entre dans le calcul de la diplomatie. On s'aperçoit que la terre s'est ébranlée pendant un demi-siècle et que la papauté a cessé d'être le centre et le but de ce mouvement universel. Elle n'apparaît plus, au milieu de ce grand bouleversement des choses modernes, que comme une partie, une secte du christianisme.

Dans les congrès de Tienne, de Térone^ où se discale le sort da monde, qael est son r&!e? elle 7 assiste par ses légats, nn autre les préside. Je me demande comment le représentant des Grégoire YII, des Innocent III, a pu, sans désespoir, se trouver obscurément confondu parmi les chargés d*aflaires, les plénipotentiaires de Thérésie. Dans ces assemblées qui vont décider de la condition du genre humain, quel peuple la papauté a-t-elle sauvé et protégé? Au milieu de ces solennels débats, pour qui parle- 1- elle, quand toute la terre écoute; elle ne s'occupe que de ses possessions matérielles !

Afin de rappeler la mission qu'elle remplissait dans le moyen-âge, plaide-t-elle pour les ÊiiiUes? Pense-t-elle à l'Irlande, à la Grèce, à la Bohème, à la Hongrie, à tous les opprimés, lorsqu'une parole tombée de haut sur la table des plénipotentiaires de Vienne pouvait tout changer? Ne loi demandez pas cela; sa vue est absorbée par un point de la terre : elle pense à la Romagne. Aa moins plaide-t-^lle pour ceux qu'il est impossible d'oublier, pour les vaincus? Au contraire , die Toit la France catholique abattue ; eUe demande instamment aux puissances hérétiques de pro-

fiter de Toccasion pour arracher de la France une province, et pour la lui donner * !

Ce sont les schismatiques qui empêchent ce meurtre! C'est-à-dire qu'elle voit le Samaritain, couvert de blessures sur le chemin ; non-seulement elle ne l'aide pas, elle ne le console pas, mais elle n'a qu'une idée obstinée, qui est de le dépouiller.

Quelqu'un a-t-il osé dire, qu'au milieu de l'avidité de ces princes victorieux, le prince de l'Église ait dominé les débats par une de ces grandes effusions de charité universelle, qui lui eût rendu en un moment l'autorité morale?

Profite-t-il de l'exaltation des esprits, de la magnanimité naturelle qui suit la victoire, pour rappeler aux princes leurs serments envers leurs peuples? C'était là assurément sa tâche. Le prince du schisme, l'empereur Alexandre, a refusé, dit-on, quelques-unes de ces lueurs de grandeur. On ne dit rien de semblable de Rome.

Quand il s'agit de refaire le droit des gens, est-ce Rome qui propose l'abolition de l'esclavage, de la peine de mort en matière politique? Ces questions s'agitent dans la conscience uni-

1 Les Quatre Concordes, t. I, p. 93, par M. de Pradt, ancien archevêque de Malines.

TerséDe; mais l'Église n'interdit-elle pas? Au moins, le cri du sang la rend-il assés? Quand les échafauds politiques se dressent au milieu de passions périssables, Rome a-t-elle la ToiX au nom de l'éternelle démente?

Se place-t-elle entre l'échafaud et le monde trop irrité pour être impartial? Xey, Mnrat.

tooscesbraTespoursoiTis par la colère du léopard? Le lion ne se réfugie dans Rome? En étendant la main sur eux, sauve-t-elle

à leurs jogies ensmèmes nn étemel r^ret ? Non, mille fois non : an mili^i de tont cela, Rome ne Tdt qne Borne. La France ne peot pas rooUier.

Ah ! c'était là une de ces droonstanoes qni ne se représentent patf deux fois • et par Icbquelles sont jagés en dernier ressort les grandi pooToirs y tant de l'Église que dn monde. la ferre encore homide do sang des diamps de liataillesy les nations haletantes an sortir de fa lotte, la France désespérée, les Tainquenon étonnés, Napdéon seol et pensif dans sim fle. l'aniTers jeté dans une immense attente, et, » milien de ce mdange de désolation et d*oi-gae3« la pa^Qtéy ce pooTdr dn del , bénissant d^en bant la irille et le mmide, occupée sorlmt de qid sonfirut, fennant les plaies des

peuples blessés, réclamant pour eux leur salaire àlafin d'une si terrible journée, se souvenant que la France est là fille aînée de l'Église, révoquant du sépulcre, la réchauffant de son souffle sacré, le lendemain de Waterloo, mais surtout réclamant jour et nuit pour celui qu'elle avait maudit dans un jour de colère, pour le grand prisonnier de Sainte- Hélène, ne laissant pas une heure de sommeil aux rois, qu'ils n'eussent mis fin à cette ini« que torture, et brisant, à la fin , au nom de la puissance chrétienne les liens de Longwood que tous les princes de la terre avaient forgés ; quelle mis* sien j si seulement on se la fût proposée! Quel spectacle ! et c'est ainsi qu'autrefois les papes avaient fait pour le roi Richard ! Quelle manifestation, quelle révélation éclatante de l'autorité spirituelle ! Où est l'homme qui n'eût été frappé, ébranlé, jusque dans le fond de son cœur , à la vue de ce Prométhée délivré du vautour par l'Hercule chrétien? Je ne connais personne, pour ma part, d'assez aveugle, qui n'eût plié le genou.

Mais, lorsque l'on est resté au-dessous de ces occasions toutes divines, elles ne reviennent pas 1 alors que reste-t-il à faire? il faut tenter de regagner, par les voies souterraines, le monde

que Ton n'a pats sn ressaisir par Téclair de Fesprit et aa miliea de racclamation de runirers. H feut aser d'artifices, parler un double langage, que sais- je? il faut faire tout ce que Ton fait aujourd'hui ^ !

Au reste, puisque la papauté a renoncé, dans un moment solennel, à ce qu'il faut bien appeler le gouvernement spirituel du genre humain, c'est là un héritage qui ne peut rester vacant. Il faut absolument, dans le démembrement de la puissance spirituelle, qu'il se forme une autorité dont reflet se fasse sentir à tous les peuples. Le monde chrétien est accoutumé à être régi par la parole publique; il ne peut entièrement se passer de ce conducteur invisible.

Les premières assemblées de la révolution française ont eu évidemment cette pensée.

Qu'est-ce que la Déclaration des droits de rhomme par l'Assemblée constituante , si ce

^ Qoe parleDU-Us de politique calfaolique! ils ont perda k tcn de ce mot, que nous sommes obligé de restituer ; ils eom* prtmmt ptr là toutes les nncunes, tous les schismes du passé, ▲ les entendre. Il s'agirait de remettre les Éuts en présence , et de les partager suirant la bannière de leur Église visible, liais €*est tt un combat fini, on ne le rallumera pas. La politique Téritable» «ent cathollquo n'est pas romaine, elle est uniferKllt; c'est tout le contraire de ceUe qu'ils proposent.

n'est une profession de foi canonique^ manifestée au nom de la France^ non-seulement à un pays en particulier, mais à la terre entière? Un discours de Mirabeau avait-il alors, dans le monde, beaucoup moins d'efficacité qu'une bulle? Les peuples chez lesquels la parole est vraiment émancipée sont faits pour servir d'organe à tous et plaider les uns pour les autres.

Nos assemblées politiques ne remonteront à la hauteur à laquelle elles doivent viser, que lorsqu'elles auront la conscience d'être un organe de la nouvelle puissance spirituelle. Jusque-là on possédera des orateurs brillants; ils enverront souvent l'oreille; mais on ne sait comment leur parole habile aura perdu le chemin^ 4e rame j elle ne descendra plus au fond des esprits; on sera tout étonné, après tant de discours, que les peuples n'en retiennent pas une syllabe.

Où ces pouvoirs disparaîtront dans la décadence de l'Occident., ou il arrivera, un jour, que personne ne se fera plus un jeu privé de la parole publique, que nul, dans un moment sérieux, ne montera à une tribune sans éprouver un frémissement intérieur, comme s'il avait la terre entière pour auditoire; et il l'aura réellement. Alors, la parole redeviendra vraie; vivante;

elle rurale monde comme elle Ta régi au moyen âge. Les formules fictives feront place à l'accent spontané. Partis de la conscience publique^ les anathèmes retentiront de peuple en peuple; ils frapperont, comme autrefois les bulles du Pape, la violence et la ruse. Ou la parole des nations chrétiennes n'est qu'un bruit inutile, ou elle doit finir par être tout cela.

Il ne s'agit pas de renverser la cité catholique, mais bien de la réaliser.

Vous assistez à d'interminables débats sur l'éducation publique. Les discussions sont savantes et éloquentes ; tout le monde comprend qu'il s'agit d'un point vital; on se dispute d'avance les générations qui ne sont pas. Gomment, après tant de paroles habiles, personne n'a-t-il dû que la véritable éducation d'un pays de discussion libre, c'est le spectacle permanent de sa politique, que toutes les influences d'école cèdent à celle-là, et qu'il est souverainement inutile de rien espérer d'une modification obscure de l'enseignement, si, auparavant, vous n'améliorez, ne redressez, et corrigez cet enseignement tout-puissant, irrésistible, qui, chaque jour, parle et éclate dans les foyers et dans la tribune politique?

Gomment veut-on que nous fassions pénétrer ici la vie du christianisme dans la littérature , dans la philosophie , si cette haute pensée ne reparait pas ailleurs, là où elle pourrait briller dans la réalité de la loi pour la France et pour le monde? Gomment veut-on que nous enseignions ici que toute la dignité morale de l'homme moderne est dans sa pensée^ si les pouvoirs publics ne reconnaissent au contraire que la richesse?

Nous disons cela^ dans notre étroite enceinte, parce que nous le pensons. On nous croit pendant que nous parlons; mais^ res-sais bientôt par le démenti éclatant que nous donne l'enseignement de la vie politique , combien en est-il d'un cœur assez robuste pour rester fidèle à la vérité dont ils ont ici conscience ! Faut-il qu'il y ait une doctrine pour les fils, une autre pour les pères? Depuis quand la vie d'un peuple se partage-t-elle ainsi? L'avenir est là pour mettre fin à ces contradictions.

Si nos doctrines sont vraies pour la science , le droit, les lettres, la philosophie, il est nécessaire qu'elles le soient aussi pour la politique^ considérée d'une manière générale.

J'ai établi qu'il existe aujourd'hui deux

2 (« l'âme spirituelle : Tane, réédée qui fest éaii8 la conscience des peuples; l'autre , ^P^ fente, qui se montre dans le Yitien. Lorsque la première se tait par une raison quelconque, l'autre en profite pour paraître et menacer de tout envahir.

Yonlez-vous donc résister siticèremélit à la domination de la papauté romaine? Je ne vous propose pas de refaire ce qu'a fait Napoléon ^ d'enlever la personne matérielle de la papauté : je TOUS propose seulement de rester fidèle à notre tradition, d'enlever à Rome moderne ce qui, dans les époques saintes, a fait sa grandeur et son universalité.

Ce n'est pas un homme qu'il faut enlever, c'est un esprit; et j'ai montré que, dès le dernier siècle, il a pas été de notre côté.

Vous craignez le pape ; il est un moyen de le déposséder sans l'insulter, comme ont fait nos rois du moyen âge. Soyez, dans la conduite du monde , plus chrétien , plus universel que lui; ayez pour les nationalités la charité qu'il n'a pas eue. Essayez de relever un jour les morts qu'il a fermés les portes de la cité de vie, non plus seulement à un petit nombre de prédestinés*. L'Espagne a été le bras droit de Rome,

soyez le bras droit de l'humanité. En un mot, essayez une politique plus élevée, plus sacrée, plus divine que celle du pape; vous hériteriez légitimement de sa force et vous ne le craignez plus : c'est le moyen assuré de le vaincre sans le combattre.

NEUVIÈME LEÇON

L*teiJtB momAm n L'teuss

19Jiiml8U.

Sous Urbain YDI , un poète italien , Pallaviciniy rencontre une idée singulièrement liardie; dans un caprice de poésie , il imagine que le Christ au haut des cieuxse repent de son alliance avec l'Église romaine. Saint Paul descend sur terre pour la répudier. Après le divorce céleste, d'autres Églises prennent d'avance le Toile de fiancées ; toutes elles sont repoussées l'une après l'autre. Plutôt que d'épouser une Église particulière, le Christ préfère demeurer dans l'éternel veuvage.

L'auteur de cet ouvrage apocalyptique vivait

en sûreté à Venise, sous la protection de la république. Un jeune poète de ses amis l'engage à faire en commun un voyage d'imagination du côté de la France ; ils partent. Aux frontières» on se détourne pour voir Avignon^ la ville des papes. A peine entré dans la ville, Fami quitte son rôle. C'était un affidé de l'inquisition romaine. Pallavicini est jeté en prison ; il a la tête tranchée en 1644.

Cette histoire explique comment le christianisme disparaît presque entièrement des œuvres d'imagination en Italie dans les deux derniers siècles. Le croyant le plus sincère devait toujours craindre de ne pas le paraître assez dans une œuvre de fantaisie.

Je m'aperçois avec étonnement que, dans l'époque moderne, l'Église romaine a perdu, dans les lettres, avec l'idéal du christianisme, le sentiment de sa propre poésie. Les cardinaux, les

papes écrivent une foule de vers; mais cette distraction frivole n'a plus rien de commun avec les inspirations solennelles du moyen âge. Que sont devenus les accents de flamme des saint Ambroise, des saint Paulin, qui s'ajoutaient à la liturgie? Urbain VIII écrit des vers païens au cavalier iBerni. Au lieu du Stabat Matfir, du Sa^

aoEBete m7thol<^que&, daos le temps que Laiber eatoime le Te DMnde la RéfematîM x AV ^ Dieu €9i ym farUneHt em' feUê Bmr§ ûê ««Mr

Oft coBsidère à Home le durinriamiume cihmm ipvité par Diате et par le Tasae; de là viest le règne presque efficiel de la nylliolope de Marini, Tanteor à^Adonisj le po5te du flaîBfc-Siège, dlJrbaiii Ym, d'Aleundre YD, de Grégaire XV, du cardinal LadoYîâo. MacoMiiîwint teal à la foislanatQre delËvangileelde la poè* lief en finit par se persuader que Tiutie n'a i de oommun avec l'autre. On donne son i tien an paganisme, sa foi au christia-nisme; et Ihdire, que Ton brise l^inité de la vie intérieure.

Ce sont des hérétiques, Hilton par le Fmaiit Ferduj Vdtaire par Zélrey Rlopstock par la Iftseieide, qui ramènent dans la poé-sie le sentiment chrétien. Et lorsqu'au commencement de ce siècle, M. de Chateaubriand achète de renvstser Tidéal paden et restitue le chnstianisme en possession de l'homme tout entier, esprit, ooror, isftagination, que fait-on alors! ensagement ^s éclatant que la lumière ! On met à 11n« tordit l'auteur du Gême du ehriêtimiêm.

OSM h vieillase de Lduis XIY* on ^t 1«> discussions du jan-sénisme et du molinismft abiofbâr pw l| fiéu Tattentieft de la France. Co fut d'abord Tobjet de l'étonnement de qoeir ques

beaux esprits; ils ne pouvaient com-* j^r^idre que l'on attabât à de pareilles ma-» titent une attention que Ton n'accordait plus au petites révolutions dans les laveurs et Tes-» prit de la cour ni aux changemen ts de ministères . La France s'obstina, parce que dans ces débats religieux était renfermé tout le germe du dix-^ huitième siècle; sous les jansénistes et les molinistes, apparaissaient vaguement les première indices du changement qui allait éclater dans les esprits et dans les cheeel. De même^ aujourd'hui ^ sons ee ferment de discussions religieuses qui ressaisissent le monde» je dis que s'agite un nouvel avenir, un nouvd ordre de choses^ et fH'il appartient à tous les hommes dé bonne vo^ kftté de travailler à en préparer l'avènement*

Ceux qui ont été le plus surpris de cette ir* mptioa des questions religieuses^ sont ceux qui font profession exclusive de la vie politique. Quand nous avons signalé ces symptômes nouveaux^ beaucoup se sont écriés que nous résistioiis à un fantôme; quand toute rfiurepe

s'en est mêlée, Q a Uen fiJh se rendre à Té^ deoce.

Ils cropûent fermeineiiit Tmirefs entier ^^ 8orbé poar toojoais dans le spectacle des fetites lottes de personnes, des molités de tsibooe; plotût que de s'abandonner daioatage à des questions ainsi rampantes, c'est on praires que de se toorner seulement Ters antre <

Car, il ne faut pas croire que tirat snt 6n Tîcieux dans les efforts de cenxqni nous faut la grierre. Après les érénelements de ce àède^ h lèvolation, Napoléon, nn immense «anm gê ton joars près de saisir Time hnmaine, dèsqn>i[li£ n'est pas occupée. Dieu Ta accootnmée à de terribles secousses; eBe ne pent ptos rmlrer i

le joug des petites pensées. Agrandie par Vocation qu'elle a reçue des laits, il lui faut d'ast grands objets, même pour se divertir. Or,, csasôgnez-moi où est aujourd'hui la Tendance? qui la développe? qui s'y attache, on plutôt? qui est-ce qui ne travaille pas à l'immortalité? qui est-ce qui est là aujourd'hui le mot d'ordre qui, et»cendu de haut, régit toute cette société.

Une pareille situation ne pouvait élever l'intelligence des hommes qui pensent au privilège des choses religieuses : ils ont maintenant l'âme

humaine abandonnée, désoccupée, livrée! ils se sont dit : c'est bien ! nous allons la ressaisir.

Une raison plus forte que celle que j'ai indiquée jusqu'ici, se joignait à toutes les autres. On avait paru croire que, grâce aux merveilles chaque jour accumulées de l'industrie, aux délices dont on paraît la terre, l'âme humaine, séduite, oublierait son immortalité. Eh bien, malgré tous ces enchantements de la terre enrichie par l'art humain, cet instinct de la vie immortelle proteste; il se réveille comme en sursaut. L'homme cherche son lien, non-seulement avec l'humanité vivante, mais avec l'éternelle cité ; au milieu des prodiges du siècle, il avait oublié qu'il faut mourir. Il s'en souvient, il cherche dans la mort la communion vivante avec tous les esprits. Voilà ce qu'il y a de sérieux au fond du mouvement religieux de ce temps; quoi qu'on en dise, il inquiète les peuples.

Les prolétaires eux-mêmes sentent que vous auriez beau les couvrir d'argent et d'or; il leur manquerait encore quelque chose. Leur âme est bien souvent plus grande que celle des rois, ils le

savent ; il ne leur suffirait pas de porter ici la couronne ; ils veulent encore régner dans l'éternelle vie.

sinon xuk% i^e mdnle» qui, accimalee du» k présent, déborda dans^'afeiur?

liTaspérez pas, par aucune satisfoctiiMi psfitiqiie« par aucune combinaison sociale» ttwiper ce sentiment ; il porte avec lui-même a démonstration; c'est Taxiome d'une scirace supérieure. On Tétoufferait aujourd'hui» il resiltrait demain. Ni la ruse, ni Tbatâtudey ne ftat seules la force de rÉglise romaine. Sa puissance, c'est cet appât inyineîble d'immortalité, sseim toujours renaissante de l'étenielle religion. L'Église semble aYoir conservé, elle seule, au niliei du monde civil, l'antique formule de l'évocati-Qi de l'âme hors du sépulcM. Toute la fines di b réaction ultram-gntaine est là.

Beaucoup d'esprits arrivent de ce eâté, attirés par une soif in-extii^ible de vie; sais ceux qui, possédant cette amorce, au lien dsh ^, ne transmettent que la mort, omt re^a leur i)om de saint Paul; tt les appelle des mlMi

Si la philosophie» en se taisant sur ces qiMi^ tions» a cru que pradant ce temps-là l'eqprit humain les oublierait, elle s'est trem-pée; a timidité ne lui aserviderien.LaveiIà<

d'honneur à mtrer dans uttê netiTelle épo^é^ sans qttoi les peuples seraient bientôt plus Avan* ces que les docteurs. Il est vrai que cette ques^ tion ne se résout pas seulement par des livres t c'est par un élan intérieur que rimmortalité se réYèle. Voulez-vous, non pas seulement k croire , mais la sentir, remplis-sez votre esprit de grandes pensées qui débordent^ de noblëi projets t et vous aurez la conscience anticipée dé la Yie à venir;

vous la posséderez d'avance. Ati contraire, donnez«vous à de petites passions) à d'étroits intérêts ; vous aurez beatt feuilleter toutes les démonstrations officielles, accepte^ tous les catéchismes, vous pourrez bien vous promettre du bout des lèvres l'immortalité j mais dans cette vie morale exténuée que vous vous serez l^ite, la conscience présente de la vie future vous manquera toujours. A quoi ban rétei*nité qiland l'Âme, telle qu'on la foit, ne remplit pas même le temps?

Le pis serait d'espérer vaincre un Système re^ ligîeut, philosophique, politique, en combattant la ruse par la ruse. D'autres seront toujours tios mattresdans cette guerre. Nous ne devons l'emporter que si nous opposons & nos adversaires^ quels qu'ils soient, une idée pltis haute, tlû8

chiétieitité plus omyerseUe, une société pins équitaUe* une immortalité plu« entière. D ne snflQtpasde nier les questiims pour les Eure disparaître : c'est l'esprit du passé; il s'agitd'ébUir un ordre supérieur à celui qu'on nous ûpfose : c'est l'esprit que nous croyons Toir su^.

J'ai dit que TËglise romaine mécranatt I& nationalités; il faut ajouter qu'elle s'en défie. Observez ce qui se passe dans l'Eure^ catholique : TOUS découvrirez bientôt ce &it cmisîdéraUoy que partout l'Eglise Xieat les peuples pour suspects » qu'elle aspire à se séparer d'eux et à ne plus s'appuyer que sur fiome. On nV vait pas besoin d'éclatants aveux pour ssm qu'en France l'Église galli-cane n'existe phisfie de nom.

En Espagne même, où le clei^é était jusque-là si profondément incorporé à la natioD, toutes les voix qui se font entendre répêti»it à leur tour le même cri : Rome. L'èvêque des Canaries y

dans l'ouvrage qu'il vient de pa- Uier, place la nouvelle indépen-
dance de l'Église espagnole dans la servitude absdue à l'égard de
Rome. Cet homme, d'un vrai loéritOy incapable de prendre un
masque de liberté, livre le secret de la coalition eodéàasr

tique lorsque'il prononce une parole que Ton se garde bien de
répéter ici. «c Personne n'ignore, dit-il f que la Révolution fran-
çaise est une invention de l'enfer^». » En Allemagne, Goerres, au
nom du clergé de Bavière, fait écho à Tévêque des Canaries.

On peut dire qu'au moment où je parle , tous les clergés catho-
liques du midi et du nord de l'Europe dépouillent avec violence
les caractères nationaux qui avaient fait dans le passé leur sauve-
garde, et qu'ils se concentrent dans Rome pour combattre avec
ensemble l'esprit de chacun de leurs peuples en particulier, et
l'unité spirituelle du dix-neuvième siècle en général.

Ce désordre ne date pas d'aujourd'hui ; dans les deux derniers
siècles le pape s'est brouillé avec tous les États de sa communion.
Est-ce là l'unité que l'on accuse la Révolution française d'avoir
brisée? cette unité n'était que la pire des anarchies.

1 n eftfingnierqoe, dans cet anathème contre la Révolution
française, Vévêque des Canaries prétend s'appiiyer sar le lenti-
ment de M. de Toequeville, auteur de la Démocratie en Amérique
: «Nadie Ignora ya qae la reToloclón francesa Aie, como la Uama
el mismo aatore, inyención de Satanés, jc Independencia eonê-
tantê de la IgUeia Mispana» 1843, p. 35. Don Judas Joiè Romo,
obispo dé Canariaa.

Lesprineés Im piM faiblêsdut gârfiiii Ym^ prit iè là Mciété
modême. Espèra^t-^ofi nfi^fe* rtment qtie les peuples liTreroDt

ai^'otird'hiii; par surprise^ cê que les rois (Mit su défimte hierf le peut-en ereire?

En se séparant des nationalités^ lé dérgé lié Toit pas qa'il se Sépare de son principe de rie. Car depuis deui siècles, il suit les peuples, 11 ne les précède plus. Dans le dii-kuitKflié siècle, quand la seciété était raisonneuse ^ lé clergé l'était aussi avec le cardinal Dubois ; le inonde, après de grandes secoiisseSi sê fe^ tourûê ters Dieu ; le clergé suit aussitM * et cette rie qu'il a puisée dans le cœur des peu« pies, il essaie de la communiquer tout aussitM à Rome : en sorte que c'est la société qui rend la rie à l'Église, et non plus l'Église à ki société.

Borne ressemble Inen peu à ce qulmi^nent les écritains ecclésiastiques de cecAtédes monts ; s'ils réussissaient un jour à ne plus s^iispirer que de l'âme du Vatican , ils s'étonneraient de sentir combien cette âme froide est ennemie du bruit. 11 y a dans le monde un gOQTerBO»

ment per^oûnifié par Sltte V : pour entrer 9it pouvoir , cet homme de fer s'épuise à faÛKĭn

qa^l ist moutant; pendant Mpt Wh U j^ft l^Mie, il fait «dm-bliiat d'expirar à chaque souffle; car, dit-il, of^Ymt pour papeii des mo* riboBds i ch\$ If fanm p^pa i muri^Qn^. Si les ĖgiisM étoient ftea à fece un fifiul jour» toutes seules, sans les peupleg^ avec un pouvoir qui se bit une loi de ia mort» ne regretteraient-elles fis, ^vant le soir , le seleil et la source des nnntsJ

Bans CQ duel que Toft prétend établir entre l'Église et les peuples , si Rome n'a pas pour sllle les nationalitési a*trelle au moins l'humanité?Les dissidents se ràinifQftt» dites-vous. Et quelle ^rantie en ai*je? Quoi sans que loqs fiMSiea un seul pas,

sans que vous vous éleviss davantage y la moitié de la chrétienté qui îmis a abandonnée, va se raviser ; et sans auoune mvM de votre part, vousconsommeresaujour- 4'bui, dans votre vieillesse, ce qui vous a été Hapossible dans la ferveur d'un autre âge I Mais ^ sont les marques d'une chose si extraordinaire? Ok sont ces peuples dissidents qui re^ viennent en arrière? |e les vois, au contraire, Siarcher tête baissée vers l'avenir t d'où je cenobs qu'il faut chercher aillmirs qu'en vous la rtceneiliation suprême; et tout ce que je puis

MO

dire, c'est qae je crains qae dans cette immiitabilité , vous ne restiei isolés des natianalités et de rhamanité tout ensemUe*

Dans cette situation du m<Hide, qadqnes écHYains da nord » et derAllemagne en partiailier , n'ont pu s'empêcher de jeter nn cri de joie, en Tojant ce qa'ik appellent la décadooe des peuples de race romanet entraînés par h décadence de l'Église romaine, ils se sMitn^ pressés; cette joie de Yaotoor les a trahis. Ib ont espéré qne cette race d'hommes allait s'affiiisser soos le poids de roltramontanisme» et qae la Irar allait en hériter.

Par cette joie anti-chrétienne^ anti-phibsophique, ils ont montré qae, tout abattue que semble la France, sa mission n'a été encore e» pruntée par personne. Nul parmi nous ne s'est réjoui jamais de la mort d'un peuple, euunt moins d'une nce d'hommes. Nous aTims compati à la Grèce dissidente autant qu'à llrlande catholique; et la disparition d'un peuple, ri die était possible, nous semblerait une calamité pour nous-mêmes. Voilà pourquoi, telle qu'dleest, le monde sait que la France seide peut enocm pro-

noncer la parole sociale, capable de rdeftf l'Italie, l'Espagne, le Portugal, llrlande, la hh

logne, la Bohême, la Hongrie y tous ces débris tombés de la couromie des papes.

Voyez combien nous croyons à Tesprit plus que Rome! Tandis qu'elle se vante de survivre à toute cité il est de foi parmi nous que toute nation chrétienne est immortelle. Chacune d'elles peut bien défaillir un moment ; mais elle a en soi le principe qui Tempeche de se corrompre, même dans le sépulcre.

Il est vrai que nous ne pensons pas que le moyen de sauver ces peuples soit d'appesantir sur eux la pierre de Tancienne Église; nous croyons qu'une nouvelle parole de vie, pro« noncée par une nation libre, est seule capable de briser le sceau du tombeau. Car si i l'Église romaine a pu dire qu'elle est le corps incorruptible du Christ , nous étendons cela à toute l'humanité renouvelée par l'Esprit; et nous n'admettons pas qu'un seul peuple, membre vivant du Christ, puisse rester éternellement cloué sur la croix et le Golgotha de l'histoire, sans avoir son jour de résurrection.

Quel peuple descendit jamais plus avant dans la mort que le peuple grec? 11 n'était pas seu* lement crucifié, il était scellé dans le sépulcre; une autre race d'hommes, d'une autre religion ,

veîUàit fnt qu'on fe'ôtât pas k ftort.

ne priait plus peur cette natitB défunte I eBe était ahandonnée par celui qui devait élend* lement prier pour tous. Lea wjageora , Mjwm kai même a'y sont trompés; ils ont piété IV reille ; ik n'ent entendu aocan bruit.

Mais cette loi devait être observée, d'après laquelle, on ne voit pas, dans le christianisme comme dans le paganisme des peuples qu'ils aient été frappés ne ressusciter pas. Sous cette cendre, l'esprit vivait on ne sait où ! Riga traduit la Marseillaise ; l'âme de la France nouvelle dreule tout bas avec ce chant de vallées ; il s'étend, il grossit ; et, jour éternellement sacré pour moi, il m'a été donné d'arriver, le 1839, avec l'armée française, sur ces rives de] précisément à temps pour voir le miracle se t sommer. De la terre sortait, près d'une ciuité saignante, une Grèce nouvelle. Mes mains ont touché les mains qui ont sauvé un peu]de ; mes yeux ont vu sous la forme d'une nation, la France, après trois siècles de sépulture, à l'appel de la France, sortir en chantant de la Cité et de l'Athènes de saint Paul.

Or cette résurrection s'est accomplie sur un peuple schismatique ; pour que tout le]

me paraisse « D'autre côté le « l'âme a été faite non pas pour la Orém éternel, mais pour l'écoulement et l'espérance de tous les peuples pieux éternels en qui subsiste une seule étincelle de vie » Qu'ils la gardent cette étincelle ! il n'en faut pas davantage au dieu des modernes pour qu'un monde renaiss...

Dans la décadence de plusieurs États catholiques, on voit chaque jour il est vrai, naitre des théories pour relever un peuple en particulier l'Irlande d'un côté, l'Italie de l'autre. A ces entreprises il manque une seule chose ; de sentir que ces misères nationales sont solidaires entre elles » que le remède de l'une ne peut atteindre d'une force capable de les guérir toutes. Par quelle contradiction les écrivains catholiques d'Irlande, d'Italie conseillent-ils à leurs peuples de chercher isolément et à l'écart leur propre salut ? comme si, en se réduisant à l'intérêt

privé, on ne se désarmait pas soi-même par cet excès de prudence f comme si ce n'était

^ A rétranget Un écrivain néo-catholiques font ptesque tons OMieiiii 4éel9réi ie lu FrMce.

* Q'Co^nl n'a fait ivistm^ci da oat^(4ieUxne de ridandf qi^c^o question insulaire, V. Balbo. tipiranc^ d^ l'Italie, p. 268.

paB le contraire même de Fidéa! cadidiqie!

n est certain que nul d'entre eux ne rentrera dans rentière possession de Ini-même s'il ne fait de sa caose celle de tous ses frères par la mort, si cette idée n'agrandit à ses yeox sa jmpre entreprise, s'il n'a tout ensemble pour fad la puissance de la nationalité etlapnissanoede l'univers. La trompette de l'ange, capaUe de réveiller l'Irlande, ne doit-elle pas s'entendre avec le même éclat dans toutes les mines catholiques, à Prague, à Varsovie, à Florence, à Madrid, dans le Paraguay et jusqu'à Rmne. dans le tombeau d'Adrien? Youlei-vous qu'un membre de ce grand corps universel ressuscite, et qu'un autre demeure enseveli? Le malheur est que l'Église a laissé devenir étrangers les uns aux autres les peuples de sa communion; eDe a semé des membres épars ; die ne sait pins en composer un corps. En se révdUant, an noid, au midi, partagés par lambeaux, ces peapks, demi*morts, demi-vivants, ont peine à se reconnaître; la fiblese de Rome les a tenus divisés; la grandeur de la France serait de les réunir. Pour ranimer cette froide cité des morts, h première chose à faire, est de provoquer en eux le sentiment de la nouvelle alliance dans

un esprit nouveau ; car les morts ensevelissent leurs morts, ils ne les ressuscitent pas!

Chez aucun peuple, je ne vois le péril aussi flagrant qu'en Italie ; et si les paroles que je vais prononcer ne sont pas emmiellées, je désire qu'elles soient reçues comme celles d'un homme qui a prouvé maintes fois ici son amour pour ce pays. Le moyen de ne pas être frappé de voir la philosophie italienne entrer aujourd'hui dans le piège de l'ultramontanisme ! Jusqu'ici, sous toutes sortes de formes, elle avait incessamment protesté, même en dépit des poètes, contre la destruction de la société civile. Si les faits étaient accablants, du moins le droit était maintenu. Il restait à l'Italie moderne une seule chose y l'indépendance intérieure de l'esprit. Or, ses écrivains conspirent aujourd'hui à lui ôter ce dernier refuge. De la meilleure foi du monde, les Rosmini, les Gioberti, les Troya, les Balbo, mettent tout leur talent à détruire par la raison l'empire de la raison; renversant cette liberté interne de l'esprit humain, ils donnent à leur pays, sans le savoir, autant qu'il est en eux, le coup de grâce.

Si encore ils étaient originaux et novateurs dans cette servitude volontaire ! mais non ! ce

chama «têni» a 4^4 ^t6 parcouru; ik Hfè^ tenty à satiété} ce qu'ont ei^po\$é ainmt wx, M. de Maistre à Saint-Péter^urg , M. de Bonald dans rémigrttioo, Gœrres à Mouah, Guuth^r, Schlegel à Yienoe. Daus le pays do»

hardiesses de rintelligence, ils se rangent à l'arrière-garde du passé. Sans qu'ils }e sacfieot} le fardeau des idées autriolueiuiès pèse sur eux ; ils emploient leur for^ à s^eodiatiier encore, ^e croia voir des gens dont le bras dfoit est garrotté} et qui se lient le second} pax în* stinot de symétrie. Pour se déliTreir du donUe joqg} ntalie a besoin plus qu'aucun autre peuple de l'exidlosion d'un esprit nouveau; et c'est le principe mime de la pmsée qu^

onebai* nent} persuadés que lorsque l'esprit se gem démis entre les mains de la papauté, il 99m justement alors la force électrique de Iwisff la lierre du sépulcre I

O illusion de la défaillance ! ne s'élèvert^Ml personne dans la grande tindition nalionak pour jeter un cri capable de percer les murailles des ÂlpeS} et d'empêcher ce suicide réfléchi !

Philosophie prisonnière! aq>tifitédn dedans et du dehors, du temporel et du spirituel 1 double nmud de TEmpire et de Rraie ! Qudi mot

fetit-fl proiiôûcef, Miens^ pout toti» rendre luininetijt daiis notre langue c6 éjtll èfet plttts chî^ que le jour dans ia nôlrë? C'est que, %i âUX chatnés du corps vous joîgnei volBnlaiement, s^iétltliqîetnent les chaînes de l'esprit, 11 tiépéut plus y avoir parmi vttus ombre de peliplô.

3fe Veu* iaie répéter, cat lés choses ëïi taëiit la péitiëi Voils ave* à combattt-e deut gtehrêâ àè SBrvitûde: jusqu'ici vous âvtez essayé dé les fétoutti^r Tune contre Tantre ; il serait bien térn pâ a'entter dans un espî'it îiotiveaii : sais quoi, VôUs courei risqtte d^êltre éterneîlettiônt dupés 'et dé l'un et de l'aiitre. Of, il ûj a Hett, âbsérument rien de nouveau dans le r'ettôncelûëiit que Vous faites du principe de recherche et de vie aux pieds de la papauté, Si ce n'est qttfe vous démentez par là tous vos plus gratidâ hénîtoes, et qu'en prétendant vous appuyer sui* fa Iraditiôn, vous cointnencez au contraire ^z.t ré^ pûdier là tradition de vos penseurs. Vous qui voulez revîvire, et qui avez Si longtemps représenté, au premier râhg, resprit humain, hé Te désertez pas d'ans son dernier côiibilt I

Appuyé sur une alliance chimérique avec l'omnipotence, bii croît tous les dénouements faciles, au risque d'énervier inégalement la responsabilité.
Littérature

s'enrichit ainsi de livres ingénieux où l'on recompose presque sans effort la carte du monde. Dans ces écrits* fruits d'excellentes intentions, on promet à un peuple de le faire ressusciter, presque à l'instant, par la bonne volonté des chancelleries. On ne demande pour ceU qu'on peu d'assistance de la part du pays; et même, je TOUS dis, au contraire, que tous ne pourraient renaître que par un prodige moral; et si le premier axiome de toute science politique n'est pas de verser, au besoin, dans de nobles civilisations pour le monde, non pas quelques gouttes, mais des ruisseaux de votre noble sang, il vaut mieux ne jamais rien espérer ni tenter. Est-ce par des combinaisons de chancelleries impériales ou papales que se sont affranchies l'Amérique du Nord, l'Espagne de 1812, la Grèce de 1827? Le monde n'a pas changé ; ceux qui vous font croire qu'il est aisé de ressusciter sans un miracle d'héroïsme, se trompent. N'oubliez pas que votre Machiavel lui-même ne vante le renard qu'à condition que le lion s'y joigne. Ni le diable ni la terre ne peuvent vous sauver si vous ne vous rachetez vous-mêmes, dans l'avenir, par un baptême de feu ; défiez-vous des mots ! A cette plaie, il faut du fer« Bitogma fem!

Rassemblons en un mot tout le génie de la Révolution française ; essayez de chercher en quoi elle se distingue de celles qui l'ont précédée. Pensez-vous que c'est seulement le renversement de la noblesse? d'autres y avaient réussi avant elle. Du pouvoir absolu ? L'Angleterre l'avait déjà détruit. L'affranchissement du Tiers-État, l'avènement du peuple? cela aussi s'était vu auparavant. Qu'y a-t-il donc de nouveau dans cette révolution? Le voici :

pour la première fois dans le monde ancien et moderne» un peuple s'émancipe des liens et des limites de son Église. U s'élève au-dessus de toutes les barrières» des différences» des limites de son culte privé; il remonte directement à la source du droit» de la vie. U entre en communication avec le Dieu de toutes les Églises ; et dans cette condition qui domine chacun des clergés de la terre, il &it ce que personne n'avait fait avant lui; il embrasse dans une communion universelle un nouveau genre humain. C'est là ce qui d'abord a fait pousser un cri d'allégresse à la terre. Un peuple devient pendant cinquante ans l'instrument de l'Esprit universel» comme tous les autres avaient été» avant lui» l'instrument d'un esprit» d'une secte» d'une

figlssê fitttieiilièfe I oefei Ai i i^étalt fêâ eneere tiI.

Toilà dans quel teos il est vrai de dii^ qM celie iréyoliitioB, qui n'est enfeimée duB aucune limite, doit faire le tour du glot)e.

Fondement de la rétnlnntian française dans si grandeur; pensée qui lie entre eDes ses époques les plus diyerses ! Attachet-tras ft un but seèéndaire, et tous perdez le fil de eette histoire : Assemblée constituante, Conrention, INrectoife, Empire, autant de phases qui se réfutent Tune l'autre ; tous ne toyez qu'un chaos. Au contraire, suivez cette idée suprême de l'unirersalité rdigicuse; tout S'explique. Jamais elle ne ftlnte^rompt, et ces cinquante atmées dé contradkiiMb apparentes forment une unité invincible.

Après que ce peuple a communiqué directe^ ment avec l'Esprit universel, on lui propose, aujourd'hui, pour dernière démisiod, de lascia là ces vastes pensées j ce sommet, ce Sinsd ob il ft été mené par la Providence, où il a conversé face à face avec Dieu

même, au milieu des éclairs et des tonnerres sur un monde ébranlé. On l'engage à rentrer le front bas d'ans te bercâ, c'est-à-dire dans un esprit de secte qui s'est encore resserré, bien loin de s'agrandir

nets qu'oe génia qui clébQr4ai| sq rç^serrii » fae la France ropevUe de tiop 4e gloire aille, eoaiinB Charles-Quint, célébrer vivante %^ fit* lérailles dans un coin du Vatican. Cette j^bdi-Mtion ne senirait de rien à l'Esprit du pass^.

La position supérieure ic l'Église foi^siipe 9^ été prise une i^is; cette position ne sera plus abandonnée* Le jour où la France la quitterait^ k ifatssMi, rAUemagne^ F Angleterre, tout le tftfnde voudrait s'y assewr i^isa plae; pu}^* qa^ sait bien que o'esl 1& le trône de. rfiSgli^ dt Tavenir»

Ainsi; on prépose à notre pays un saeriffoe absolu ; inutile à qui le demande» mortel et qui le consomme : véritable sacrifiée d'Abraham ; car la main de Dieu est dans la nue pour retenir le glaive, si par hasard la France agenouillée, les yeux baissés^ consentait à recevoir le coup.

H faut ajouter un moti Dans Tidéal de rRglise chrétienne^ tout se faisait par le peuple: prêtres ; diacres ^ évêques^ sortaient de Téléction, et comme de la conscience publique. Maintenant rien ne se fait dans Téglise par le peuple ; tin n'interroge plus jamais en lui la voix de Dieu*

Cert ce qui m'autorise à dire, que l'esprit des institutians noayelles* en toat rqilaçant sur eette grande base de la conscience publique, de la souYeraineté du peuple, est incontestaUement dans son principe, plus près de Fidéal cbrétien que ne l'est aujourd'hui l'organisatioi et l'institution de l'Église.

Terminons. On cherchait de diverses manières, à fausser la tradition de vie qui a fiit toute notre force; je me suis assuré qu'un véritable danger menaçait, et qu'il y avait de grands complices. Depuis ce jour, j'ai combattu ce que, dans mon âme et consd^{ice}, je crois être le bon combat. Mes adversaires me connaissent bien mal, s'ils croient qu'aucun sentiment privé d'amertume s'est mêlé pour moi à cette lutte. Dieu merd , je n'éprouve pour personne au monde aucune haine, et les choses étaient si grandes, que si j'ai été attaqué par une corporation quelconque, je déclare ne l'avoir pas senti. D'ailleurs, je dois à mes contradict^{irs} la justice de dire que s'ils m'ont écouté, ils n'ont plus songé à m'interrompre; ils ont compris qu'apporter ici la violence c'était, en se démentant, se ruiner eux-mêmes ; et de notre côté, pour les vaincre.

nous avons pensé n'avoir pas besoin de les ha!r« Dans le fait, je n'ai jamais vu le véritable péril dans les hostilités flagrantes. Quelque chose m'a toujours paru plus dangereux que le jésuitisme ou Tultramontanisme avoué; c'est cet esprit qui en est le précurseur[^] et dont le monde commençait à se laisser saisir : faire de la religion non plus un fanatisme, mais une mode éternelle, flatter tout ensemble TËglise et la philosophie, la liberté et la servitude, échanger tous les masques, mettre la convenance suprême à s'enve-* lopper de paroles ambiguës, amuser Topinion par de feintes querelles, se repaître, comme d'une réalité, d'un vain changement de personnes, parler et penser bas : c'était là le danger. Au niilieu de cette inertie, la raison, le bon sens sont soudainement provoqués. Tout se remet à sa place. On nie le mouvement à l'esprit humain; il est obligé de Mre un pas pour le prouver.

A véritablement parler, dans la voie où je me suis engagé, il m'eût été difficile, sinon impossible d'arriver au terme» si vous ne m'eussiez prêté l'appui de vos convictions rassemblées» Aussi, ce que j'ai fait vous appartient autant qu'à moi; ou plutôt c'est le fruit de cette

ici tTêC «ne feiee dont je m'étonne». Qui l'a fait oattro? qui l'a dév^l^pée qui a lépa&da dans oet auditoire cette lie înes^caUe? ce n'est pas moi l je n'ai iait que servir d^ergaee k b pensée qui» sans qu'on saache comment, arlivttt sar tentes les lèvres.

Vous cherchez, vous attendez un miracle gvmir i mais il est évident^ à ces signes^ que cet avenir est déjà en vous. Je n'ai rien apporté ici; je n'ai rien fait que montrer la vie recelée au fond de vos propres cœurs. Quoi, pour de si faibles paroles^ tant d'âawu en retour, tant d'électricité morale 1 Eh! qu'enssiez-vous donc fiit, si j'eusse été tout ce que j'aurais dû être?

Je me demande ce ^il faut que je pense de tout ce que j'ai vu et éprouvé ici depuis quelles iQois; je pense que Tesprit de Taveiir travaille notre pays dans les générations noaidles, CMSme dans la source k plus pure de h m».

CSeqitt fl^est passé ici, entre nous, est un Hsa ièvèie. De votre part, oomnwdelamîttne, c'est un engagement. Je suis lié par mes paroles, YOui Fêt^s par votre assentiment. Ce «s seut

l^s. Je 1« \$m Imif des appJkudiMcniaR^ de théâtre qui oot retenti daqs cette enceinte; iU a'^adresgaientj non à U9 j)Qmme, mais aux aroyanoes qui me gent communes \$ivec vous.

U parole qui fait explosicm dans les ^m.es est on principe d'avenir ; il faut la réfdisc^, c'est-àdire y conformer sa vie ; il faut se préparer à Umettre en pratique^ quand» h votre tonr, il vous sera donné d'influer sur les aff^ ^ires publiques.

Lorsque je parle ainsi, ne croyez pas que je veuille vous enchaîner à la lettre de mon enseignement 1 j'ai servi, peut-être» dans un moment rapide» à vous montrer ce que vous posséder en vous-»mêmes. Je vous ai enseigné à vous^ mêmes vos richesses intérieures que vous ignoriez peut*être* C'est cet éelaiç de foi dans ta pensée» ce moment de dignité morale > qu'il faut sans moi, loin de moi, travailler à rendre inàmortel. 4e ne suis qu'un degré de cette échelle de lumière que vous devez parcourir jusqu'à Bieu. Demain» 6u après» l'échelon peut di^^paratre. Qu'importe? j ai montré le chemin l air jfiz plus loin que moi! élevé»- vens plus liaut que moi !

Dans cette réunion m&sacrée au génie des peu* pie» étran-gers, il y à naturdileâent ûm homiMS

de noe dHineote oa emienie. Sosicat f ai t« id à oAté lésons des autres, des Pioloiiiais, des Rosses, des Italiens, des ADeaunds, des Hongrois, desEspo^nds^desPortogaiseti Koirs. Cest one dbose difficile, dai falable rencontre, de ne blesser la nalionilé de personne. Je Tai loojours désiré, j^y ai mis Iob mes efforts, je crois 7 être parraio. Si cdaest, poisse cette onimi rapide d'hommes, de faiagoes et de sentimoits contraires , être poor noos Fanblème de Fanion, de Fallianoe, de h renaissance, de la prospérité fotore de lens patries, dans on esprit noofeao de jos-tice et de solidarité!

Yoos reyerreion joor, lMentétprat-toe, ces patries désirées. On toos demandera ce qœ Ton fidtai France: TOOS direi qo'onyfidt des poor le monde.

Voos direz qo'il ne &ot pas la joger i ment sor Fappsrence, sor ce qoi Cût leplns de broit; qœ le cœor, dans le fnid, bat eneore aossi poissamment qœ jamais. Yoos difeaqœ TOOS aTOK To les fils des bommes qoi dans oa antre temps ont si liai porté Fépée, et qoUs travaillent non^ralement à ne pas dég é n ér er , ; à rester les premiers dans le i^ duélien

de rhumanité, dans la charité politique et so-^ ciale, dans la mission d'avenir qu'ils pensent que Dieu a donnée à leur peuple, et qu'il ne leur a pas retirée!

Esprit de grandeur et de force. Esprit d'avenir, qui n'es pas tout renfermé dans Rome, mais qui vis aussi, qui fermentes à ce moment dans le cœur de toutes les races, qui débordes aujourd'hui, comme un fleuve après les pluies d'automne, toute forme connue, toute Église particulière, tout symbole ancien et nouveau, qui n'es la possession exclusive de personne et d'aucun clei^é, qui éclates dans le monde laïque autant au moins que dans le monde ecclésiastique, qui veux que ton Église soit non pas seulement une tribu choisie, mais l'humanité entière, aprends-nous donc, enfin, seulement à ne plus nous haïr!

Et maintenant, il faut nous séparer, de corps seulement, jamais d'esprit. A ce moment, qui, je ne le cache pas, est rempli pour moi d'émotion , je dois vous prier de m'accorder quelque chose. Promettez-moi de n'élever, de n'accepter, de n'écouter dans cette enceinte, ni près d'ici, aucun genre de discussion. Nos pensées sont trop graves pour ne pas gagner beaucoup

tMt et ifû pMRttt plus taid étte Ménaterpvité. Mm advtiMiret
ttnt oontra Hiai d'antivs chaires où s'enseignent liteiemast d^an-
tees nanmesy la pnsM, la tribuie des drax €haaibrat ok j^ été, ok
jtprax être aaoart dteoBoé; •ala dait leur aolft». Tû pow muy da
mm êttéj wtre assfltttnaBt ialériew; ai j'y ajaola aaa af » l^astifllf
da iMm pays , ja m madaplttadaïaaaa]

APPENDICE

Le point de Toe Indiqué à la fin de la première leçon a été déve-
loppé dans qaelqaet pages dont noos plaçons ici la nouTelle
édition.

RÉPONSB A QUQLQUBS OBSOLTAXIONS DB H. L*AR€HB-
TÈQII₁ MI PARIS.

(Août 1813.)

Une intervention imprévue nous oblige de nous défendre. En
traitant une question fort différente de celle dont nous nous
sommes occupés, M. l'archevêque de Paris a considéré comme un
devoir envers son diocèse de réclamer contre notre enseignement
et l'ouvrage * qui le résume. Cet écrit de M. rarchevêque *, qui,
au début, respire Fesprit de conciliation et de douceur, change de
tempérament dès qu'il s'étend à nous. La véhémence remplace
l'onction. On avait commencé dans Imtention de ne faire la
guerre à personne^ on termine en nous faisant

i De» Jésuite».

* ObservatUm» sur la controverse élevée à Voëcation de la hberté éPenseignementf par M. FarcheTéque de Paris.

Qiegiiarre dédarée; tantilestTndqoesoiivcni pcdëmique entraîne même le plus sage dans un sens contraire à celui qu'il se propose. Ce serait là notre escose, si, ce qo'à Diea ne plaise, nous ne leossissons pas à accorder, dans tout ce que noos amos à dire, le respect de la personne aveckrespèdtla

Loin de noos plaindre de cette hante tîon, nous la croyons utile. Non-seulement le dâiat s'agrandit, il s'édairé. A TinMant où nos aid^ersaîres noos accusaient de poursuivre un fiantôme de jésuitisme, le premi^ prâat de France, dégoûté de tant de subterfuges, lève ces ques; il reconnaît onrterement le cmiGert du j tisme et de fépiscopat. Les disciples de Loyok n étaient, disait-on, cpi^une invention de notre esprit ; nous les avons créés pour le plaisir de laiS»pute. Nul ne songeait à eux, ne sWéressait à eux; et, au milieu de ces inutiles artifices, Toilà un Iiorame plus sincère que tous les autres, le pranier membre du dei^gé, qui se décide à cet aveu si^râne de sjn»patbie et d'alliance :

« Fotcf aZ/ojfii^xSnous ditceprelat,lec)efjéjaai lenam d'une Mociéié mm reconnue par le\$ Uns. — Estce un bon moyen de le défendre que de Fidntificr avec ce que la loi réprime? — Noue ne fréttnJÊm poê vider icilefrocie de ceUcôeieiî aiMr»dMffe-

2ft8

a été vidé trentenoeuf foié^ et toujours diffils le méâae s«i5. -^ ii/dr» méifn\$ quê UsjiBmtêê âoraieni des t^U (U y a trdi» siècle- led^ 1 évêque de Pari« les aceusait de prod^uer TÉglise), tous n'êtes pas dispensés d'être justes et hifieisns.'^^Il aagit précisément, en ^et, de BMmtrer en quoi noud ne somBies ni justee ni

logi* âens. ^^ Vans accuser lès règles de ses reiiגיעuût d'ir têtUûr un humiliant despotisme. — En quoi le despotisme fondé sur la délation est-il chose honorable? -^ Yûê semem Hem fu'ils n\$ pmsHni faire peser hur jêuff sur aucun de eeum qui ne sont pas dispesés é l'u ssept er. «^ Je eaia aussi que fart de surprendre la vebnté est une partie de leur i^eligion. — Vous sa'*' vsM Hen fue, malgré eertain^ miiaph&res employées dmtê lu rédaction de leurs régies (Leyda n'était pa^ an rhéteur, ses métaphores sont des préceptes), Issnr discipline n'impose pas une obéissance passive smsn absdue que la discipline militaire. — Dans quel r^nae militaire a-t-on jamafe otti parler d'une réglée telle que la suivante : « Si Tautorité déclare que ce qui est blanc est noir, affirmez que cela est noir ^. » — * Vous n'aeusei pas fenf)àhissemmt ceux qui possèdent tous les établissements ^instruction publique. — Nalie corporation ne possède tous ces établissements. - — Vous vous indigné% contre les envahisseurs qui n'ont âueune école, aucun titre, aucun traitement.

A Cette règle est de Loyola*

—Je m'indigne contre la ruse qoi contrefait la sainteté.— Vous prétendes qu'ils daminenileeéfcéfmcs. — jTaime mieux croire qa^ils les dominant c|ue de penser qu'ils leur agréent — EiU dépend dTcmxdeles congédier : — que ne le font-ils ! le dmstianisme y gagnerait — Ce qu'iUne fmanquermenipmsâefmire sik étaient ausfi pervers que wns le dites. ■ — Sons cSsons que les maximes du corps sont penrerseSy nous Favons démontré, nous attendons qu^on sobs réfute.

Ainsi, on ne nous permet pas de sépmr la canse du clergé français et cdle du jésuitisme. Oki tckél, à tout prix, assumer sur soi la responsabilité de < société tant de (ois maudite. Ce que

nous contre elle,- le clergé se l'applique à lui-même : t d'impopularité, une iniquité si patente, si monstrueuse ne l'eussent pas. Si nous nous obligeons à mettre une différence entre des choses que toute la terre avait jusqu'ici admises, cette distinction nous est tenue à impiété. Est-ce bien là l'usage le dernier mot de l'Eglise de France? C'est la parole que Ton peut encore retirer, a-t-on dit : ce qu'elle enferme de mensurations? identifier l'Eglise de France avec le jésuitisme, c'est là la chose de si nouveau pour des oreilles que nous avons besoin de l'entendre à l'oreille

Foiblesse de l'âme a» d'ergie

»ympathie; est-ce donc en blasphémant contre sa foi? Nous avons pris la défense de l'Esprit contre ceux qui veulent ruser avec l'Esprit. Nous avons condamné le pharisaïsme moderne en nous servant le plus souvent des termes de Tautorité ecclésiastique. Nous avons préféré l'Evangile aux Exercices spirituels de saint Ignace, cela est vrai. Nous avons pu errer, quoique personne n'ait relevé une erreur de fait. Nous avons séparé, par un abîme, le christianisme de Jésus-Christ et le christianisme de Loyola. Dans tout cela, où est le blasphème? et quels sont donc les termes que Ton évite, si ce sont là les termes pleins de modération et de bienveillance qu'on nous promettait en commençant?

Pour réfuter ce qui a été dit de l'oppression du bas clergé, on objecte que peu de prêtres sont disposés à se plaindre. Il y a une bonne raison de garder le silence, quand la plainte vous est imputée à révolte. Que ne puis-je citer à M. l'archevêque les paroles navrantes des prêtres qui s'adressent furtivement à nous, et nous confient leur oppression, en nous suppliant de ne pas divulguer

leurs noms! la meilleure preuve de leur servitude désespérée est qu'ils recourent à nous. Que pouvons-nous pour eux, à moins d'achever de les perdre? si leur cause, partout ailleurs, avait une chance d'être écoutée, je me figure difficilement qu'un seul d'entre eux nous choisit pour avocats.

k Ob'

De»é < i tla|niuuum ls*dbiis ka qae b ^<reàces»j«l)L T anh èfê-qmt, 'A tiaaitt^ae,îi»nmAmÊmÊ-

OWS^ il ttpWtKBt à r<^9llBOII OC CU

b lot adidée. DTaprès øtte idée, les ic H m Mimi ansorae anc w cncrcncr <

Pour nous, an cnju t ijii e , nous iyyiiHlfunMS Ti^

hors de Dîea, et que et soit M, Farclievêque qui soutienne le contraire.

Appliquons ces principes à l'objet principal de la controverse, au problème de l'éducation; ils ressortiront avec une évidence manifeste. A quoi, en effet, aboutit dans la pratique, le système qu'on nous oppose ? on va le voir. Si l'État est athée, il en ignore son impuissance totale à donner une règle de conduite, ni à établir un principe quelconque d'éducation; d'où la nécessité de former autant d'enseignements, d'écoles, (éducations séparées qu'il y a de confessions en France. C'est en effet la conséquence à laquelle on s'arrête. Des écoles catholiques, des écoles luthériennes, des écoles calvinistes, des écoles philosophiques, sans nul lien entre elles, voilà, aux yeux de M. l'archevêque, l'idéal de la constitution publique de l'éducation \ Chacun goûterait à l'écart une doctrine séparée, sans nulle crainte d'un contact mu-

tuel. On formerait à côté les uns des autres autant de peuples isolés qui, étant élevés dans la haine réciproque les uns des autres n'auraient entre eux de commun que le nom. Ou les mots ont changé de sens, ou tout ceci n'est rien autre chose que ramener la société à la division, au partage civil et politique, c'est-à-dire au schisme.

Enfermez les intelligences dans l'isolement, où le système de M. Farchevéqué tendrait à les rame-

^ Observation\$, p. 54.

ner; après on demi-siècle, que trouverez-vous pour résultat? des esprits nourris dans des traditions qu'ils croiront inconciliables» des sectaires ardents qu'aucun point commun ne ralliera, de nouveaux ferments de guerres civiles et religieuses, le combat renaissant et acharné des prêtres et des philosophes, une société systématiquement divisée et morcelée, les générations parquées dès le berceau dans des préjugés et des haines mutuelles ; quoi encore? des fanatiques et des sceptiques. Au milieu de tout cela que devient l'œuvre des temps et de la providence, la France, le pays de l'unité ? vous la ferez divisée, autant que vous aurez pu. Vous n'êtes pas le contraire de ce que fait la Providence. En sommes-vous plus chrétiens?

Tout le principe de l'éducation publique repose sur la nécessité que les générations nouvelles, après avoir reçu les tendances, les inspirations du foyer domestique, les enseignements des croyances particulières, se rencontrent un moment pour se lier dans un même esprit. Par là, en gardant les affections originaires, elles apprennent à se sentir issues du même pays, membres de la

mémefaniïlle;et c'est ce principe d'alliance qui vous &it ombra^ et que vous travaillez à ruiner autant que vous le pouvez!

Mais plus vous Fattaquez au nom de FÉ^ise plus vous mon- trez la nécessité de le sauver au nom de FÉtat Ou l'Uni vanité n'est rien (et dans ce cas il

est bon d*en ôter jusqu'au nom), ou elle doit représenter dans ses doctrines cette unité morale de la société française et ce prin- cipe d'alliance que vous poursuivez dans son germe* Qu elle ose se placer sur ce terrain. U n'appartiendra à aucune secte de la ruiner, puisqu aucune ne peut la remplacer.

L'État a en soi une vie religieuse, sans quoi il ne subsisterait pas un seul jour. Seulement, il est vrai que cette vie n'a plus pour unique règle l'autorité catholique, depuis que la société, en gran- dissant, s'est établie, non plus sur une fraction de l'Église, mais sur le christianisme tout entier. Et lorsqu'en constatant ce fait qui résume l'esprit des temps nouveaux, j'invite l'autorité spirituelle à ne pas se laisser devancer par le pouvoir temporel dans Fœuvre de l'alliance et de la société universelle, vous ne voyez dans ces paroles qu'impiété; puis vous ajoutez :

« (Comment * croire à votre amour pour la reli- « gion, lorsque vous déguisez assez mal votre con- « fiance, dans une au- dacieuse exégèse qui n'ébranle « les fondements du christianisme qu'en renver- « sant les fondements de toute certitude histo- « rique? » Nous avons posé les questions qui ont été soulevées par la critique moderne*. Au lieu d'un vain débat, nous avons sincè- rement montré les diffi-

^ Obiervaiions, p. 80.

« Dôê Jésuites, p. 280.

fifegve fmk tjy YmMi êtkiit> qae dftuntgr tes ÔtéBlegiei» à
stmr les diflkohés oft elles sert? Qtt « lés résolu, Beasae dcm e ii
JoDS p>5 « I cui , En ai-

ttBuSSl^ B S WS IMNIS eSSODottS OBef pei^ SBR^ft iHft*

vragei le cAergë de Fraaee n'ait <eal e>e ni tenféé dTaberder
les «4>jecCioiis proposées avec t>it dTéebt él
defraBGhiseparrex^èseeteei|n^69laiséd'ap* peler le m&Êunii-
mÊÊe des ooirerskësalleniandes. Vam fisis^ eepeMABl, oBftfé-
puiMIHàruufragede8mnss% ^pB^ fésQBiait arec Que audace
incomiie toutes les AMièsdaseepëdsAiei sciait le dvistiaisiie ptr^
Aenie. Et <]ael est eran tfni û. fait eette réponse? est^ ce m
botnme dit dergé de Prancef est-ce toi de ces prélats que la mo-
hidre dis^ence scandafaet esi-ce att moins on membre de Tordre
de Jésus, aaqael la tâche appartenait par privilège? Hon. CTest
cdoi que Votre Grandeur traite aujoordlmi de bla^khé» mâteur.

/ai demandé pourquoi les peuples qui aot adopté labannière-
delapditiq[nenltram<mtainesontaujonrdliui délaissés ou châtiés
par la ProTidence. la réponse que Fon me jette comme une accti-
satioo eoBflrme Tobjection : « Qui vous a Et que ces déchirée
ttients ne viennent point de la témérité, de Figno- « rsince pro-
fonde des réformateurs qtdpâtâgénttos

• Alto 72i tfi Nm^ pv le Dr smatf: tijtt -* IL

in

léiiiémirei de Tllatie, de fBspagii^, de iàmhi^pm de Sud* Cm
pwpleo seol ceux obes ksquds Ifs râforeeiet OAt au le imnos de
CpëdH; ils dernimit, d a(>ràB oda» être moms déchires, iBoins

nbiugtdimQdB que ka eiHres. Mus eW lecontre f[uî anriyt; ip-
kiq^e les peupples dhes lesqods les riudkgtqarents «Bt été Jjea
pk» jprobmâsy la Frasee^ rAnglefcse» f Allema\$De, la Russie,
les État*»Uiii» rempartaet incontestablement en puissance, en
autorké^ mt praepéffkê^aBP ks premiers; dm il suit cpie tout ce
^e IIL l^rdievéque avance ki ee rctofinie ee^lPe lui. Car enfin, si
le midi est en décadenee à Miiee de ses réfennas tääftérwes,
penrqioi le nord |>ro-* spère^il par des ré£utnes beauooBp
pku téittérairesl Oelcâqui pèehe k plus pro^ère-t41 où edki qHî
pèehe k moins sucoombe 9

M. F arohevéqae sent fakn que oette première raison n'est
bonneque contre lin \ sans y insister il s'aypuk sur une autre :
Vêm la Hm^verie», dit«d, dbus U\$ mêmmiê penohanêê de h
mihtrê kumntine, ti^êm n'UUn pas asses aveugkê fowr h\$
4Mm\$ef. Lors même que nous divîmserioBS les mauvais pen-
chants (chose \$m laqueUe il sera nécessaire de revenir), k raison-
nement n'y gagnerait ri^i i^ncore. La natupe humsâne n'a pas
seukment une mauvcûse penle dans les contrées ultramontaines.
Je ne pensé pas même que M. larchevêqne veuilk dke qu'rik eat
là pltM Etiéhante qii'aillears. liors d<Ai6 qM j'a

que h politiqueétrohanent catlioliq[iie a oootre eUe on |Niis-
santargiiiiient,tiréderm(&wniédes États qniFoot suivie, ce n^est-
pas répimdreqiie dV^iposer le vice origmel de la nature humame.
Ce vice élanft le même partout, je demande en quoi il expîqie la
décadenee des uns et la prospérité des antres.

Après ces rqMMises dont diacne est tournée en aocusatiao
contre nous, M. Tardievêqne frit un appd à Tamour de la paix.
Nous y souscrivons de 1

« Vous aimez la poix, on nous Tassure, vous avés « gémi dentamer une lutte |Mopre à réveiller 1k « passions »

Plut à Dieu que ces paroles de pacification n'eussent pas retenti si tard ! Sans doute dles i suffi pour arrêter les violences essayées nous; car M. fardievêqoen ignore pas que ni la calomnie, ni Tinjure, ne nous ont jamais anachbé une parole de défense. Nous avons attendu patiemment que le droit de liberté de «fiscussion ait âé violé dans nos personnes, que Imsulte, la mfnar onverte,rémeute sacrée, soientvenues nous proToqnor, tête haute, et que notre parole ait été sous les cris pendant des heures entières par < <pii se disent aujourdliui les amis uniques de la liberté de discussion. Pour représailles quavons4Mius frit? Une seule chose : nous avms suivi le couis ordinaire de notre enseignement; nous avons moont^ analysé les origines (fim<Nrdre dont]

pouvions éviter l'histoire. Nous Favons examinée, comme nous eussions fait si rien de nouveau ne fut arrivé. Raconter Thistoire, ne rien dire qui ne soit conforme aux monuments^ est-ce là de la vengeance, comme vous le dites, Monseigneur? Dans ce cas, c^est la vengeance de Dieu, ce n est pas celle de Thomme.

Ciombien il eût été à désirer que les paroles évangéliques de M. l'archevêque de Paris eussent versé alors la paix dans les esprits aveuglés, qui pour réclamer l'indépendance du jésuitisme essayèrent d'abord d'étouffer la nôtre. Un seulmot de sa bouche eût, sans nul doute, fait rentrer dans les bornes nécessaires ce zèle aveugle; et l'on n'eût pas vu, par une contradiction qui fait excuser aujourd'hui un peu de défiance, les partisans les plus entiers de la liberté d'enseignement commencer par essayer d'écraser l'enseignement.

« Vous devez, continue M. l'archevêque, déplo- « rer votre succès, puisque les passions ont été dé- « chaînées. Vous devez le déplorer, parce qu'il ne « donne pas une gloire solide; vous devez le déplo- « rer, parce qu'il n a jamais donné le véritable bon- « heur. »

Pour des hommes dont on veut étouffer la voix, le succès est de pouvoir parler. Gela établi, je ne vob pas clairement en quoi il faut déplorer que nos adversaires n'aient pas réussi. Qui aurait gagné à notre défaite? sans contredit, la force brutale, la violence, qui, un autre jour, aurait pu tout aussi bien se

retourner çpntr <f autres. Ah ! Moqse^gneir.^Qdle triste Tictâne vous eossê» obtenue là, çt qui est bon, je crois poor votre (Nnoprecws^ qnr boos nayons pas laissé s établir, par un préoédent éclatant, ce droit de la violence sur la pensée ! Si la résistance à Toppressiflii grossière m\$ 4mmef99 k vintaUe honkeiurj œ p'esl pas moins on devtâr de la lepousser . Quant à la fbîre «oUd^ dam VQQS parlea^ je ne vois pas davantage en (juoi œ mol peut b\ qnerici. DanscesaCEûresd'écol^ilne^l nairemeni question de {^oire; tant œqnpait fEÛre, est d y mériter ohsmrfanent featîme de <|nciques bommes, et peut-être anssi en secret la vMii& Monseigneur I

Au milieu des plus hautes questinn% puuifpê fimt-il que le premier archevêque de France ait écrit les mots qncm va lire? Conunent la crosse i a-t-eUe pu relever dons la poussière une i telle que cdle-ci;

« Kousrapportms » sans en garantir la véria, un « antre motif
 <f o|qiositiQn : serait-il vrai ipie la » diaire évangâîqnepât exci-
 ter de tristes jakusiB^

- k»sque son succès dépasse celui de quelques autres
- très rares «tourées ^auditeurs nombreux nam-
- breux et mains empressés? >

Et cela est dit tranquillement, posément, 99e> scrupules! iqu-
près une légère hésitation, le motif est confirmé avec une pleine
autorité par cette réflexion Vistmi «Opel est
cehiqui,iaême<i>loBn9r

il blâme travaux à l'Intelligence, n'est pas 6 se A^énère é d'os
auéGeptibilif^s de son ànioùr-proprei » Ainsi, VDiôlê diocèse de
Paris solennellement averti. Quelques personnes des plus
religieuses avaient cru plutôt à l'épêtré uère iotre marche par la
nécessité de la défense, par une curiosité inquiète, ou encore par
la manie d'indépendance qui tourmente l'homme moderne. Les
plus décidés à le blâmer avaient pu reconnaître les consé-
quences de doctrines acceptées et suivies jusqu'au bout. On nous
avait accusés de naturalisme, d'éclectisme, de panthéisme, <fât-
Béisfûé^ restait à trouver la raison générale de Cès doctri-
nes ; il faut que la discussion ait été livrée aux mains de M. l'archevêque, pour
que le principe théologique de l'existence de ces erreurs soit découvert. C'est
pour le manifester que M. l'archevêque se décide à rompre l'uti-
lité (jué, Satis cela, les catholiques du diocèse à peine pour-
raient regarder comme une prévarication à être bien considéré,
le chapitre interrogé, le principe est l'envie excitée par les succès
de MM. les prédicateurs. Si nous nous sommes abandonnés au
naturalisme des universités allemandes si nous avons résisté à
la violence, pure envie! si nous n'avons pas reculé devant le sujet
que la suite naturelle des temps nous imposait; si pour tout
cela nous n'avons foin s'empêcher renfermés dans le seizième siècle, en-

core une fois pure envie des succès littéraires de rAvèht et du Carême ! Mais ces succès honorables ne datent pas d'hier, de cet hiver, de cette année I On

kvcÊreuÊsasansvoÊFejbmÊtfaàTi si ce n'est du BS le monica-toà Yotre être pQor noos^ setoo tos propres rmmiie £imfmr-tiÊÊUéJ Est-ce donc i

i^oas^ous &ûtesleji]fgeoiitéli#omoa ■■»<

nie (pyoïa oie Tient d^aolmi, oeuvre impoUdOB a ah tercr Ingénié pnr Feflfet de imfef jnfinii ii csftcBe donc aussi nue dmse si légère de In put da pveHHT prâat dn ro^anme, qn dk ne niDe pns Mm pins h

tout TOtre diocèse?

Vous noos promecleE nnedimnMncflwceffn- Ut; TOUS ne nous devez lienqneln^

ndle, k pins gnve nssnrément que Ton de Tons demander sur quoi die

de la confiance publique et de la liberté de la parole pom* exalter, dans des cœurs encore neufs, les mauvais penchants, les vils instincts, rien ne me semblerait assez rigoureux pour châtier une pareille indignité. Car il ne s'agit plus ici seulement d'une dissidence sur un dogme ; il s'agit de la morale universelle; et plus votre assertion est grave, plus elle a besoin d'être démontrée. Avant de vous lire, je me disais : si des hommes aveugles provoquent contre nous la haine publique, il est impossible que le chef du troupeau mêle sa voix à la leur. Sa dignité, sa modération connue, son désir de conciliation, sa politique, tout s'y oppose. Même sous Terreur involontaire, il est impossible qu'il ne recon-

naïsse pas la sincérité, le goût de la vérité, la vie morale, l'âme qui soutient nos paroles. Et au contraire, par un mot, vous tentez de tout flétrir, sans discernement aucun du vrai et du faux, sans considérer que de votre part une assertion équivaut pour un grand nombre à une vérité établie. Vous ne jugez pas nécessaire d'appuyer une accusation, si énorme qu'elle soit, sur aucun fait, aucune preuve, aucune induction même éloignée que nous puissions au moins discuter ; faire le procès au jésuitisme, cela suffit, selon vous, pour offenser à la fois la conscience humaine et la morale universelle. Jusqu'à ce jour, c'est précisément le contraire qui était tenu pour certain. Non, Monseigneur, vous ne pouvez penser que de vils sentiments nous aient tenu par là. Nos paroles

g«rm si fm aonl las b«M ma ks q«o iKMtt dîvÛHSOos. n y aartît, j« le Mb bien, « noyca cfficsM p«Nir détruire par k basa UMft k oarps mwig ii ant ck France. Poor cda, an n'asait batoin dTancatia ki nouvelle; il snffirût da k lédaire à cet état d'inertk en loaie injnra pian ■ ail ki ém adreaiéa tans qu'il rekvât jaaMk k téta. Vto- Madask pays qo'il ait nnoarps centre kqnd il ail laisibk de toot mer nns januûa easoyer dTani nn in^ dinda aucune oantmdiction sérieuse, eci tutobera dès demain août k dédain public. Qui 1 draît en faire partie» nu seul jour, ai k oandition était de livrer silendeueemcnl son ban* nanri pour peu que Tadversaire fut anda aieujL et qne fattaque tombât de haut? Dans MnAitode de toot décider sans contrôle, voyez oondien il est difficile d'être juste. Notre principale impiélé, à vna yeux, sera toujours de ne pas nous être \i\ nki dem* ser sans discussion.

Asses de personnes nous disaient * : « l S > nrqnJi « séparea-vons k dergé do jésuitisme, Séysaoer^ « tains qu'ils s'entendent ; • malgré cek, nous pÉi^ siétions à les discerner Fnn de Tautre. Au-

jourdfini mette, en dépit de f autorité qm ks cottfiMd, nous bu-
tons ttioore k voir dmis c«tts dëd ai mi on k pensée fbrtuelk de
tonte l'Église de Fhmoe. Re se

trtttM^a pas tiné vcrîx daûS Ceâ qtiâf atife iftîlie piiêlréi
pont s'élever cohtrè «ne telle responsabilité? yiMA trtt tPévêq-
nês, de prédicateurs, d'ordres différent^, lie verrat-oii personne,
je le répète', persenne qui ose, non k là dérobee, non dans une
lettre flirtîre, mais franchement, ouvertement, renier cette

' soBdàrité avec les fils de Loyola ! Un silence de peur
pè*^â*tMl sur une déclaration qui enveloppe FÉglise de Fimnce,
dans une cause tant de fois jugée et toujours condamnée ! Nous
attendons, nous écoutons. Et pourqdcfi donc tant ffatdeuf à se
commettre poûî* eux? qui vous oblige à vous charger volontaire-
ment de cet héritage de malédiction 1 La recottn^stace? mesurez
d'abord le bleii et le mal qu'ils vous ont fiiits. La nécessité? où
est-elle? La peur^ c'est*è*dîre que vous vous abandonnez pour
n*âvôîr jrîîis riefi à craindre? Leurs promesses? est-ce que vous
pens^ qu'eux seuls peuvent sauver le catholicisme? Dans ce cas,
c'est une grande nouvelle, que le monde soit mis ainsi dans la né-
cessité d'opter eBttt^ Voltaire ou Loyola. Si leurs prômessêâ
Vous attirent, attendez au moins qu'ils aient pt-ouvê, par

N des marques irréfutables, leur habileté â àe téssâîsîr des
temps nouveaux. Qui vous presse? Le monde vous donne !a paix
que voua promette^ sans la pouvoir garder. Mais quoi \ à la pre-
mière injonction de leur part, sans rechercher si leur alliance est
ftmêete ou non, sans qu'ils aieUt réparé le dommage qùllà voud
obt M; ^a&s ttal gage assuré; contrairement

k votre propre tradhioii, vous identifier à eux, ' absoriberen eux ! vous râbgier chez oeiiix4à dont le nom suffit pour Caiire crooler les palais en nn moment, sans qn*il «n reste pierre sur pieire ! Si c est du désintéressement, il mancpie de la pmdenoe d>ligée même dans les choses divines ; si c'est de Favenglemait, que Ton mesure par là ce que peuvent des hommes cjui, en exerçant cette fesdnatinii» ont «ncore fart de persuader qn^ik ont cessé de vivre.

Au reste, cette intime scdidarité une fais admise, il faut du moins en subir la première conséquence; elle s'applique à ces ordres divers. Bénédictins, Dominicains, Frères mendiants, etc., qui partout essaient de renaître. Aussi longtemps que ces instituts ont été règlement distincts, ils ont eu leur raison d'existence. Biais, s'il est avéré que le jésuitisme les envdoppe désormais dans nn esprit plus général, de telle sorte que Ton ne peut le critiquer sans que tons ne soient atteints, pourquoi, encore une fois» tant de manteaux divers pour cacher le même personnage ? Est-il juste de cacher Fâme du jésuite soos rhalût du franciscain ? Bamenner tous les ordres à nn seul, ce devrait être la conséquence loyale du système dans lequel on viant d'entrer; d'autant mieux quil n'est aucune ferme de vie à laquelle ne puisse s'âendre Imstitnt dejLoyok. La vérité est ici la même diose que l'unité.

Tavone qu'an milieu des partis qui divisent la

France» il me semblait que TÉglise avait autre chose à faire qu'à mêler aux blessures toutes vives ces ferments de disputes que le jésuitisme apporte toujours avec lui. Daus le chaos des opinions, il eût été beau de voir l'Église de France, seule, tranquille, pacifique, .conciliante , quand tout s'agitait autour d'elle. Gomment n'a-t-elle pas été tentée d'essayer le rôle du Samari-

tain, en fermant les plaies de ce grand blessé au bord du chemin? elle aime mieux les rouvrir. J'imagine pourtant que ce spectacle de sérénité, de majesté, au milieu des clameurs des partis, eût frappé les esprits plus qu'aucun autre signe. Ceût été là, du moins, un miracle cent fois plus efficace que tous les miracles récents que chaque jour on nous oppose ; demeurer calme dans la tempête civile, voilà vraiment la marque du doigt de Dieu. Au contraire, on prend à tâche de faire passer dans l'Église le tempérament fiévreux de la politique quotidienne. L'agitation, l'irritation, les habitudes mesquines de l'esprit de parti se communiquent à la Cité sainte. Si l'on obéit à l'esprit de notre temps, ce n'est pas dans ce qu'il a de grand, mais dans ce qu'il a de petit. On repousse ce qui en fait véritablement la vie religieuse, je veux dire, l'esprit de conciliation, d'unité profonde, d'impartialité, fondé sur le sentiment de phis en plus disctinct d'une commune alliance. Ce que l'on emprunte à son époque, c'est ce qu'elle a de plus extérieur : esprit de querelles, polémiques, menaces de tribunaux, évangile de

aoft

parlerait pkM haut que tout ada-

liorsqu'on se reliffedaBâ le sano to aif a, esti^eapoi^ te rapprocher de Diett e« du manda? dina lea m^ veaai de noa catha-dralaB, dea t&iUlepa dronvnara mat habilematit rassemblaa et embrif^ëa» eii 9^ eret, loiii du jeur. Que font eea ileaveaiix dirë-lîëBà anfeois aii <eÎB dea eataeombaata daaa quri alihna d'aacéciana se ploBi^Nil-ils? qael seenet leojf a»* sai(piet on dans la poiïssiero dea tembeaiaa ? Manfé dana le aaînl dea saintSi iin jé-suile tue ime k <iri a ai hk nn eaora de j^ysiqne aoHlsanie.

Mim n'êêi fmk eême iê HnUtr êi iê Hfndre.

Osa BMts par lesquels tannine 11. rarchavcqe li^ snaent en effet lente la qttatîon« Qoeb annft eenn qni unissent? qods sont cens qnî dinaartf ynêk bien ce qn'il s'agit de savoir.

Qne voua nous reprootnes Rallier ee que Tolten* mentaniama sépare, je le oon^rends. Maia il est difficile de c onc e v o ir an quoinons divisons, Isiiyi^ an lien d'élever les CMnnwminaa les nnes «mire iH antres, nons dierchons an contraire Ice points de et de oofeitnct. Jnsqn ici, on nons nvart (de réunir ce*qui ne vent pas être nni, de vap* predier ce qni vent cire aipnré; on t. Aujonrd uni, de diviaar. Cea dam irantra»

sas

€einiqiil dîYÎMntMiitefiiiK qui wulMit cpM duH iptt teele^ duMfae^fftse^ mU tm tnosée séparé, «los pour jamais, sans nul contaet d^éducation avec «e ^i fVn rapprocha le pl«M| que les générati^ms ûoi^ ^vteUas ne ta renaonlraat tiatle pan dans nii symbote aaninmi, qua les hommes, dès le bereeau jusqiiHi la tomba, passent k céié les uns des at^res sens se tavaher ni se fee-OQnat^a, qu'il y ak daës la t^ranee pkisîaurs Franees ifioe-mâUableS eiiire dSes, et éofit Tune «pppeime à jeter élérâéllement rinterdh à toutes ks autfes.

€eut 4pii untesent et édifient sent ceux qui, Mi fospMtant les égU\$es particulières, értÀeâi qu elled sont coiite nuas dans une é^se plus tompr^ensité, qui^st le diristianisme; que, dès lm*s, loin de sé^ qioStl«r sysCëmatiqueinent ébaque eroyanée, d'en^wnimer par la et <f exagérer souvent les points de litige, il est bon de rapprodher, au moins un taônent, dans un symbole commun d'éducation, leè b^iteiligenees destinées à former une seule

et même sodété. Bn rapprochant des cultes frères, ils uniôsent ; ils édifient en tendant, par Un mouvement continu de Tâme chrétienne, à l'association des e^ prits datés la dté promise. Évidemment, l'État qui ae {Aacé à ce point de vue dans sa constitution, est plu^ près de l'Église aniverselle que ne Test fui* tramôttamsme, en ne parlant jamais (jue de ^é>» quesli^iôft, dé séparatiou et d^i^ement.

Vous demandez, Monseigneur)

morale l'État, en le supposant bien ordonné, peut accomplir dans fédacatton ; vous faites vonsHooéme la réponse, quand vous avancez une chose bien grave en effet, que chaque secte, chaque religion, possède un enseignement moral qui forme un earp» de doctrines fort différefU^. Entre ces morales particulièresSy je demande à mon tour qui montrera le lien des unes et des autres? qui décidera? Sans doute, ce ne peut être aucune secta Formerez-vous donc dans la société autant de consciences différentes qu'il y a de communions séparées? CTest à quoi il fendrait arriver en pressant vos paroles. Sous ces enseignements différents, il y a une morale sociale sur laquelle repose la vie nouvelle. Dans la situation actuelle, chaque secte, chaque ^aise ayant un enseignement distinct, il s'ensuit évidemment la nécessité d'une éducation pubUque, qui, en liant les éducations particulières, achève de lier et de co(hv donner dans la conscience générale les doctrines différentes. L'argument décisif pour l'intervention de l'État en matière d'éducation, se tirera toujours du principe que vous venez de mettre en avant pour la combattre.

Car il ne suffit pas de se tolérer les uns les autres; il faut encore être réciproquement d'inteUigence. Or, qui enseignera au

catholique l'amour du protestant? Est-ce celui-là même qui inculque l'horreur du dogme protestant? De bonne foi, pouvez-

vous développer dans autrui le sentiment intime des droits et de la dignité de l'Israélite, vous qui, dans le royaume où vous êtes le maître, venez de proscrire toute relation amicale entre le juif et le chrétien? pouvez-vous professer le respect pour ceux que vous anathématisez? pouvez-vous développer le sentiment de fraternité religieuse qui est l'âme de la société dans laquelle nous vivons? Vous le pouvez si peu, que ce principe tout nouveau de la vie sociale n'existe pas à vos yeux, puisque vous ne vous posez pas même la question qui en dérive. C'est assez pour vous de maintenir les communions dans un isolement profond. L'idée d'établir un rapport entre les uns et les autres ne paraît pas une seule fois vous occuper; et pourtant, c'est là toute la difficulté du problème. Reconnaissez donc qu'en restant dans les termes où vous vous renfermez, il est toute une partie de l'homme moderne qui vous échappe.

Entre des cultes désormais égaux, il faut une intervention spirituelle qui ramène à la paix ceux que tout pousse à la guerre; et les sectes, les églises séparées, avouant leur impuissance à la conciliation, nous revenons par tous les chemins à cette conséquence: qu'il faut chercher ailleurs l'enseignement de cette morale sociale, sans laquelle il y a désormais des catholiques, des dissidents, des philosophes, c'est-à-dire des partis, des sectes, et point de France.

Heureusement que ceux qui affleurent aisément que ceux qui ironisent pour leurs adversaires ne s'arrêtent pas à de petites pensées; ils croient fermement que le problème de la société nouvelle est tout entier engagé dans les questions que vous provoquez: voilà

tout, si vous trouvez tant d'obstacles dès que vous voyez, sous une forme ou sous une autre, même une barrière aux rapprochements des âmes, c'est d'une part que Vous tendiez à ce qui résume tout le progrès des temps, et, de l'autre, que vous paraissiez faire une œuvre plutôt de schisme que de union. Car ce que Ton appelle tolérance ne repose pas seulement sur l'Indifférence des choses, mais implique un sentiment profond de fidélité de l'esprit chrétien dans le monde moderne. Les membres de la famille dispersée du Christ, tant de l'ancien que du nouveau Testament, se rapprochent, se reconnaissent, s'entendent, d'un bout à l'autre de l'univers. La France est entrée plus que tout autre pays dans ce chemin de la réconciliation. Elle les précède tous dans l'alliance. C'est là son génie, sa mission, son étoile, sa loi écrite dans les codes et dans les âmes. Quand le grand troupeau essaie de se rassembler après la tempête, la houlette de l'évêque n'empêchera pas l'unité de la croix à l'humanité.

Sans parler du scepticisme, l'Église est menacée aujourd'hui par deux sortes de dangers. D'abord, elle peut méconnaître ce qui se passe de religieux chez elle, et par là, en se laissant devancer dans sa {KO-

première voie, laisser aux laïques le soin d'accomplir sous ses yeux l'œuvre qu'elle abandonne. Supposez que le Temporel invite à l'union des intelligences, le Spirituel à la dissonance et dit : « Oïd » « tdx » « trf » « èta » l'Évangile. Il pourrait arriver qu'au moment où le christianisme s'incarne dans le » institut mis » le clergé fit la guerre sourde à ces institutions, et que l'Église fût ainsi perdue, brisée dans l'ubiquité, le monde la gâtât vivante au milieu des Ma-

l'œuvre à l'endroit où le danger est le plus à craindre de la victoire itérative sainte. Gardez si difficile l'ordre politique, l'infatuation d'un

gouvernement est périlléUsé, que faut⁴¹ dire de Finfeteiatioû d'un culte ! Oit a vu le tèrtige «aisir lautcH[^]té civile ; dans oe cas, du k dépose; und femilla remplace une autre famille, et tout lé reste iub[^]ste* Mais si, par hasard, un dulté long[^] temps absolu, après avoir perdu la souveraineté, sofngé à la ressaisir, si le vertige ravit d'orgueil un clergé sur son trône inaliénable [^] s'il se précipité Itil[^]tnême volontairement les yeux fermés, de toute la hauteur de Dieu, cette chute ne trouble pas seulement à la surface, une famille, une dynastie, un rèi ; pendant des siècles, l'ébranlement retentit au loin dans les entrailles de la terre.

[^] On a commencé par demander des bnrejiai de charité catb(H IlÇ)nes, des municipalités catholiques ; ott A té[^]ondli (cé qui éUlt coBséouent), en demandent des régiments prottit[^]nls, des é[^]uip p&ged de mariné protestante. Dans cette émulation de sectaires, on aanrMtrî

ML Gmfgi r 9 § S m M B Omin, EadtiHtce Galilée, Je M pcMiif pM q«'a?aBl ie

Après tant d'âoqiaeiits desooofirèresàoet illnslre mort, lioiiiiiiieqiin[^]apoiir leplearar ici (Tantres < Famitié et lasyntiment de sa fiuniUey ajoale on dernier mot.

ILGeoflBroySaint-Hilaire noosq[^]iartientàlDos ooomie wie portion de œ patrimoine de [^]oiie <pe la France distriboe an mcmndre d'entre noos. U est certain que rhisloire de la révidntion et ces grandes campagnes d'*Égypte» d'Espagne, de Porti[^]gd, ne seraient pas entières pour noos, si noos ne voyions en même temps la science, avec IL Geoffroy Saint-Hilaire, soivre le diemÎD de l'[^]iée et faire t an profit de la civilisation les bouleversements de la gnenre. IL Geoftoy Saint-Hilaire, en Égypte,anx

pyramides , explique et agrandit la destinée de Napoléon, comme Aristote agrandit Alexandre.

Pour que Ton sache tout ce que la France peut rassembler et fiire à la fois, il faut qu'il se trome un homme qui dq>uis 1792 jusqu'à 1815 et 1830, avec une suite admirable, poursuive sans jaunir s'arrêter une mime pensée au milieu dn fracas

des révolutions et des batailles. La terre est remuée pendant plus d'un demi-siècle; les gouvernements passent, Napoléon tombe, une autre dynastie se montre et disparaît; et sur ce sol perpétuellement ébranlé, dans cette sorte de siège que soutient la France contre le monde, il y a ici un l'enseur, un autre Archimède que rien ne distrait, que rien ne déconcerte, qui, les yeux attachés sur la création, en cherche les mystères avec sérénité, comme s'il n appartenait pas à la région des orages. Quand enfin la France est matériellement vaincue, la pensée obstinée de ce grand esprit envahit l'étranger ; et le plus grand écrivain de l'Allemagne, Goethe, semble ne s'être familiarisé avec toutes les sciences que pour inaugurer et populariser dignement dans le monde la victoire toute française de M. Geoffroy Saint-Hilaire.

G>mmment se fait-il qu avec si peu d'amour du bruit et de Féclat , cet homme, tout entier retiré dans la science, soit devenu populaire parmi nous? c'est que l'idée qu'il a mise en lumière est à beaucoup d'égards le fond de notre époque. Désir, pressentiment, nécessité d'une vaste unité, c'est là ce qui travaille le monde. M. Geoffroy Saint-Hilaire, véritable génie précurseur, a établi dans la nature et la science ce principe harmonieux que nous cherchons encore dans le monde civil, politique et religieux. Voilà par où les travaux de cet esprit créateur se lient au travail actuel de tout le genre

Inman; «t enottie il est d'abard aimé à et fends d*uiité que tOBt le idondt iveherahe par difii^^ Toias 9 il a mU sans y son-ger toot le UMBda dans les intérêts da sa glcMre. Noos n'édons pas tons capables da sniTra cbaeon da ses pas; notre ignorancot noire impuissance noos arrêtaient; mais noos nons disions : ik nous devance; il th on le sièda amTera; naos marchions avae une confiance asaovée vos laTeniTj sadiant qn il le possédait dqà dans Tordre de la sdenoa et de la natnra.

En même temps que la sdanoe était cbea Im tonte créatrice» elle avait je ne sais qnd gnonnd caractère antique et religieux. Qud cndiousianne persévérant dans un temps où Von prétend qnll n en exista plus! Quelle grandeur! qndie amplîndenatur^e dans les conceptions! quelle simplicié patriarcale! quel élan, quel ravissement intérienr de rhomma qm passe sa vie à découvrir et à créer! H est da la ftonille des Arcbimède et des Kepfrfer i On Fa accusé d'être poète; oui, sans doute, il Tétait comme ces grands hommes , par un pressentiment plus soudain, |dus impérieux « [dus divinatcure de Texacte vérité.

Après avoir reçu tant de lumières de cet esprit dans sa force, il nous restait à apprendre de loi , depuis dix ans , comment il dut mourir. Il était devenu aveugle comme Galilée; mais sa aéranse n en a pas été troublée un moment. Il souriait en» core^à ces merveilles de la terra et du ciel qull

voyait t comprenait , découvrait dm ymxjk de respri On sentait dans cette paix incroyable un homme qui avait bonne conscience des lois et du plan eaché du Créateur. Il avait été initié aut travaux secrets de la Providence; et de ce spectacle il avait rapporté la sérénité du juste. Quoi de plus âubliœô que cette mort du génie qui, ainsi dirigé et conduit » est la sainteté même

de Intelligence ! Il s'approche en souriant de la Vérité sans voile. A la fin il descend ici sans rien craindre dans l'éternelle science.

Où est celui d'entre nous ^ où est le souverain qui ne désirerait une fin semblable ! Et puissent ces par rôles retentir jusqu'au fond de cette maison vide ^ bier encore si remplie par ce grand mort, dont la veuve et la fille inconsolables prêtent Toreille pour entendre ce dernier bruit autour de cette fosse. Elles nous Font conservé pendant dix ans ^ Messieurs , au delà du terme marqué par la nature , cas pieuses mains qui ne l'ont quitté dans cet intervalle ni jour ni nuit ! En goûtant cette merveille de la piété conjugale et filiale , il disait, ce vrai juste : Je suis presque heureux d'être aveugle ! Qu'elles soient récom* pensées , ces nobles femmes, par la double immortalité de celui qu'elles pleurent , d'autant plus que le ila et le frère qui leur reste, nous rappelle Té-poux et le père qui n'est plus.

Parmi tant de fâmillèd qui ont apporté id Ce qu'elles avaient de plus cher, combien peu ont obtenu ce qu'aucune mort ne peut vous enlever I Elles

se sont retirées presque toutes, les mains vides et sans aucune consolation présente. Poor vous» au contraire, vous emportez, avec la gloire du nom qui est le vôtre, une immortalité visible, signe permanent de celle que nos yeux ne peuvent pas discerner.

BiL Geofihroy Saint-Hilaire a accompagné nos armées dans leur route triomphale. N'est-ce qu'un pur hasard qui veut qu'il soit couché en ce moment tout à côté de son ami le général Foy ? Qui , parmi vous , ne se souvient de cette séance d'une de vos académies où M. Guvier raconta comment le dévouement de M. Geoffroy Saint-Hilaire a sauvé du massacre du 2 septembre votre

grand Haûy? L'assemblée tout entière applaudit; un homme traverse la foule ; il se jette dans les bras de Geoffroy Saint-Hilaûre et lui dit : Cher ami, cœur, âme, génie, vous avez tout pour vous. Cet homme, c'âait le général Foy.

U attendait ici quelqu'un. Il fïdrait que le guernar et le savant fussent de nouveau réunis. Maintenant ces deux frères par la gloire se touchent id dans la mort.

Adieu , esprit doublement immortel, toi qui étais si indulgent sur la terre, ne méprise pas en ce moment mon hommage I Je te dis adieu au nom dé tous ceux dont tu ouvres la carrière! Aide-moi de ta lumière et de ta vertu I La meilleure chose de ma vie sera toujours d'avoir obtenu ton amitié.

RÉPOKSB A inr NSCOURS prononcé le 9D juin» a la suiti

DE MON GOUEf.

Cette réponse» eontenant un engagement de ma part, doit troayer la place ici.

« Le témoignage que je reçois de vous m'^est d'autant plus précieux quil s'adresse, non pas à moi, mais à nos croyances communes ; il suffit de vous en* tendre pour sentir qu'une vie nouvelle commence à circuler. La génération qui vous a devancés est lasse ; il faut que vous apportiez à votre tour un nouveau souffle dans le monde; et puisse cette âme généreuse que vous me montrez ne pas rester seulement dans les livres , mais entrer avec vous en possession des affaires et des choses I C'est ce que nous nous engageons mutuellement ici à faire quand le temps viendra pour nous.

« Ce siècle a reçu d'immenses dons matériels; ces instruments nouvellement découverts, d'une force incalculable, attendent encore la pensée qui doit les mettre en œuvre. Supposez que l'époque qui s'est

emparée de toutes les forces de la nature finisse par développer un esprit proportionné à de sem— Uables moyens; et dites-moi si aucun temps aurait pu consommer de plus grande choses. Ramenez l'équilibre entre lame et la matière, cet avenir est |rand , Messieurs, et c'est à vous qu'il appartient; chacun de vous en contient déjà une partie en lui-même. Toutes les nations, toutes les races doivent apporter un fragment à cette œuvre. Travaillons seulement pour que notre pays conserve et accroisse ses droits à se dire la conscience du genre humain.

« Oe moment vivrft toujours pour moi, Messieurs, comme un souvenir et un gage de mon alliance avec la jeunesse française dans eê qall ffiut faîen â{^idcr la gnerre sacrée popr la liberté religieuè« et wérnA. Ce n'est pas un professeur qui dît otla^ e'est wi nn cjui parle à des amis. »

^^Ri . i V

iA^

^ /vf^

-flSi^

Hi

iWMmà

This book should be returned to the Library on or before the date stamped below.

A une of flve cents a day is mourra by retaining it beyond the
speciflei

Please return promptly.

DUtfii]i/73H

COMTI

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/lultramontanismo2quingoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.